



HAL
open science

Parcours personnel de recherche. Analyse d'un curriculum vitae

Anne Monjaret

► **To cite this version:**

Anne Monjaret. Parcours personnel de recherche. Analyse d'un curriculum vitae. Sciences de l'Homme et Société. Université Paris Descartes, 2008. tel-04576738

HAL Id: tel-04576738

<https://hal.science/tel-04576738v1>

Submitted on 15 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MEMOIRE D'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

**PARCOURS PERSONNEL DE RECHERCHE
ANALYSE D'UN CURRICULUM VITAE**

VOLUME I

Anne MONJARET (CR1, CNRS)

**Coordonné par Olivier SCHWARTZ,
Professeur de sociologie (Université Paris Descartes)**

Membres du jury :

**Olivier Schwartz, professeur de sociologie, Paris Descartes (coordinateur)
Martine Segalen, professeur de sociologie, Paris X - Nanterre (rapporteur)
Florence Weber, professeur de sociologie, ENS (rapporteur)
Christian Bromberger, professeur d'ethnologie, Institut français d'Iran
François de Singly, professeur de sociologie, Paris Descartes**

**Université Paris Descartes
CERLIS (UMR 8070 Paris Descartes/CNRS)**

Décembre 2007

SOMMAIRE

INTRODUCTION	5
I- PARCOURS INSTITUTIONNEL	6
1. De la formation au poste de chercheur	6
2. Du côté des musées.....	8
3. Du côté de la recherche	10
3.1. Des appartenances disciplinaires, entre ethnologie et sociologie.....	11
3.2. Des contrats pour la recherche.....	14
4. Un héritage : souci de transmission et de valorisation	18
4.1. Le début de la diffusion : premières publications.....	18
4.2. Des activités d'enseignement	18
4.3. Des activités éditoriales	20
5. Motiver le travail collectif et le croisement des regards.....	23
6. Pour conclure : vers des compétences scientifiques d'encadrement	24
II- CHEMINEMENT DE RECHERCHE (1) : TERRITOIRES EN QUESTION 27	
1. Les années 1980 : émergence de questions	27
1.1. Le monde rural : vite abandonné	27
1.2. Le milieu urbain et professionnel : une préférence qui se dessine	28
1.2.1. <i>L'usine en ville : une culture ouvrière</i>	28
1.2.2. <i>Les couturières parisiennes</i>	28
2. Les années 1990 : domicile et lieux de travail, au fondement d'une recherche	29
2.1. Des inscriptions territoriales	30
2.1.1. <i>Des mises en scène sociales sur des territoires urbains</i>	30
« L'usine se met au vert la ville au parfum » : un territoire manipulé	30
Quand la fête de sainte Catherine occupe les rues de la capitale... ..	31
Scène de la vie ordinaire : téléphoner au coin de la rue	33
2.1.2. <i>Des espaces domestiques : « être bien chez soi »</i>	34
Un Foyer de Jeunes Travailleurs (FJT) : un espace de vie transitoire.....	35
Se meubler : le cas d'enseignants à Evreux.....	36
Inscription matérielle et symbolique des objets domestiques	37
2.1.3. <i>Les lieux et milieux professionnels</i>	39
L'entreprise en fête : la Sainte-Catherine	39
Les lieux féminins où se fait la mode : le travail ordinaire	41
Investir son environnement de travail : « Etre bien dans son bureau »	43
2.2. L'imbrication des territoires : des cadres tenus par un fil	45
2.3. Quitter des lieux... pour en reconquérir d'autres	46
2.3.1. <i>Les déménagements résidentiels</i>	47
2.3.2. <i>Les « déménagements professionnels » : l'amorce d'une longue enquête</i>	48
3. Les années 2000 : espace de travail et espace domestique, un continuum.....	50
3.1. La fermeture : question toujours d'actualité.....	50
3.1.1. <i>Trois hôpitaux parisiens qui fusionnent : mémoire d'une fermeture</i>	52
3.1.2. <i>Fermeture d'un musée parisien : mémoire d'une organisation</i>	53
3.2. Les lieux professionnels comme espace habité	56

3.2.1. <i>Décorer son espace de travail</i>	57
Les affiches de femme au mur : des pratiques d'hommes	58
Des appartenances de groupe affirmées	59
Une stabilité ébranlée	60
3.2.2. <i>Travailler son look professionnel</i>	61
3.2.3. <i>Manger et boire</i>	63
3.2.4. <i>Faire la fête</i>	65
3.3. Domicile et travail : un continuum ?	67
4. Pour conclure	69
III- CHEMINEMENT DE RECHERCHE (2) : GENRE EN QUESTION.....	71
1. Les années 1980 : en quête de féminin	73
2. Les années 1990 : une approche sexuée reconsidérée	74
3. Les années 2000 : l'incontournable recherche du féminin	76
3.1. Les ouvriers et la pin-up	77
3.2. Les Miss (Italie-France) : des jeunes filles « canons » exposées	77
3.3. Faire la fille, un jeu de l'apparence : l'éducation au féminin	79
4. Pour conclure	80
CONCLUSION ET PERSPECTIVES.....	83
1.1. L'Habilitation à diriger des recherches : « Penser le continuum travail/ hors travail : comment, pourquoi et sous quelle forme ? »	84
2. Mon programme de recherche : « Retour sur la condition ouvrière »	86
2.1. Des métiers de femme : ces ouvrières qui font la mode	87
2.1.1. <i>Le Paris des « midinettes »</i>	88
2.1.2. <i>Être de la confection à Fécamp</i>	90
2.2. Des métiers d'homme : les ouvriers en institution	91
2.2.1. <i>Des agents d'état</i>	91
2.2.2. <i>Les jardiniers hospitaliers</i>	93
ANNEXES	95
Annexe 1 : Classement chronologique et thématique des productions	95
Annexe 2 : Liste des publications et des travaux	97
Ouvrage	97
Ouvrages en co-rédaction	97
Ouvrage pédagogique (direction)	97
Chapitres d'ouvrage collectif	97
Revue : direction	98
Articles dans revues à comité de lecture	98
Actes de colloques	100
Catalogues d'exposition	102
Recueil de textes	102
Plaquettes commandées par le secteur professionnel	103
Articles dans revues sans comité de lecture	103
Dictionnaires	104
Comptes rendus d'ouvrage	104
Compte rendu de colloque	105
Rapports de recherche	105

Annexe 3 : Séminaire « le sexe de l'enquête »	107
Programme de l'année 2005-2006.....	107
Programme de l'année 2006-2007.....	107

INTRODUCTION

Née le 8 février 1962 à El Jadida (Maroc)
Chargée de recherche (CR1), section 36

Intégration au Centre d'Ethnologie française (UMR 306) : **le 1 octobre 1997**
Affectation au CERLIS (UMR 80 70) : **le 2 avril 2001**

Au moment d'engager l'écriture de ce mémoire d'habilitation à diriger des recherches¹, il m'est apparu logique et nécessaire, pour saisir toute la teneur de ma réflexion théorique actuelle, de revenir, dans un premier volume, sur la genèse de ma recherche, sur les origines d'un intérêt professionnel, et plus précisément sur près de 25 ans d'activités de recherche, d'enseignement, de musée et d'édition. Ce retour en arrière sur ma carrière est un exercice que j'ai déjà, dans une moindre mesure, effectué : un entretien² et des exposés³ m'y ont amenée mais les objectifs d'alors étaient autres : je témoignais simplement d'expériences (formations, rencontres, réseaux, contrats, thèmes d'étude, etc.), de mon parcours de doctorante, de post-doctorante et de chercheur, un parcours empli de moments de creux et de surcharge, de tension et de plénitude, de doute et d'affirmation. Aujourd'hui, je cherche aussi et surtout à soutenir une pratique et une optique de recherche, autrement dit, à affirmer ma vision de la recherche en ethnologie « at home », de la France donc. C'est en passant par une démarche rétrospective et réflexive, par un jeu de déconstruction/reconstruction de mon itinéraire, nourri de fragments de vie professionnelle et familiale, que je suis arrivée à signifier les

¹ Je remercie Françoise Lafaye pour sa lecture attentive et ses conseils judicieux qui ont permis de rendre plus clair l'argumentaire de ce document et Benoît Céroux pour son aide précieuse dans la conception du document.

² « Entretien avec Anne Monjaret, ethnologue, chercheur CNRS », *Propos recueillis et commentés par Isabelle Garabuau, Anthroepotes*, Vol II-4, hiver 1997-1998, 29-40.

³ Anne Monjaret, « Ethnologie sexuée, ethnologie asexuée, où se situe la part des choses ? un parcours de recherche au féminin », *Sexe, genre et âge dans la relation d'enquête*, Journées d'études de la SEF, MNATP, Paris, 22-23 novembre 2001 ; Anne Monjaret, « De la maison à l'entreprise : comment l'ethnologue construit progressivement son objet de recherche », séminaire, Università degli Studi di Torino, 22 mai 2000 (responsable Prof. Grimaldi) ; Anne Monjaret, « Construction d'une recherche autour de l'entreprise : aux croisements du privé et du professionnel », séminaire, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry, 19 octobre 2000.

passerelles entre des mondes *a priori* hétérogènes, à tisser des liens entre des thèmes de recherche *a priori* éclatés et éloignés, à trouver les clés de compréhension de mes recherches actuelles, et au-delà à définir mon profil de chercheur. Ce volume présente en trois parties distinctes les résultats de cette analyse critique : la première est consacrée aux institutions que j'ai fréquentées et dont l'impact sur ma recherche indéniable. La deuxième et la troisième sont consacrées respectivement à deux thématiques fortes et récurrentes qui sont ressorties de la lecture transversale de mes travaux de recherche proprement dits : l'une met l'accent sur les usages des territoires publics, professionnels et domestiques et l'autre met l'accent sur l'appartenance de genre. La lecture de ce premier volume prépare à celle du second en apportant les clés d'un cheminement intellectuel qui a abouti à une réflexion sur les cultures du travail, sur les liens entre travail et hors travail dans notre société.

I- PARCOURS INSTITUTIONNEL

Universités (Nanterre; Lille III ; Paris 5), musée (MNATP), CNRS (CEF ; CERLIS), écoles de formation des infirmières (Necker, La Rochefoucault), des travailleurs sociaux (EPSS, ENS, ETSUP), revues (pour les principales : *Le Mouvement social*, *Ethnologie française*) m'ont permis d'apprendre mon métier. C'est dans ce contexte académique (de production) que je fais donc mes premiers pas de chercheur et d'enseignante.

1. DE LA FORMATION AU POSTE DE CHERCHEUR

Au lycée, après une seconde C, une première D, je décide de bifurquer en terminale A, choix décisif pour l'avenir. Je me souviens que le premier cours de philosophie de l'année concernait la notion de « mana », j'y suis alors d'autant plus sensible que déjà se profile en moi l'envie de suivre un cursus universitaire en sciences humaines et sociales. C'est après mon bac A en 1981 que j'entame parallèlement à mon inscription en sociologie à l'université de Paris X - Nanterre, une première année à l'Ecole du Louvre, formation que j'abandonne au bout d'un an, le mode d'enseignement scolaire et la population étudiante me déconcertant. L'autonomie du travail à l'université me convient mieux. Je sais déjà que je veux faire de l'ethnologie mais le cursus m'oblige à passer par un DEUG de sociologie.

En 1983, je poursuis une double licence (sociologie et ethnologie) toujours à Nanterre. Puis en 1984, je m'oriente plus franchement vers l'ethnologie et y effectue une maîtrise (1985), un DEA (1986) puis un doctorat en Lettres et sciences humaines, ethnologie. Je soutiens ma thèse dirigée par Martine Segalen sur *La Sainte-Catherine à Paris de la fin du XIXe siècle à nos jours. Ethnographie d'une fête urbaine et professionnelle*, à l'âge de 30 ans, le 19 juin 1992. Le Jury se compose de Georges Augustins, Noëlle Gérôme, François Gresle (président de jury), Michelle Perrot et Martine Segalen (directeur de thèse). J'obtiens la mention « Très honorable avec félicitations (à l'unanimité) » et ma thèse est recommandée pour l'octroi d'une subvention de publication.

Ma socialisation universitaire d'ethnologue s'est faite avant tout au département d'ethnologie et sociologie comparative de l'université de Paris X – Nanterre, un département qui formait à une ethnologie « classique », avec tout ce que cela suppose. Lors de mon cursus universitaire, l'idée de faire de la recherche prend progressivement forme, et cela dès le DEUG, même si déjà à l'époque les enseignants ne manquent de nous avertir de la situation alarmante du marché de l'emploi et si je n'ai qu'une vision encore floue de la discipline.

L'insouciance aidant, bizarrement, je ne m'en préoccupe pas trop ; je suis passionnée par ce que je fais et ne me pose pas de questions, je dois finir un cursus. J'ai toutefois la chance d'évoluer dans un laboratoire de recherche, le centre d'ethnologie française (CEF). J'apprends l'autonomie et le partage, cumule de petits contrats de tout ordre. Mon intérêt pour la recherche se confirme les années passant, non sans hésitation après quelques déboires en DEA, critiques remettant en cause mes compétences et un contexte qui n'est pas forcément simple pour les étudiants qui se destinent au domaine de la France. J'y reviendrais.

La thèse est un vrai déclic ; j'essaie de continuer dans cette voie-là, de façon tenace et toujours passionnée, car je sais maintenant que je veux être chercheur.

En 1993, je suis inscrite sur les listes de qualification aux fonctions de maître de conférence (Université et muséum d'histoire naturelle) : section n°19, Sociologie, démographie et section n°20, Anthropologie, ethnologie, préhistoire. J'amorce cinq longues années de concours (CNRS et Université) suivis d'auditions et de quelques classements, enchaînant les contrats de recherche et d'enseignement en sociologie et en ethnologie.

Ce n'est qu'en octobre 1997 à l'âge de 35 ans, après cinq ans donc de présentation répétée aux concours, que j'intègre comme chargée de recherche (CR1) le CNRS, section 36 : Sociologie. Normes et règles. Affecté au Centre d'ethnologie française, le CEF (UMR 306 : CNRS-DMF) dirigé par Michel Colardelle, puis en avril 2001, j'obtiens mon affectation au Centre de recherche sur les liens sociaux, le CERLIS (UMR 80 70 : CNRS-Paris 5) dirigé par François de Singly, car je souhaite tourner une page estudiantine, me renouveler dans mes approches, et ne désire pas suivre l'équipe au musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) à Marseille, je reste toutefois associée au CEF pour quelques années, avant sa fermeture en 2005.

2. DU COTE DES MUSEES

En dehors des classiques travaux de recherche, mais j'y reviendrai, la particularité de mon profil tient à mon insertion rapide et prolongée dans un musée-laboratoire, en l'occurrence le MNATP. Durant mon passage effectif, le centre d'ethnologie française, laboratoire dans un musée, est dirigé par Martine Segalen et le musée par Martine Jaoul. Ensuite Michel Colardelle dirigera les deux entités.

Mon premier contact avec le musée remonte à 1981 : je « suis » l'option « ethnologie de la France » de l'école du Louvre enseigné au MNATP par Jean-René Trochet alors conservateur en chef et aujourd'hui professeur d'université. En 1984, au moment de ma maîtrise dont le mémoire sur la fête de sainte Catherine est supervisé par Martine Segalen, puis de mon DEA dont j'effectue le stage avec Noëlle Gérôme au MNATP sur le thème de sainte Barbe au musée (Noëlle Gérôme me propose régulièrement des collaborations : colloques, séminaires), je commence progressivement à participer aux activités du laboratoire et du musée en m'y impliquant fortement.

Martine Segalen m'accompagne sur le long terme (de la maîtrise à la thèse), me propose des contrats et un rattachement officiel comme membre du CEF en 1988. Directrice de ma thèse et directrice du laboratoire, elle contribue activement à mon insertion dans une équipe de recherche, insertion dont l'impact sur ma socialisation au métier de chercheur est indéniable. Après le départ de Martine Segalen, c'est Françoise Loux qui prend la sous-direction du laboratoire alors que Michel Colardelle dirige l'établissement, musée et CEF compris ; tous deux vont me soutenir. Je suis également guidée au moment des auditions, de la rédaction d'article. Jean-Pierre Hassoun, sociologue au CNRS, est de

ceux qui ont contribué explicitement à ma socialisation de chercheur, et bien d'autres encore, membres du laboratoire, par le fait même que je les côtoie, par nos échanges dans les séminaires, dans les couloirs de l'établissement, le réfectoire ou la salle de repos lors des pauses. Ce contexte favorable me permet d'acquérir une connaissance du CNRS, et surtout du fonctionnement conjoint des deux instances, sur la spécificité d'un musée d'ethnologie, musée de société avec ses collections.

Je n'axerai pourtant pas mes recherches sur la question des collections en ethnologie. Mais ma socialisation dans ce lieu est bien double : une socialisation à la recherche et une autre, muséale. Grâce Martine Jaoul, je fais l'apprentissage des coulisses d'un musée. Je me livre, aux prises avec les objets, à l'exercice des inventaires (fonds d'une modiste 1992), puis à des préparations d'expositions comme assistante (« Les métiers de l'élégance » 1993, « La Sainte Catherine » novembre 1993, Martine Jaoul étant la commissaire) puis comme commissaire-adjoint (« Mise en boîte » 1994, Henriette Touillier et Régane Bargiel étant les commissaires). Je suis ainsi sensibilisée à une démarche prenant en compte la culture matérielle dans l'analyse de la société mais aussi à une démarche de transmission et de vulgarisation auprès de publics variés.

En 1998, intégrée depuis peu comme chargée de recherche- CNRS au Centre d'ethnologie française, ma connaissance des lieux me vaut la co-responsabilité avec Florence Pizzorni du département scientifique « Institutions, réseaux, échanges » du musée.

Je participe, dès ce moment-là, à un travail collectif sous la responsabilité de Marie-Christine Pouchelle sur le déménagement de trois hôpitaux parisiens dans le cadre d'une convention « Hôpitaux en mouvement. Mémoire et ethnographie », MNATP-CEF / AP-HP qui a débouché non seulement sur des enquêtes de terrain mais également sur une campagne d'acquisition (1998-2000). La délocalisation du MNATP à Marseille et une réorientation du programme de recherche du laboratoire m'ont poussé à changer de laboratoire. Je suis donc personnellement touchée par les conséquences d'un déménagement institutionnel. A peine avoir quitté le MNATP/CEF et intégré le CERLIS courant 2001, Jacqueline Eidelman, alors responsable du pôle « musée », me propose de répondre avec elle à une demande du Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie qui souhaite lancer une enquête sur la mémoire de ses personnels avant la fermeture de l'établissement. J'accepte cette co-responsabilité scientifique pour deux

raisons principales : d'une part, ce nouveau projet m'offre la possibilité de poursuivre ma réflexion sur les fermetures de sites professionnels, et d'autre part, contrairement au MNATP, mon ignorance du MAAO me permet la distance nécessaire à la formalisation d'une recherche, de faire du musée, un objet de recherche. Je quittais un musée comme acteur pour devenir l'observatrice d'un autre. Ce contrat de recherche (novembre 2001-juillet 2002) également réalisé avec Mélanie Roustan, doctorante à l'époque, a donné lieu à la rédaction d'un ouvrage « MAAO Mémoires » (2002, Editions Marval) et à la préparation d'une exposition (septembre 2002-janvier 2003). Ces deux recherches interrogent la place du chercheur, face au développement d'une demande sociale qui découle d'un devoir de mémoire. Elles interrogent aussi sa fonction implicite ou explicite d'« accompagnateur social » aidant au travail du deuil des personnels concernés par la fermeture de l'établissement dans lequel ils travaillent⁴. Plus largement ces deux recherches posent la question de la posture de l'ethnologue dans un contexte contractuel⁵.

Finalement, mes activités strictement muséales ont toujours croisé mes activités de recherches, les deux se nourrissant mutuellement. J'apprends au musée à prendre en considération dans ma recherche la culture matérielle.

3. DU COTE DE LA RECHERCHE

En fait, mes activités de recherche n'ont jamais cessé depuis la réalisation en 1984-1985 de mon mémoire de maîtrise en ethnologie à l'université de Paris X - Nanterre sur la fête de sainte Catherine, sous la direction de Martine Segalen et le tutorat d'Yvonne Verdier, Nicole Belmont ayant été la présidente du jury de soutenance. Ces activités ont été possible grâce à ma intégration dans un laboratoire d'ethnologie et aussi grâce aux contrats qui se sont suivis au fil du temps. Encore jeune étudiante, j'apprenais ainsi ce qui deviendra mon métier, naviguant entre l'ethnologie et la sociologie sans m'enfermer dans un carcan disciplinaire rigide.

⁴ Cf. à ce sujet : Anne Monjaret, 2005 (sorti 2006), « La fermeture d'établissements publics : commande et devoir de mémoire », colloque « L'anthropologie appliquée aujourd'hui », Bordeaux, 24-26 mars 2004, sous la dir. de Bernard Traimond, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (Etudes culturelles), pp. 97-108.

⁵ Cf. à ce sujet : Anne Monjaret, 2001, « Fermeture et transfert de trois hôpitaux parisiens. L'ethnologue, accompagnateur social », *Ethnologie française « Terrains minés »*, n°1, pp.103-115 ; Anne Monjaret, 2005, compte rendu de lecture de « Les Filles d'Alcatel. Histoire d'une reconversion industrielle » de Sylvie Malsan, 2001, Toulouse, Octarès Editions, *Ethnologie française*, n°4, pp.740-742.

3.1. Des appartenances disciplinaires, entre ethnologie et sociologie

Mes choix disciplinaires trouvent leur origine en amont de cette période étudiante : une filiation paternelle bretonne et une enfance au Maroc (1962-1973) - mes parents sont enseignants (coopérants, mon père étant professeur de philosophie et ma mère de français langue étrangère) et favorisent le goût des autres. De plus, entre le Maroc et la France, la recherche d'un ancrage identitaire a conduit à une valorisation familiale de la culture bretonne. Mais au Maroc, je me sens néanmoins chez moi, familière, représentation sans doute idéalisée par une vision de l'enfance. De retour en France, dans une ville industrielle normande, économiquement sinistrée, Elbeuf, je fais l'expérience de l'altérité ou plutôt celle de la confrontation culturelle, du « choc des cultures », observe l'expression d'un racisme qui me choque au point de me présenter par réaction sous la nationalité marocaine. Ce contexte conforte un nouveau tiraillement culturel. Je suis étrangère en France, et ce malgré la nationalité française. Cette incompréhension des rapports culturels, ce décalage culturel vécu, ont contribué inmanquablement à m'orienter vers des disciplines qui vont m'aider à saisir le genre humain⁶, Je prends également conscience aujourd'hui que mon passage à Elbeuf m'a familiarisé avec les milieux industriels, qui plus est sinistrés, du moins ce passage a éveillé en moi un questionnement sur les mondes ouvriers. Il n'est pas étonnant qu'il fasse plus tard partie de mes préoccupations de recherche.

Très vite après le Baccalauréat, je souhaite me former à l'ethnologie, mais les modalités universitaires, comme je le disais précédemment, me contraignent d'abord à passer un DEUG de sociologie et je ne regrette pas, puisque je décide de poursuivre en licence. Parallèlement et peut-être pour combler le manque de l'attendu, je choisis l'option « ethnologie » à l'École du Louvre, m'initiant entre autres aux études de la culture matérielle agricole régionale. Puis j'enchaîne avec une double licence d'ethnologie et de sociologie. Je vois alors l'ethnologie comme une discipline pour moi fondamentale, celle qui m'offre les moyens de saisir les processus relationnel entre « eux » et « nous ». J'adhère à ce moment-là au modèle d'une ethnologie classique. J'apprécie même les cours sur la parenté, la religion, l'économie, la technique...Et j'utilise la sociologie comme un atout d'apprentissage aux méthodes d'enquête, la socialisation au terrain en ethnologie se faisant « sur le tas ». Les deux licences en poche, je décide de me

⁶ D'où l'intérêt également pour moi du travail engagé sur le MAAO.

spécialiser en ethnologie et commence par là même à faire des choix décisifs pour la suite de ma carrière. En 1985, au département d'ethnologie de Nanterre, l'ethnologie est d'abord et encore une ethnologie exotique. Bien qu'elle commence à souffrir des aléas politiques des pays qui intéressent les ethnologues et donc à s'essouffler, elle reste la référence et fait la réputation du département. Pour être un « vrai » ethnologue, il faut être passé par un terrain éloigné de longue durée. C'est ce que les enseignements nous font clairement comprendre, et pourtant, ce n'est pas la voie que nombre d'entre nous empruntons. Le domaine de l'ethnologie de la France est en plein essor, mais il doit encore faire ses preuves au sein de la communauté universitaire et ce malgré les enseignements qui existent déjà. Je repense en particulier au cours que nous donne Georges Augustins. Le choix de mon mémoire de maîtrise sur la fête de sainte Catherine à Paris me catégorise, et plus celui de faire mon stage de DEA en 1986 au Musée national des arts et traditions populaires (MNATP), institution adaptée, de mon point de vue, aux orientations de recherche auxquelles j'adhère à présent. Cette option a sans doute été vue comme une forme de dissidence, comme une sorte de trahison à la discipline enseignée dans les murs du département, du moins c'est ce que j'ai ressenti sans vraiment comprendre ce qui passait sur le moment. Sans caricature, d'une façon un peu méprisable, voici comment nous étions perçus par certains : quand nous n'allions pas chercher l'exotisme dans le papier peint, nous étions plutôt folkloristes ou sociologues qu'ethnologues.

Pour moi, il n'y a alors aucune contradiction à être formée à Nanterre et au MNATP, appréciant dans un cas, les enseignements dispensés et de l'autre, l'apprentissage sur le tas. Sur le coup, je ne saisis pas bien ce qui se joue. Rétrospectivement, il me semble que les étudiants travaillant sur le domaine de la France dont je fais partie, ont plus que les autres à faire la preuve de la pertinence de la voie qu'ils ont décidé de privilégier. Je pense m'éloigner, à l'époque, d'une certaine vision de la discipline et opte pour une vision renouvelée qui trouve en partie ses fondements dans la pratique de terrains « at home ». Je suis tout simplement dans la mouvance. Aujourd'hui avec le recul et sortie des tensions qu'appelle toute nouveauté, l'ethnologie de la France, du moins dans ma conception et telle que je la pratique actuellement, trouve ses soubassements à la fois dans l'ethnologie classique et dans la sociologie. Elle est faite d'emprunts. En cela, ethnologue de la France, je suis, faisant de cette conciliation, un atout disciplinaire. Le

lien entre ethnologie et sociologie est posé et il caractérise mon identité d'ethnologue de la France.

Ma thèse soutenue, je tente la qualification en ethnologie et en sociologie, je suis qualifiée dans les deux sessions, ce qui m'incite à présenter les concours CNRS et universitaires à la fois en ethnologie et en sociologie. N'ayant pas obtenu de poste la première année, je suis cependant remarquée suite à une audition à l'université de Nanterre au département de sociologie où l'équipe pédagogique (Jean-Pierre Bardou, François Vatin) me propose d'assurer des TD d'Introduction à la Sociologie. J'accepte évidemment. Après y avoir fait mes études, je reviens donc sur les lieux de ma formation comme enseignante, et ce pour trois ans.

Finalement, en dehors de postes fléchés Europe en section 38, je postule principalement sur les concours CNRS en section 36 - sociologie, normes et règles - trouvant un écho plus favorable qu'en section 38 qui accorde alors peu de postes aux candidats travaillant sur la France. L'ethnologie, l'ethnographie deviennent un atout qui me distingue des candidats sociologues. Ethnologie, sociologie, je ne peux m'en départir, seuls les moments académiques, et en particulier les concours universitaires, sont là pour me rappeler qu'il faut « que je choisisse mon camps ». Je comprends mieux mon malaise : car comme ethnologue de la France, j'appartiens aux deux camps.

Mes hésitations sont à l'image du Centre d'ethnologie française où l'ethnologie est la discipline de référence mais où la sociologie reste la discipline de la section de rattachement de la plupart des chercheurs du laboratoire, laboratoire que j'intègre en 1997 en qualité de chargée de recherche. Vient ensuite mon intégration au CERLIS que dirige François de Singly : là, je suis une ethnologue parmi les sociologues.

Bien que me revendiquant de l'ethnologie - ma socialisation à partir de la maîtrise, les enseignements reçus, ont fait de moi une ethnologue-, j'ai toujours considéré que ces deux disciplines étaient complémentaires. C'est pourquoi ces dernières apparaissent clairement dans mon parcours institutionnel et scientifique, dans les références bibliographiques que je mobilise. A y regarder de plus près, j'ai fait de l'usage de ces deux disciplines, un atout scientifique. Je les ai utilisées pour remplir ma « boîte à outils ». Mes méthodes d'approche sont au reflet de ce parcours : des entretiens plus ou moins directs avec, selon les terrains, des interlocuteurs, privilégiés ou non, au profil, au statut et au métier diversifiés, et des observations ponctuelles, flottantes ou

impliquées étalées sur de longues durées, ont servi une ethnographie peu conventionnelle, plus thématique que monographique. Là est le paradoxe de ma position d'ethnologue. Là est *a priori* le flou de mon profil, mais surtout sa richesse. Là est surtout la caractéristique de l'ethnologue de la France.

3.2. Des contrats pour la recherche

Ces orientations disciplinaires, cette double appartenance, s'affirment dans mes recherches, souvent nourries de résultats de contrats de recherche ou d'études. En faisant ce bilan, je m'aperçois que je distingue les contrats de recherche ou d'études des contrats d'enquête marketing.

En quête d'un poste et voulant certainement correspondre à la perception que j'ai alors du travail du « chercheur » au CNRS, j'ai, à l'époque, conçu mon curriculum vitae en faisant abstraction d'un certain nombre d'activités. J'élabore en quelque sorte une hiérarchie des travaux : les interventions ponctuelles dans des cabinets d'étude (Cofremca, MV2, Sofres, CSA-SCAN...) sont envisagées comme un seul appoint économique, et ce, au point de ne pas en faire état dans mon curriculum vitae de « chercheur », cette absence est révélatrice du statut que je confère à cette époque de socialisation, à ces activités alimentaires, pourtant révélatrices de mes compétences d'enquêtrice.

Les contrats de recherche ont une autre valeur à mes yeux, ils se sont succédés au moment de la préparation de ma thèse et également après ma soutenance. Ils vont me permettre d'échafauder ma recherche actuelle, et ce même si les thématiques apparaissent, au premier abord, peu homogènes. Il reste que c'est moi qui ai choisi ou accepté de m'y impliquer quelles qu'en soient les raisons affichées, et de ce fait, je tire consciemment ou inconsciemment le fil conducteur ou les fils qui tissent ma recherche.

Les premiers contrats ne sont pas seulement le moyen de pallier l'absence de bourse, ils sont plus : pouvant paraître loin de mon sujet de thèse, ils m'aident pourtant sur le moment à prendre de la distance avec ce travail en construction, à le laisser mûrir et me sortent de l'isolement qu'impose cet exercice académique. Certains sont indépendants de mes activités au Musée des ATP, d'autres y participent ; la plupart du temps, ils se déroulent sur une période de plusieurs mois.

Appel d'offres de la **Mission du patrimoine ethnologique (MPE)** sur « les consommations familiales », recherche collective sur le modèle et les pratiques de consommation des meubles et de l'équipement

ménager, responsable scientifique : Martine Segalen, enquêtes dans les foyers ébroïciens : Anne Monjaret, février 1988- juin 1988/ avril 1989 - juin 1989.

Contrat avec l'**ALJT** Responsable d'une recherche sur le quotidien d'un foyer de jeunes travailleurs, avec Jean-Yves Parris, juin - juillet 1990.

Appel d'offres de la **MPE** « Pratiques et politiques culturelles de l'identité », Recherche menée en collaboration avec Monique Le Chêne sur une entreprise implantée sur la commune du Morbihan, responsable scientifique : Georges Augustins, février 1991 - février 1993.

Puis après la thèse, trois autres se succèdent :

Appel d'offres du **MPE** « Ethnologie des techniques, emprunts et innovations techniques ». Recherche collective sur les artisans de l'élégance, responsable scientifique : Martine Jaoul, coordinatrice de l'équipe, réalisation du chapitre les modistes : Anne Monjaret, novembre 1992 -octobre 1993.

Contrat à durée déterminée (Post-doctorat + 2 ans), **CNET- UST** (département des usages sociaux des télécommunications, sous la direction de Patrice Flichy), sur les usages du téléphone, février - décembre 1995.

Ce dernier contrat aura la particularité de m'intégrer pendant 11 mois dans une équipe pluridisciplinaire (avec une majorité de sociologues) dirigé par Patrice Flichy et d'être en position d'apporter un regard ethnologique sur les usages en télécommunication. L'expérience est enrichissante, me sortant de mon cocon disciplinaire : je suis confrontée à d'autres approches (statistique, ethnométhodologique, qualitative, etc.) et à l'obligation d'explicitier mes orientations, mes méthodes (j'introduis la photographie). Elle a, sans aucun doute, contribué à mon goût pour les rencontres interdisciplinaires.

Contrat de recherche (CDD), recherche collective sur le déménagement : un analyseur de nouveaux services liés à la mobilité géographique en France, Argonautes, Laboratoire d'Ethnologie Université Paris 5 - Sorbonne, pour la Mission recherche et prospective **de La Poste**, responsable scientifique : Dominique Desjeux et avec Sophie Taponier, octobre - décembre 1996.

Ce contrat est l'amorce d'un lien de travail durable avec Dominique Desjeux qui se perpétuera notamment par de nouvelles collaborations (participation à son groupe de lecture, enseignement au magistère de sciences sociales de l'université de Paris 5 qu'il dirige, contribution à la mise en place de sa revue « Consommations et sociétés »). Sa

présence comme membre au CERLIS m'apporte une connaissance de ce laboratoire, un laboratoire à travers lequel je me reconnais et où mes travaux peuvent trouver une place. Au moment où je postule au CERLIS dirigé par François de Singly, cherchant à quitter le CEF, il soutient ma candidature et me propose, si cette dernière est retenue par l'assemblée de laboratoire, ce qui sera le cas, d'intégrer le pôle « consommations et sociétés » dont il a la responsabilité. J'accepte : c'est une façon de poursuivre notre collaboration.

Une fois entrée au CNRS, je poursuis la démarche. En dehors des deux contrats précités sur la fermeture de plusieurs sites professionnels parisiens (CEF/AP-HP et CERLIS/MAAO) dont le dernier dont je suis co-responsable scientifique, je prends la responsabilité de quatre nouveaux contrats.

Pour deux d'entre eux, je m'y implique comme responsable scientifique :

Contrat d'étude sur Restructuration du Jardin des Halles : Fréquentations et usages, CERLIS, pour **Mairie de la Ville de Paris**, Service du Paysage et de l'Aménagement (SPA), responsable scientifique : Anne Monjaret et Hervé Thomas : chargé de l'enquête, 5 mois (mai juin mi-juillet/ septembre octobre mi-novembre 2002).

Convention d'enquête sur Les mémoires des ouvrières du textile à Fécamp, pour **l'association «les doigts d'or d'hier et d'aujourd'hui » et la Maison du Port**, responsabilité scientifique : Anne Monjaret, par Séverine Dessajan : réalisation des entretiens (première phase : septembre-décembre 2007).

Pour les deux autres, je suis non seulement responsable scientifique mais partie prenante car il s'agit pour moi de poursuivre mes propres sujets de recherche :

Contrat de recherche, Etat de la question sur Travail et domicile : un continuum ? Sens, nature et degré du lien, CERLIS, pour **EDF**, R&D-Département innovation commerciale, responsable scientifique : Anne Monjaret, avec Francine Fourmaux, 2003-2004.

Convention de recherche sur Les midinettes à Paris, CERLIS, pour **La Mairie de la ville de Paris**, service de la recherche et de l'innovation, responsable scientifique : Anne Monjaret, avec Mélanie Roustan, Francine Fourmaux et Séverine Dessajan, fin 2006- fin 2008.

Réponses à des appels d'offre ou opportunités liées à un réseau, les modalités de recherche se font multiples, et mon statut (contractuel, responsable...) varie en fonction de la période concernée et donc de l'avancée de ma carrière.

La plupart du temps, ces contrats sont à la base d'enquêtes collectives, j'ai ainsi pu observer la mise à l'épreuve des méthodes ethnographiques ou qualitatives, l'obligation d'un clair partage des tâches, les apports et les limites du travail en groupe. L'ethnographie apparaît comme une méthode difficile à déléguer contrairement aux méthodes sociologiques, les protocoles d'enquête étant différents (grille d'enquêtes plus serrée, questionnaires).

Finalement, il s'agit parfois de faire du « vrai-faux » travail collectif, car il existe toujours des « inclinaisons personnelles » qui prennent le dessus et empêchent une rédaction commune. La méthode inductive rend difficile aussi la comparaison des données. Tout est dans la méthode utilisée. Je pense ainsi aux enquêtes (1968-1975) sur Minot en Bourgogne qui ont donné lieu à des ouvrages clés signés respectivement par chacun des membres de l'équipe : Tinas Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier et Françoise Zonabend.

Et toutes ces expériences m'ont permis d'accéder à des terrains, des lieux et des milieux variés et il ne fait aucun doute que ces études parfois appliquées, dans le sens où elles répondent à une commande, m'ont aidé au développement de ma recherche fondamentale, une recherche donc non contrainte par une demande, ont stimulé mon envie de faire de la recherche et de développer certains points de réflexion non commandité. Je peux dire que ma recherche est en grande partie fondée sur le cumul des contrats.

D'ailleurs, en dehors de l'aspect économique, j'ai choisi de m'y engager à la seule condition d'y trouver un intérêt scientifique et un moyen de faire avancer ma réflexion théorique. Et si mes thèmes d'enquête ont toujours oscillé entre l'entreprise et la maison ; ce va-et-vient entre ces deux pôles thématiques n'est pas révélateur d'une hésitation, bien au contraire il a joué un rôle majeur dans la structuration de mes approches sur les lieux de travail : de cette accumulation de contrats surgira ma réflexion actuelle sur les cultures professionnelles comprises à travers le prisme du continuum entre les différents espaces de vie des individus, hommes et femmes.

4. UN HERITAGE : SOUCI DE TRANSMISSION ET DE VALORISATION

Mon passage, plus encore, ma formation dans un musée soucieux d'une politique de valorisation, me conduisent à considérer l'importance d'une externalisation, d'une transmission des travaux de recherche en général et des miens en particulier auprès de publics variés. En outre, je pense que tout chercheur doit une partie de son temps à la collectivité professionnelle.

4.1. Le début de la diffusion : premières publications

En 1986, encore étudiante, je publie, un premier texte tiré de mon mémoire de maîtrise sur la Sainte-Catherine dans la revue *Ethnologie française*, suite à la proposition de Martine Segalen alors au comité de rédaction. Cette publication n'entre alors pas, à mes yeux, dans une logique de carrière, dans l'affirmation d'une conscience professionnelle. Elle vient asseoir la fierté des premiers pas dans l'activité de recherche et est l'exemple même des stimulations résultant des relations entretenues avec des structures scientifiques.

En 1989, je publie un deuxième article sur les métaphores associées aux poils et cheveux, résultat d'un travail de DEA, dans un ouvrage collectif dirigé par Marie-Lise Beffa et Raymonde Hamayon, enseignante à l'université de Nanterre. Puis, d'autres articles suivront. Progressivement aguerrie à une logique de publication, j'ai toujours cherché à valoriser mes travaux, passant soit par l'édition scientifique soit par celle d'une autre nature - de vulgarisation (catalogues, bulletins professionnels, associatifs ou paroissiaux...). Il en est de même de la rédaction de comptes-rendus qui oblige à une lecture précise des textes et forme à l'esprit critique.

Ce n'est cependant qu'en 1997 que sort mon premier ouvrage, ma thèse remaniée ou plutôt réécrite pour répondre à une problématique plus serrée, aux éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), préfacé de Martine Segalen, soit 5 ans après sa soutenance. C'est à la même date que j'entre comme chargée de recherche au CNRS.

4.2. Des activités d'enseignement

Cette démarche de transmission, je la concrétise certes par des publications de toutes natures (cf. en annexe 1 : liste exhaustive des productions scientifiques), mais aussi par des formations ponctuelles dans le cadre de structures telles que Migration Santé (1997,

1996), Les Parcs et Jardins de la Ville de Paris (1999) autant que par des activités pédagogiques **tant à l'université** :

Chargée de cours, observations qualitatives, Université de Paris 5, L3 (2007)

Chargée de cours, sociologie de la vie quotidienne, Université de Paris 5, M1, depuis 2005

Responsable Enquêtes en vraie grandeur, 2^{ème} année, Magistère en sciences sociales, Université de Paris 5 (1996, 1998, 1999, 2001)

Chargé de cours. Anthropologie de la culture matérielle, licence d'ethnologie, Université de Lille III, IDIST (1996-1998).

Chargée de TD, Introduction à la sociologie, DEUG en sciences humaines et communication, Université Paris X Nanterre (1993-1996)

que dans les écoles sociales ou d'infirmière :

Chargée de cours, ethnologie la parenté, Afrique Noire..., Ecole pratique de service social (1990-1992)

Chargée de cours, sociologie de la famille, Ecole Nationale Sociale (1996, 1997)

Guidant pour le DEASS, Ecole Nationale Sociale (1996-2002)

Chargée de cours, Ecole d'infirmière de Versailles (1994-1996)

Chargé de l'introduction à la sociologie et à l'anthropologie, Aide soignante, Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de l'hôpital La Rochefoucault-Cochin (1994-1995)

Chargée des cours de sociologie et d'ethnologie, 1ère année, IFSI de l'hôpital La Rochefoucault-Cochin (1991-1995)

Chargée des cours de sociologie et d'ethnologie, 1ère année, IFSI de l'hôpital Necker (1990-1993)

Encadrer des mémoires de maîtrise, participer comme membre de jury à des soutenances (maîtrise, thèse) entrent aussi dans ce souci.

Tuteur de mémoires de maîtrise à l'Université Paris X - Nanterre (1996, 1999, 2000, 2002), à l'Université de Lille III (1998), à l'université de Paris 5 (2001, 2002), de mémoire de DEA à l'ENS (2004)

J'ai également été membre de jury de thèse

Membre du jury de thèse composé également de Jean-Pierre Corbeau, Jean-Pierre Terrail, Paris 5- René Descartes. Faculté des sciences humaines et sociales - Sorbonne. Département des sciences sociales. Thèse de doctorat : « La cuisine des jeunes. Pratiques et représentations culinaires comme révélateurs de l'étape de vie de la jeunesse. » d'Isabelle Garabuau-Moussaoui, sous la direction de Dominique Desjeux, 22 novembre 1999.

Membre de jury de thèse composé également de Geneviève Fraisse, Alain Quemin, Didier Lapeyronnie, Jean-Sébastien Marcoux, Paris 5- René Descartes. Département des sciences sociales. Thèse de doctorat : « La transmission d'un modèle de réussite à travers le vêtement. *Dress for success* : normalisation de la classe, de la race et du genre par l'apparence professionnelle » d'Isabelle Hanifi, sous la co-direction de Dominique Desjeux, Gilles Houle (université de Montréal), 28 novembre 2006.

Je suis, de plus, membre nommé de la **commission de spécialistes** de l'université de Franche-Comté, Section 19 depuis 2001 et membre suppléante puis nommé de celle de l'université de Nice, section 20 de 2002 à 2005.

4.3. Des activités éditoriales

Les activités éditoriales appartiennent à la même démarche, celle de la valorisation et de la diffusion des travaux scientifiques. Sans compter les nombreuses relectures amicales ou les aides à la rédaction d'articles, je suis ponctuellement **référé** : *Ethnologie française*, *Champ Psychosomatique*, *Ethnographiques.org*, *Corps*.

Mon intérêt pour les revues n'est pas nouveau, ni ma participation à leur fonctionnement. Je m'implique plus fortement pour trois d'entre elles, cependant à des moments différents : *Le Mouvement social* (1993 à 1996), *Consommations et Sociétés* (2000-2001), *Ethnologie française* depuis 2003. Les orientations de ces revues reflètent pour une part mes propres orientations de recherche autour des questions du travail, de la consommation ou de méthodes.

Ainsi, succédant à Noëlle Gérôme, j'intègre en 1993 et jusqu'en 1996, *Le Mouvement social* comme de membre du comité et du secrétariat de rédaction de la revue. L'équipe du secrétariat se compose alors Patrick Fridenson (directeur), Anne Monjaret, Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, Gisèle Sapero, Danielle Tartakowsky.

Puis, je suis membre du secrétariat (2000-2001) et de la rédaction (depuis 2000) du comité des cahiers *Consommations et Sociétés* dirigé par Dominique Desjeux.

De septembre 2003 à juin 2006, j'assume les fonctions de rédactrice en chef à la revue *Ethnologie française* (PUF), alors dirigée par Jean Cuisenier et soutenue par deux secrétaires de rédaction Gisèle Borie et Maïté Vienne et d'une traductrice pour les résumés, Marie-Anne Coadou. Je suis membre de fait du comité de rédaction et le reste après juin 2006. C'est Martin de la Soudière qui me sollicite pour le remplacer. Le comité de rédaction entérine cette décision.

Une proximité géographique - évoluant au MNATP pendant de nombreuses années, lieu où elle est installée - et des collaborations aux modalités multiples avec la revue contribuent progressivement au façonnement de mon savoir sur cette dernière, à une connaissance des membres de l'équipe rédactionnelle et de certains membres du comité. C'est sans doute ce qui me motive à accepter ces fonctions, en plus de l'intérêt disciplinaire que cela supposait. Compte tenu de la place des revues à comité dans la carrière des chercheurs et des débats actuels sur les modalités de leur passage en ligne, il me semble intéressant de pouvoir être au plus près de leur fabrication, seul moyen, à mon avis, de connaître avec précision leur fonctionnement, de mesurer les difficultés rencontrées par les équipes rédactionnelles.

Pendant trois ans, je me consacre pleinement à la revue qui publie annuellement 4 numéros illustrés de 196 pages, composés de différentes rubriques : dossier (soit une moyenne de 13 articles publiés), varia (soit une moyenne de 2-4 articles), retour sur, notes de recherche, comptes-rendus. Cette revue accueille des articles d'ethnologie mais aussi de sociologie et d'histoire.

Le mi-temps annoncé devient souvent un plein-temps : invitation à proposer des dossiers, lecture critique et suivi des dossiers, accompagnement des responsables qui les ont proposé, suivi des articles spontanés (de l'attribution des lecteurs à la lecture des épreuves en passant par la synthèse des avis, les lectures de vérification au moment des différentes de préparation des textes) et des comptes-rendus, y compris l'attribution des ouvrages, réécriture des résumés et des 4^{ème} de couverture, élaboration des titres du sommaire, etc. caractérisent en partie cette activité qui demande donc une disponibilité constante.

S'ajoute, dans un registre, cette fois, conjoncturel, le déménagement de la revue en décembre 2005 (du MNATP à Maison d'Archéologie et d'Ethnologie (MAE) à Nanterre), l'arrêt maladie d'une des secrétaires, remplacée par des stagiaires, qui n'ont pas allégé la tâche rédactionnelle. L'expérience professionnelle et relationnelle est lourde, mais non sans intérêt.

Il reste qu'il y a à mon actif 12 préparations de numéro :

2004-2 Ukraine (fin de fabrication) : Jean Cuisenier, Francis Conte (dir.)

2004-3 Des poisons : nature ambiguë : Corinne Boujot (dir.)

2004-4 Ethnologues et géographes : Marie-Claire Robic (dir.)

2005-1 Négoces dans la ville : Jean-Pierre Hassoun (dir.)

2005-2 Grèce : Evthymios Papataxiarchis (dir.)

2005-3 Mesures, évaluations. Normes et règles : Martine Dusquesne, Dominique Vellard (dir.)

2005-4. Fermetures. Crises et reprises : Anne Monjaret (dir.)

2006-1 Censure et autocensure : Henriette Touillier, Claire Bruyère (dir.)

2006-2 Hongrie : Annamaria Lammel (dir.)

2006-3 Iles réelles, îles rêvées : Jean-Pierre Castelain (dir.)

2006-4 Sports à risques ? Corps du risque : Gilles Raveneau (dir.)

2007-1 Arrêt sur image : Sylviane Conord (dir.)

2007-2 Angleterre (début, lecture critique de quelques textes) : Sophie Chevalier, Jeanette Edwards, Sharon Macdonald (dir.)

et le suivi de plusieurs projets en cours : Ecole : Jean-Paul Filiod (dir.), Travail artistique : Marie Buscatto (dir.).

Autrement dit, j'ai préparé en moyenne 60 articles par an, auxquelles s'ajoutent de multiples comptes-rendus. Ce petit calcul permet de mesurer l'ampleur de la tâche, une tâche dont je prends conscience véritablement que depuis que je ne suis plus dans l'action des préparations et dans l'urgence qu'imposent les délais de l'éditeur, les Presses universitaires de France (PUF). Ainsi, j'ai appris ce que veut dire travailler en équipe et l'éclectisme de mes lectures m'a ouvert des horizons thématiques et d'approche qui ont nourri certainement mes propres travaux.

Après trois ans d'un fort investissement pour la collectivité qui a conduit à freiner mes activités de recherche, après aussi avoir fait le tour de la question, j'ai cru bon reprendre mes travaux et mon HDR qui n'avancait que par à-coups.

Je retiens qu'outre le travail de l'écriture, l'expérience d'accompagnement des responsables de dossier lors de la préparation des numéros, les échanges intellectuels

avec ces derniers et les lecteurs, l'activité rédactionnelle m'a donné une vision de la discipline en mouvement en France et en Europe : la revue a en effet pour principe de publier un numéro par an consacré aux ethnologies européennes, offrant la parole aux ethnologues locaux.

J'ai également eu la confirmation de la place des médias dans la diffusion des travaux des chercheurs, de l'indéniable poids de la politique des éditeurs qui soumettent les revues aux lois du marché. La visibilité fait la vente. Quoiqu'il en soit, pour moi, une revue scientifique ne doit pas oublier que son objectif premier reste la valorisation des productions scientifiques et par là un travail qualitatif sur ce qui est donné à lire.

La diffusion des travaux ne doit cependant pas seulement être tournée vers les milieux académiques, elle doit se faire plus vaste, toucher un plus large public permettant de faire sortir le chercheur de sa tour d'ivoire. C'est ainsi que je me suis rendue disponible et que je me rends encore disponible aux demandes des médias (radio, presse, et plus rarement télévision) mais sans excès non plus.

5. MOTIVER LE TRAVAIL COLLECTIF ET LE CROISEMENT DES REGARDS

Ce souci de valorisation m'amène également à participer à des rencontres telles que « sciences et citoyens » organisée par le CNRS à destination des jeunes (2000, 2002). L'intérêt et le succès de ces rencontres tiennent au fait que se côtoient des chercheurs de disciplines différentes. Même si je considère que l'exercice n'est pas toujours convaincant et simple, le croisement des regards disciplinaires est enrichissant. J'ai pu le mesurer lors de certains contrats (CNET : sociologue utilisant des approches qualitative ou quantitative, historien des techniques). Ce parti pris m'incite à accepter d'intervenir dans des séminaires, regroupant des africanistes ou des journées-débat animées par des historiens des techniques ainsi qu'à co-organiser un séminaire « Démolition, disparition, déconstruction » avec trois collègues (Gwenaël Delhumeau, Anne-Françoise Garçon, Paul Smith) venant de disciplines ou d'institutions différentes (respectivement Ecole d'architecture, université, inventaire) distinctes de la mienne, puis un autre « Le sexe de l'enquête. Constructions sexuées du féminin et du masculin », avec Catherine Pugeault-Cicchelli, collègue sociologue au CERLIS.

Le choix d'intégrer la SEF (le conseil), l'ADESS, l'AFS, les amis du CTHS relève du même souci. Cela rejoint ma préoccupation constante de réfléchir collectivement à

l'avenir de nos disciplines, à l'ouverture professionnelle du domaine des sciences humaines et sociales, et d'engager des initiatives dans ce sens.

De plus, le choix de collaborer à des travaux collectifs appartient à cette envie de bénéficier d'une dynamique de groupe et à une volonté de mise en commun des connaissances. Cette volonté de partage et la nécessité d'approfondir collectivement des réflexions amorcées individuellement m'ont encouragé à diriger des numéros de revue : *Ethnologie française* « Les cadeaux à quels prix ? », 1998 (rééd 2001, PUF), avec Sophie Chevalier

Consommations et sociétés, « L'alimentation au travail », 2001-sorti en avril 2002.

Ethnologie française, « Fermetures. Crises et reprises », 2005.

Dans cette même perspective, j'ai accepté de co-diriger en 2003 avec Gisèle Provost, enseignante du secondaire, professeur-relais au MNATP, un ouvrage publié au CRDP « Apprentis ethnologues. Quand les élèves enquêtent... » consacré aux expériences d'initiation à l'ethnologie dans l'Académie de Créteil. Cet ouvrage n'en est pas seulement le bilan, il a été conçu comme un manuel destiné à la fois aux jeunes ethnologues et aux enseignants désireux de mettre en place ce type d'atelier. Tout l'intérêt de la démarche apparaît dans le croisement des regards et des compétences, dans la construction de projets pédagogiques originaux, fruits de multiples collaborations (musée, éducation nationale...). L'ethnologie apparaît alors comme une science « humaine ».⁷ Cependant, il faut aussi savoir prendre de la distance face à de tels projets pour en mesurer les apports et les limites, et se poser la question de la place d'une discipline universitaire au sein des programmes scolaires⁸.

6. POUR CONCLURE : VERS DES COMPETENCES SCIENTIFIQUES D'ENCADREMENT

Ce cheminement institutionnel montre clairement comment j'accède progressivement grâce à mes compétences et à mes réseaux également à des responsabilités scientifiques d'encadrement, et ce dans les différentes institutions par lesquelles je suis passée : au musée des ATP, je prends la co-responsabilité d'un département, j'encadre des

⁷ Anne Monjaret, 2004, « L'ethnologie, une science « humaine » », Revue *Education & management*, Dossier : Points de vue « L'humanisme et Vous », septembre, n°27, pp. 36-35.

⁸ A ce sujet lire : Anne Monjaret, 2005 (sorti 2006), « L'ethnologie, discipline universitaire, à l'école : jusqu'où peut-on aller ? », *De Babel à la mondialisation. Apport des sciences sociales à la didactique des langues*, sous la dir. de Joëlle Aden, SCEREN, CNDP-CRDP de Bourgogne, coll. Documents, actes et rapports pour l'éducation pp. 63-70.

stagiaires ; à l'université ou dans les écoles de travailleurs sociaux, je dirige les mémoires ; à la revue *Ethnologie française*, j'accompagne et supervise le travail du secrétariat de rédaction, et au CEF et au Cerlis, j'engage et dirige des recherches en équipe et je coordonne des publications collectives. Cette progression renvoie à mes engagements de chercheur.

Ainsi, pour saisir le cheminement de ma recherche, je ne pouvais, à mon avis, passer outre ce parcours institutionnel, marqué par une variété des activités, révélateur des institutions que j'ai fréquentées autant et sinon plus des collègues qui m'ont formée plus ou moins directement ; ce parcours en dit long sur ma socialisation au métier de chercheur autant que sur ma façon de concevoir le travail de recherche, bâti sur l'alternance de projets collectifs et de projets personnels, de partage et d'isolement.

L'émergence d'un intérêt scientifique, son mûrissement ainsi que le cheminement du questionnement qui en a découlé et qui a fini par aboutir à la formulation de la problématique de mon habilitation à diriger des recherches trouvent leur source dès les années 1980. A regarder de plus près toute cette période de gestation (1981-2005), un premier constat s'impose : à la variété des contextes de production (universitaire et contractuel, individuel et collectif) s'ajoute *a priori* une variété de thèmes, une variété d'objets d'étude et de « terrains » d'enquête. Une constante cependant : la méthode. Je suis avant tout ethnographe ; surprises, curiosités⁹ et intérêts scientifiques, empathie¹⁰ et distance, indices et questions, doutes et certitudes, découragement et ténacité, tous ces éléments qui fondent, à mon avis, d'une façon générale, la connaissance, seront les moteurs de ma réflexion sur le terrain, un terrain de longue durée, fait de rencontres et d'échanges. Mes travaux marqués par l'empirisme en sont la preuve.

Toutefois, pour dépasser ce constat mais aussi pour mieux évaluer mes productions et leurs effets, un retour sur ma trajectoire de recherche me paraît nécessaire. Seule une lecture *a posteriori* des travaux, une mise à distance, croisant chronologie et thématique, peut me permettre de souligner les passerelles, les migrations d'un sujet à un autre, les va-et-vient entre les objets d'étude, et ainsi de cerner les correspondances, de tirer le fil des logiques thématiques, épistémologiques et théoriques pour mettre en

⁹ Anne Monjaret, « Sur le terrain de la surprise et de la curiosité en ethnologie », colloque international « Terrains et savoirs actuels de l'anthropologie », Tunis, CERES, cahier « Anthropologie-Ethnologie », n° 1 (à paraître 2007).

¹⁰ J'entame une réflexion sur le thème de l'empathie sur le terrain ethnologique.

évidence une cohérence théorique (se reporter à annexe 1). Il ne sera pas question ici de rentrer dans le détail de chaque recherche, seules les principales seront développées, les autres étant à la marge de ma réflexion actuelle¹¹. Deux axes majeurs sont ressortis de cette lecture : l'un traitant de la question des territoires, l'autre traitant de la question du genre, et ils renvoient tous les deux aux choix d'optique que j'ai valorisé tout au long de mes recherches, sans doute de façon obstinée, comme pour mieux creuser le sillon.

¹¹ Je tiens cependant à dire que les marges (recherches faites en parallèle de mes préoccupations principales) ont donné lieu à des publications non sans importance pour le domaine concerné.

II- CHEMINEMENT DE RECHERCHE (1) : TERRITOIRES EN QUESTION

La spécificité de mes travaux tient au fait que, schématiquement, ces derniers oscillent entre l'étude des espaces domestiques et l'étude des espaces du travail, les deux étant soutenues par une anthropologie de la culture matérielle.

1. LES ANNEES 1980 : EMERGENCE DE QUESTIONS

Pour saisir les logiques de recherche qui ont permis d'aboutir à la problématique proposée dans le cadre de mon habilitation à diriger des recherches sur les cultures professionnelles, il me semble nécessaire de repartir de mes travaux, universitaires, dont ma thèse consacrée à la fête de Sainte-Catherine à Paris. Je remarque, à travers cette lecture de parcours, mon attention récurrente pour certains thèmes (fête, mode, espace urbain,...).

1.1. Le monde rural : vite abandonné

Si j'ai commencé mon apprentissage en m'intéressant au milieu rural, cet intérêt s'est vite estompé. L'année de ma formation à l'Ecole du Louvre en 1981, je suis au MNATP des cours sur la culture matérielle en milieu agricole. Conjointement, en DEUG (1981-1983) à l'université, je m'y penche aussi. Je choisis entre autres de faire une fiche de lecture sur l'ouvrage *Commune en France. La métamorphose de Plodémet* d'Edgar Morin (1967, Paris, Fayard). La recherche d'un ancrage identitaire n'y est certainement pas pour rien.

En Licence (1983-1984), je découvre le Marais Vernier en Normandie, fais un dossier documenté sur les marquages des bêtes et les biens communaux, puis rencontre l'ethnologue du Parc régional hésitant à poursuivre l'enquête dans le cadre de mon mémoire de maîtrise. Finalement, j'y renonce. Je rédige également une fiche de lecture sur l'ouvrage *Façons de dire, façon de faire* d'Yvonne Verdier (1979, Paris, Gallimard), ouvrage clé dans mon parcours, ouvrage qui ne me lâchera plus. Je rencontre, impressionnée Yvonne Verdier qui sera ma tutrice de mémoire maîtrise, les études des femmes me tiennent à cœur et cet engouement ne m'a pas quittée¹².

¹² Pour plus de précisions sur cet engagement, se reporter à la partie III de ce volume.

1.2. Le milieu urbain et professionnel : une préférence qui se dessine

Les années 1980 dessinent déjà mes préférences pour une ethnologie urbaine et ouvrière où les femmes comme acteur social ont une place majeure.

1.2.1. L'usine en ville : une culture ouvrière

En licence, la lecture de l'ouvrage *Le petit travailleur infatigable. Villes-usines, habitat et intimités au XIX^e siècle* de Murard Lion, Zylberman Patrick (1976, Paris, Recherches) m'interpelle ; je suis sensible à la thèse des auteurs et impressionnée par la précision de leur restitution historique des manières de contrôler et d'habiter à l'époque. Cet intérêt né de cette lecture trouve un prolongement en 1991 au moment où j'amorce avec Monique Le Chêne une enquête sur le site industriel d'Yves Rocher à La Gacilly. Ville/usine, l'exemple semble différent des cités ouvrières du Nord, pourtant des liens existent tel que l'impact d'une mono-industrie sur la vie quotidienne des habitants, salariés (ouvriers ou cadres) à l'usine.

Mais avant cette enquête, en 1986, je consacre mon « article » de DEA à sainte Barbe, sainte patronne des mineurs. En stage au Musée national des arts et traditions populaires sous la direction de Noëlle Gérôme, il s'agit de faire l'inventaire des collections à ce sujet. A l'époque, l'ethnologie industrielle est en plein essor ; en 1984, la revue *Ethnologie française* et la revue *Terrain* sortent simultanément un numéro consacré aux mondes du travail, la première dont le dossier est dirigé par Noëlle Gérôme est consacrée aux productions symboliques et la seconde, à une ethnologie des techniques et de l'industrie. Je ne fais finalement que m'inscrire dans la continuité de ce mouvement qui tend à cerner les cultures ouvrières au passé et au présent, les cultures populaires. Ainsi, nous quittons le folklore des métiers pour envisager une ethnologie des rituels professionnels.

1.2.2. Les couturières parisiennes

C'est en licence, alors que j'hésite à m'orienter vers une ethnologie rurale, que je prépare un dossier sur des couturières parisiennes, et les manières dont elles se sont identifiées aux stars de cinéma, en particulier en jouant sur leur apparence. Au-delà d'un intérêt pour le cinéma (je valide conjointement des UV de cinéma), s'impose celui pour les figures féminines et les milieux de la couture.

Je découvre, cette même année, grâce à une grande-tante, ancienne couturière, l'existence de la fête de Sainte-Catherine dans les maisons de haute-couture parisienne. Les photographies soutiennent son récit et inscrivent en quelque sorte cette mémoire familiale dans une mémoire collective, ce qui légitime le fait que je prenne ces festivités comme sujet de mémoire de maîtrise. Mais cette fête se célèbre-t-elle toujours ? J'apprends qu'une statue de la sainte située au premier étage d'un immeuble du 2^{ème} arrondissement est au centre d'un rituel qui s'est perpétué depuis les années 1920. Ma curiosité ainsi attisée, je m'y rends donc le 25 novembre. Ce jour-là, une échelle permet d'y accéder : une catherinette risque l'ascension, j'assiste à la pose d'un bouquet aux pieds de la sainte. Autres indices de l'existence de cette fête : les vitrines de certaines boutiques sont décorées de vert et de jaune. Les maisons de haute-couture sont en fête. Suite à ces observations et après vérification bibliographique, je pressens que je tiens un bon objet d'étude et j'en fais le sujet non seulement de mes mémoires de maîtrise (1984-1985) et de DEA (1986) mais aussi de ma thèse de doctorat (1986-1992), j'y reviendrai. J'y saisis une fête urbaine et professionnelle. Sainte Barbe ou Sainte Catherine, il est toujours question de « patronnes » associées à des corporations de métier, artisanales ou industrielles. Fête, ville et espace de travail commencent à s'articuler.

On peut dire *a posteriori* que ces premières années universitaires ont été décisives quant aux orientations futures de mes recherches. L'étude des mondes ouvriers masculins ou féminins, à Paris comme en province, ponctue mon parcours de recherche et je fais des modes d'appropriation des espaces de l'habitat et du travail un thème central et récurrent qui nourrit aussi la problématique de mon habilitation à diriger des recherches.

2. LES ANNEES 1990 : DOMICILE ET LIEUX DE TRAVAIL, AU FONDEMENT D'UNE RECHERCHE

C'est dans les années 1990 que je fais mes premiers pas d'apprenti chercheur, et enfin de chercheur. Durant cette période, j'envisage surtout les territoires étudiés dans leur séparation : espace public, espace domestique et espace de travail se distinguent. De l'étude des pratiques sédentaires, je passe à celle des pratiques induites par une mobilité, des passages d'un lieu à un autre. Ce n'est que lorsque j'aborde les usages

téléphoniques que je pose la question des liens entre les espaces à travers la notion de frontière.

2.1. Des inscriptions territoriales

Se pencher sur les territoires urbains, les espaces de vie circonscrits par des pratiques, permet d'observer d'une part, les modes d'appropriation collectifs ou individuels et d'autre part, les mises en scène sociales, quotidiennes et festives, et à travers elles, les jeux et les enjeux de pouvoir en ville.

2.1.1. Des mises en scène sociales sur des territoires urbains

Si les espaces publics n'ont pas fait l'objet d'une réflexion à part entière dans mes travaux, ils y sont, pour autant, bien présents, et le cumul des exemples tirés de ces travaux apporte des informations sur les différentes façons d'être et d'occuper les territoires urbains, hier ou aujourd'hui, à des moments de la vie aussi variés que ceux du quotidien ou ceux de la fête.

« L'usine se met au vert la ville au parfum » : un territoire manipulé

En réponse à l'appel d'offres de la Mission du Patrimoine ethnologique (Ministère de la Culture) sur le thème « des pratiques et politiques culturelles de l'identité », en 1991, nous entamons avec Monique Le Chêne, une recherche ethnographique sur le poids d'une mono-industrie dans la construction identitaire d'une commune morbihannaise. Le travail d'enquête s'étale sur un an à peu près. Le cas étudié est exemplaire : l'usine Yves Rocher et la ville de La Gacilly sont, en effet, nées d'un dessein personnel, celui d'Yves Rocher, industriel et maire dès 1962. Son but est de sortir de la crise son village natal touché par l'exode rural. L'industrialisation est pour lui un des remèdes. Il implante une usine. Mais son projet ne s'arrête pas là, il concerne aussi la ville qui doit devenir un « village exemplaire » alliant des valeurs de réussite économique à une ruralité réinventée. Il fait remodeler le paysage urbain dans le but de mettre en valeur, sinon de créer, le caractère esthétique, ancien, authentique de la ville ; cette dernière devient le support de l'image marketing des produits vendus par correspondance autant que le support de la politique touristique qui vante la production artisanale locale. La ville sert à l'usine et l'usine sert à la ville. Les populations, familles de souche ou venues pour travailler dans l'établissement, adhèrent à cette « construction »

idéologique, pourvoyeuse d'emploi ; elles participent à leur manière au mythe du pays de La Gacilly et par là à celui d'Yves Rocher. La création de l'usine en 1959 est au fondement d'un processus identitaire qui place la réussite au sommet de ses valeurs. La réussite cache aussi un système où s'exerce un clientélisme, où les familles économiquement impliquées n'ont de cesse de contrôler leurs membres et où les détracteurs n'ont qu'une seule voie possible, celle du départ. Rester au pays sous-tend des manières de vivre, d'être, de participer au pouvoir, à celui d'un individu. Le pouvoir est bien dans la rue.

Publications¹³ : n°34, 50, 96

Quand la fête de sainte Catherine occupe les rues de la capitale...

La ville devient une scène où se joue le pouvoir et les contre-pouvoirs. La fête de la Sainte-Catherine à Paris de fin du XIX^{ème} siècle à nos jours en est un autre exemple. J'y ai consacré ma thèse de doctorat, elle-même poursuite d'une enquête ethnographique et historique entamée en 1984. La fête ne se célébrant qu'une fois par an, il m'a fallu six ans pour avoir un corpus suffisant d'observations dans des lieux et milieux diversifiés. J'ai centré entre autres mon questionnement sur les manières dont la fête et les événements sociaux, politiques ou économiques s'ajustent, sur la façon dont la fête fait sens dans la cité. Ce ne sont pas seulement les lieux de travail qui ont été investis – je reviendrai sur ces derniers -, ce sont aussi tous les espaces urbains de la capitale. Le spectacle de la fête est à la fois dedans et dehors. A partir des années 1920, les défilés des ouvrières déguisées sur les grands boulevards ou sur la place de la Concorde, les soirées de gala avec leurs bals et leurs concours de chapeaux ou de catherinettes, animent la capitale. L'année 1926 est marquée par la première messe, la bénédiction des bonnets des jeunes filles honorées et une procession de l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à la statue de la sainte, rue Cléry dans le quartier du Sentier dans le 2^{ème} arrondissement de Paris. Ces manifestations sont organisées à l'initiative du curé de cette paroisse. Celui-ci trouve que le trouble de la rue occasionné par les festivités est choquant et qu'il doit être tempéré. L'ordre religieux répond au désordre public. La messe devient un rendez-vous annuel jusqu'en 1969, date à laquelle sainte

¹³ Ces numéros correspondent aux numéros des publications dont la liste complète est en annexe.

Catherine d'Alexandrie, considérée comme apocryphe, est rayée des listes du calendrier romain.

Le 25 novembre, Paris prend donc des allures festives, ludiques et également sportives. De 1925 à 1933, la « Marche des catherinettes » transforme l'axe Montparnasse-Montmartre (Sud-Nord) en un circuit de 8 kilomètres de course relais. Dix équipes de couturières s'affrontent dans une compétition sportive qui met en rivalité des groupes représentant des établissements spécifiques. Les scènes sont cocasses. Tout au long du trajet, les applaudissements et les encouragements de la foule aident à oublier la fatigue. Des taxis, des cyclistes escortent ces demoiselles.

La fête et le chapeau de la catherinette qui en est le symbole deviennent le moyen d'extérioriser les préoccupations sociales, politiques, culturelles du moment. La Sainte-Catherine apparaît dans les débats et les luttes des années 1970, période de transition. Pour les femmes qui se l'approprient comme pour celles qui la renient, cette fête permet d'exprimer leur position face au pouvoir masculin et patronal. Certaines féministes voient dans cette dernière l'expression d'un paternalisme et d'un sexisme. La Sainte-Catherine s'apparente pour elles à une foire matrimoniale. Les caricatures dans les journaux syndicaux dénoncent ironiquement la condition féminine ; les symboles de l'aliénation des femmes et des mères (comme le seau et le balai, le linge qui sèche, les casseroles) sont là pour souligner l'idéologie de la Sainte-Catherine : offrir aux femmes encore célibataires les moyens de se trouver un époux. Pour d'autres féministes, cette fête symbolise l'émancipation féminine. En effet, la catherinette est une jeune femme qui travaille et donc s'assume économiquement sans tutelle masculine.

La Sainte-Catherine n'échappe pas aux mouvements sociaux. La crise qui touche les milieux de la couture rend les relations professionnelles de plus en plus conflictuelles. En 1975 et 1976, la fête revêt les couleurs de la lutte et prend les formes d'une « manif » : le vert et le jaune se mêlent au rouge. Politique et festif se croisent pour renforcer le message des professionnels. Les couturières profitent de cette occasion pour afficher publiquement leur mécontentement. Elles sortent dans la rue pour mieux s'opposer à la fête du patron qui a lieu habituellement dans les salons de réceptions des établissements. Lutte féministe et lutte sociale caractérisent la Sainte-Catherine de cette époque. Ces luttes appartiennent à une tradition revendicative féminine datée du

XIXème siècle qui se définit par la reprise de formes carnavalesques et par des actions directes et concrètes.

Après une dernière apparition aux allures politiques dans les rues, la fête disparaît de l'espace urbain. Les couturières abandonnent l'emblème de leur métier. La Sainte-Catherine se replie dans d'autres secteurs que celui de la couture à l'intérieur de l'entreprise, avant de connaître au milieu des années 1980, un nouvel engouement dans la couture. Elle réapparaît sous l'impulsion d'un lycée professionnel dans le quartier du Sentier, quartier aujourd'hui connu pour le travail de confection. En 1986, la Mairie de Paris en fait de nouveau l'emblème de la mode et reçoit, chaque année dans ses salons, les catherinettes de la haute-couture parisienne. La ville sert donc aux mises en scène, religieuses, politiques, sociales. La fête n'en est qu'une traduction, se transformant au gré des mutations sociétales. La permanence historique de la Sainte-Catherine en fait une « fête traditionnelle », mais ses aptitudes au changement lui permettent de s'inscrire dans le mouvement accéléré de la société. La fête n'ignore jamais son époque, elle s'enrichit des nouvelles formes du social et peut devenir enjeu du politique comme de l'économique.

Publications en dehors de la thèse proprement dite : se reporter ci-dessous

Scène de la vie ordinaire : téléphoner au coin de la rue

Scène de la vie festive, scène de la vie ordinaire, la rue est loin d'être un non-lieu, elle se privatise. Ainsi, avec l'introduction des téléphones portables dans l'espace public, les manières d'être changent. Les transformations technologiques qu'a connu le téléphone depuis près d'un siècle, et en particulier le passage du « fixe » au « mobile », ont conduit à une évolution des usages corporels de l'espace.

Des observations réalisées en 1996, et 1999 sur la voie publique, en contre point de celles effectuées en 1995 dans le cadre d'un contrat avec le CNET-UST dans les espaces domestiques et professionnelles, illustrent ce phénomène et montrent combien les changements de comportement induisent un temps de socialisation, l'apprentissage des nouvelles données techniques.

Téléphoner a, longtemps, impliqué et implique d'ailleurs encore un territoire matériellement fixé. L'espace téléphonique est d'abord un espace vécu et souvent personnalisé. La téléphonie mobile n'a pas complètement remis en question ce principe.

Sans doute, par reproduction - on ne se débarrasse pas de ses habitudes aussi facilement que cela- les usagers dans la rue semblent avoir besoin de se créer un territoire téléphonique, c'est-à-dire de délimiter spatialement leur action et de se fixer pour converser. La mobilité aurait donc ses territoires. Aujourd'hui, si ces usagers n'ont pas abandonné complètement la position fixe, ils ont, toutefois, appris à communiquer en marchant. Le corps localise et individualise la communication. Téléphoner dans la rue ne va pas de soi. Entre partage et anonymat, les pratiques associées au téléphone mobile donnent à voir ou, plutôt à entendre le «privé», mais un privé anonymisé que la rue ou les espaces qui s'y apparentent comme les halls de gare par exemple, neutralisent, atténuant parfois ainsi la sensation de partage obligé. L'usage du mobile dans la rue est plus distancié, plus accepté ; c'est quand l'espace se resserre, qu'il contraint à une proximité comme dans un bus, un wagon de train que les réactions s'observent : un regard, un sourire, un commentaire ou une réprimande. L'individu se mettant en scène dans la rue donne au décor urbain, une valeur attractive, presque de spectacle qui invite parfois aux commentaires. Téléphoner dans la rue, c'est également donner l'impression de parler seul, situation déconcertante tant que l'appareil n'a pas été remarqué. En effet, le monologue, ici dialogue solitaire, dénote habituellement d'un trait de sénilité voire de folie. Ce contexte sème le trouble et apparaît décalé face un code comportemental préétabli. Seule la visibilité du téléphone restaure l'équilibre de la norme, dans le sens d'une situation usuelle. En outre, la sonnerie puis le partage des communications privées étonnent et peuvent gêner. Il s'agit d'une intrusion sonore. Ce sentiment d'intrusion imposée dans la vie de l'autre est d'autant plus marqué que l'on est dans un espace public et que cette situation pourrait correspondre à une sorte de «voyeurisme auditif ». Ces observations appartiennent presque à l'histoire mais elles ont l'intérêt d'apporter des éléments sur les processus de changement, d'occupation privée des territoires urbains.

Publications : n° 38

2.1.2. Des espaces domestiques : « être bien chez soi »

Autres territoires présents dans mes travaux, les espaces domestiques. Leur ethnographie se développe sans conteste dans les années 1990, j'y trouve donc aisément ma place dans le cadre de contrats de recherche. A l'époque, le thème n'est pas majeur

pour moi, je me consacre surtout à ma thèse, il le deviendra progressivement par la suite m'ouvrant des pistes de réflexion sur les modes d'appropriations spatiales.

Si jusqu'alors les études portent essentiellement sur les intérieurs ouvriers, expression d'une culture populaire et sur ceux de la bourgeoisie, animant les débats sur les rapports et distinctions de classe, la nouvelle tendance est à l'élargissement social ; l'examen de la culture matérielle dans ces intérieurs reste de mise et il est là pour relever les nouvelles pratiques de consommation (achat, utilisation, circulation, appropriation), faire les récits de vie des objets et par là, de leurs propriétaires.

Un Foyer de Jeunes Travailleurs (FJT) : un espace de vie transitoire

Se loger n'implique pas toujours de vivre dans un habitat à soi ou en location ; les trajectoires de vie conduisent certains à passer par des structures sociales d'hébergement. Ce type de logement implique une réflexion sur les possibilités d'appropriations individuelles et collectives d'espaces institutionnels réglementés et sur les marges de liberté laissées dans ce contexte à l'individu. Le cas des Foyers de Jeunes Travailleurs est en cela intéressant. Ainsi en 1990, à la demande de l'Association pour le Logement des Jeunes Travailleurs, je mène avec Jean-Yves Parris, jeune étudiant en ethnologie, une étude sur le quotidien de jeunes travailleurs dans le foyer de Saint-Ouen. Nous nous focalisons sur l'utilisation des espaces privés (les chambres) et publics (hall, salle commune, cuisine) par ces résidents, jeunes gens souvent en difficulté sociale et/ou familiale, intégrés à un dispositif d'insertion. L'idée est de cerner les stratégies que ces jeunes déploient, dans ce cadre réglementé, pour s'adapter à la vie en groupe tout en s'en préservant. La chambre est le lieu privilégié d'une construction de l'intimité, d'une mise en scène de soi. L'appropriation de l'espace et du mobilier rentre dans ce processus d'affirmation des goûts et de la personnalité des résidents. En revanche, les autres pièces du foyer sont marquées par une présence collective ; le hall d'entrée se distingue non pas comme lieu de passage mais comme espace de reconnaissance et de rencontre. Les résidents y flânent, s'y retrouvent, discutent. Cuisine, salles de jeu ou de détente se caractérisent par les activités qui s'y déroulent. Développer des réseaux d'affinité et d'entraide et savoir conserver des moments à soi sont des attitudes que l'individu doit tenter d'équilibrer. Apprendre à la fois l'autonomie et le partage n'est pas aisé pour tous et appartient à cette formation de la vie en société.

Et ce qui fait surtout la spécificité de cette structure d'accueil, c'est que la vie s'organise dans le tiraillement d'une installation longue et d'un départ recommandé, préparé. Le foyer doit rester une étape dans la trajectoire de ces jeunes, un séjour provisoire qui implique un mode de vie transitoire.

Publications : n° 97

Se meubler : le cas d'enseignants à Evreux

Précédemment, en réponse à un appel d'offres émanant de Mission du patrimoine ethnologique sur le thème de la consommation, une étude collective avec Béatrix. Le Wita, Sophie Chevalier, Aliette Schweitz et moi-même, sous la responsabilité de Martine Segalen, est engagée dans le cadre des activités du Centre d'ethnologie française sur un espace de vie plus classique : l'espace domestique. L'analyse des modes de consommation des ménages issus de milieux ruraux et urbains porte sur la façon dont ces derniers se meublent, sur les normes et les pratiques de « consommation » du meuble. De 1988 à 1989, je fais plusieurs missions à Evreux, ville de Normandie où j'enquête auprès de ménages dont l'un des conjoints au moins est enseignant - professeurs du secondaire ou instituteurs - l'idée, quand cela est possible, est de travailler sur plusieurs générations et dans une même famille, afin d'observer les éventuels changements dans ces pratiques d'ameublement et de décor domestique.

L'étude ethnographique dans ce milieu social spécifique a permis de cerner le sens que donnent les gens aux objets qui les entourent, d'analyser le processus d'acquisition, de transmission, d'appropriation de leurs meubles et enfin de voir quels souvenirs personnels y sont attachés. Témoin des relations sociales (famille, travail, loisir), les meubles et les objets décoratifs racontent la vie des informateurs, les étapes familiales, professionnelles, les heureux événements mais aussi les absences, les déchirures. En cela, ils sont porteurs d'affectif. Qu'ils soient produits en série et acquis dans les grandes surfaces, dénichés dans une cave et bricolés ou hérités de la grand-mère, leur mise en scène spatiale revient à la femme qui fait le choix de les rendre visible ou pas. Elle est aussi parfois liée aux contraintes du logement ou encore aux contraintes d'un statut qui marquent ainsi les étapes de la vie professionnelle : les informateurs vivant en

logement de fonction hésitent à acheter des meubles encombrants, les autres investissent plus facilement.

Publications : n° 98

Inscription matérielle et symbolique des objets domestiques

Poursuivant ce voyage ethnographique dans les intérieurs domestiques, je me suis toujours arrêtée volontiers sur ces objets qui façonnent les décors, sur leurs fonctions esthétiques, utilitaires, mémorielles, et plus encore sur le lien social, conjugal ou familial qui se fabrique autour d'eux, grâce à eux. Ce qui fait le lieu habité, c'est son occupation par les objets que des individus ont inscrits dans l'espace habitable ; ces objets apportent et construisent le sens donné aux lieux, expression d'une liberté ou d'une aliénation.

En 1994, dans le cadre de l'exposition « Mise en boîte », je me suis penchée sur **les usages domestiques de la boîte métallique**. D'abord, boîtes de rangement et de conservation des denrées, elles connaissent une seconde vie : caisse à monnaie, boîte à couture, boîte à clou, boîte à trésor, etc., elles disent des pratiques dans la famille : hommes, femmes et enfants, chacun a ses manies, chacun se l'approprie selon ses besoins, ses envies, ses passions. Ces boîtes métalliques ont laissé place plus que jamais aux saveurs de l'enfance, peut-être parce qu'elles conservent même neuves une dimension passéiste. Achetées, offertes, héritées, exposées ou cachées, jetées, autant d'usages qui disent les façons dont les individus construisent leur image à partir des objets.

Faire parler des objets aide au surgissement des souvenirs. Ces objets sont les supports et les traces matériels des histoires de vie, et plus encore soutiennent l'invention d'un récit, de la même manière que les photographies. Comme nous l'avons montré en 2006 avec Francine Fourmaux dans un court texte, **la photographie dynamise la mémoire familiale**, stimule la construction identitaire de l'individu attaché à un passé, un présent et un avenir.

Lorsque je travaille en 1997 sur **les cadeaux** élargissant la gamme des objets étudiés, je retrouve des mécanismes de construction identitaire similaire. Je mets plutôt l'accent sur un autre aspect : je m'intéresse au thème de l'argent des cadeaux. Revenant avec

Sophie Chevalier sur la théorie de don de Marcel Mauss (1923-1924), sur l'emploi du terme « cadeau » qu'il y fait, nous préférons saisir, dans le cadre d'une publication collective, la manière dont s'effectuent les échanges de dons dans la société contemporaine et traiter de ses paradoxes : objet-don et objet-marchandise, gratuité et prix, affectif et économique. Force est de constater que le cadeau n'échappe pas à l'économie de marché : il peut rester à l'état de monnaie (un billet, un chèque, un bon) ou être un produit (un article ou un service) qui a une valeur marchande (un prix), avant d'être un don. Dans ces conditions, comment s'articule la relation cadeau/argent alors que l'acte d'offrir construit sur une obligation de réciprocité est réputé gratuit, sorti du contexte économique? Pour répondre à cette question, j'étudie trois formes de cadeau et leurs usages en milieu urbain : le «cadeau-objet» (produit consommable ou non consommable, périssable ou non périssable) ; le cadeau sélectionné sur «liste de mariage » ; le cadeau en argent. Quelle que soit la forme du cadeau, une matérialité est nécessaire à l'expression du lien social et à son maintien ; l'argent en soi ne pouvant pas l'incarner, il appelle l'achat d'un objet. En revanche, cela ne veut pas dire que l'argent ou plutôt les prix des choses sont exclus de cette relation sociale spécifique. Bien au contraire, ils servent à la mesure de la relation : la valeur marchande est croisée à la valeur affective du lien. Toutefois, cette évaluation n'est pas à expliciter, les échanges de cadeau se fondent en partie sur une attitude hypocrite qui participe à une « économie des biens symboliques» (Pierre Bourdieu). Dans le cas du cadeau-argent, s'il modifie, de fait, le rapport du don à la gratuité, affichant la somme offerte tout en donnant une marge de liberté au donataire qui choisit d'en faire ce qu'il veut, il n'en reste pas moins que ce cadeau s'inscrit dans un échange générationnel hiérarchisé.

Si les cadeaux sont un bel exemple de la manifestation concrète des liens sociaux, les objets de télécommunication apportent eux aussi à leur manière des éléments de réflexion sur le sujet. C'est ainsi que je me suis penchée en 2000 sur ceux qui ont marqué les années 1990, l'étude réalisée sur les pratiques téléphoniques m'y invitait également. Ces années sont à plus d'un titre celles **des objets « amicaux » : téléphone mobile, télévision, ordinateur fixe et portable, walkman....** Ils prennent des lignes charnelles et se placent à l'enseigne du ludique, sont personnalisés, aimés. Ils se portent sur soi pour mieux bouger ou ils aident de chez soi et donc sans bouger, à voyager et à communiquer. Ces objets favorisent et entretiennent le lien social. J'écris alors : « *La*

maison s'est ainsi vue équipée d'outils domestiques et de travail qui ont participé au brouillage des frontières entre les sphères privées, professionnelles et publiques. On assiste en quelque sorte à la professionnalisation de l'espace domestique et à la privatisation de l'espace public. ». Cette analyse préfigure mes problématiques à venir.

Publications : n° 9, 10, 26, 27, 52, 53, 57, 61

2.1.3. Les lieux et milieux professionnels

Les territoires professionnels ont fait l'objet de plus d'attention de ma part que les territoires publics ou domestiques. L'ethnographie des activités dans les espaces professionnels prend sa source dans mon doctorat consacré à la fête de sainte Catherine. Après m'être intéressée aux activités festives, extra-ordinaires, je me penche sur les activités quotidiennes ordinaires, professionnelles et extraprofessionnelles sur les lieux du travail.

L'entreprise en fête : la Sainte-Catherine

J'ai donc abordé la question des activités à partir de l'exemple d'une activité festive, *a contrario* de ce qui se faisait généralement sur l'entreprise, cela ne veut pas dire que je m'affranchissais de champs disciplinaires classiques en ethnologie. Le rituel en est un fondateur. L'originalité de ma démarche tient au fait que je l'étudie dans l'entreprise, suivant en cela les pas de Noëlle Gérôme qui en 1984 propose une réflexion sur les productions symboliques dont les rituels en usine ou dans d'autres lieux.

Le 25 novembre, si la fête de sainte Catherine, s'est longtemps déployée dans les rues de la capitale, elle se retrouve également au sein des établissements professionnels, privés ou publics, là où l'emploi féminin est développé, puis plus tard dans le temps, dans des secteurs mixtes. Ethnographier les cultures festives, y compris en entreprise, pour cerner les changements sociaux, est au centre de mon projet de thèse ; valoriser plus explicitement les cultures festives professionnelles, dans l'entreprise et en dehors, celui de l'ouvrage tiré du doctorat.

Il me fallait donc pénétrer ces univers clos, contacter les directions pour avoir un droit d'entrée dès lors que j'apprenais que la fête se célébrait dans leur établissement, accéder aux services concernés. C'est ce que je réussis à faire... Etudier la Sainte-Catherine à Paris a été l'occasion de découvrir le monde du travail en fête. En effet, la vie dans les

organisations ne se réduit pas aux activités professionnelles, elle est aussi rythmée par des moments festifs. Aujourd'hui comme hier, le 25 novembre, dans les ateliers de couture, les couturières vénèrent leur sainte patronne tandis que dans les bureaux, l'événement est soit officialisé au point parfois de devenir la fête de l'entreprise, soit improvisé entre les collègues de proximité, prenant une forme plus discrète. Les catherinettes, jeunes célibataires âgées de 25 ans, ne manquent pas d'être coiffées d'un chapeau vert et jaune. L'étude de cette figure, la catherinette, incite à revenir sur les transformations du statut des femmes dans l'entreprise, et plus précisément des célibataires. Plus encore, elle incite à revenir sur tous les participants, au demeurant salariés, parfois membres de la famille invités.

Cette fête met en scène, en effet, tous les acteurs de l'entreprise, femmes et hommes également, dans un jeu de représentations qui sort souvent de l'ordinaire, et ce même si les barrières de la hiérarchie ne tombent pas forcément. Elle contribue à souligner les compétences et les talents de chacun. La liberté d'expression, le désordre des mots et des corps, bien qu'éphémère, aidera, par la suite, à se contenir, à adhérer à la vie d'un groupe de travail, à reconnaître son appartenance professionnelle, la catherinette devenant souvent l'emblème du groupe. La Sainte-Catherine apparaît, comme un véritable acquis social que les salariés revendiquent et, comme un outil de management que les directions utilisent à des fins de communication, prônant des valeurs collectives et festives pour favoriser les liens entre personnels.

Je considère alors que l'originalité de ma recherche tient, d'une part aux regards portés sur l'entreprise (ateliers et bureaux) non pas par le biais habituel du travail, mais par celui du festif et du « hors travail », et d'autre part, aux interrogations renouvelées sur l'espace et ses métamorphoses, sur la place du privé (la question du célibat et du mariage à travers le personnage de la catherinette traité au travail) en ces lieux. Je pose, en outre, des pistes pour une réflexion sur la sociabilité que je qualifiais à l'époque d'« intermédiaire » (entre la maison et le bureau) et pour une réflexion sur la vie dans les bureaux, postulant qu'ils ne sont pas seulement des espaces de travail mais plus largement des espaces habités, vécus. Les activités en général doivent être creusées au même titre que les activités de travail proprement dites. D'ailleurs, à partir du moment où les femmes ont fait carrière gérant à la fois vie professionnelle et vie domestique, les conditions de travail dans les bureaux du secteur du tertiaire en particulier, ont changé.

Je fais l'hypothèse que les femmes ont contribué aux transformations du lien social dans l'entreprise en favorisant l'émergence de nouvelles formes de sociabilité. Des jalons sont posés ... Je décide de poursuivre cette exploration des univers de travail, en m'attachant à une nouvelle temporalité -le temps ordinaire : ateliers ou bureaux feront l'objet d'observations attentives. Je quitte les atours de la fête pour saisir le quotidien des activités et explore le travail de femmes dans une perspective qui relève plutôt de l'ethnologie des techniques.

Publications : n°1, 32, 33, 35, 47, 48, 49, 54, 62, 63, 65, 68, 69, 70

Les lieux féminins où se fait la mode : le travail ordinaire

Ainsi, je me rends de nouveau dans les ateliers de couturières ou de modistes et découvre également d'autres lieux où s'exercent les métiers de l'élégance : plumassiers, formiers, où des femmes habiles de leurs doigts mettent en pratique leur savoir-faire. D'une certaine manière, je suis passée du chapeau rituel au chapeau de dame, un glissement logique pour qui s'intéresse aux productions artisanales.

Ce sont aussi des circonstances favorables qui me permettent de tirer les fils logiques de la recherche et d'explorer ces nouveaux filons. Début des années 1990, le MNATP qui possède un fonds d'objets important sur l'artisanat urbain, décide de montrer aux publics ses collections consacrées aux métiers de la mode (modiste, mercerie, fleuriste en fleurs artificielles, chapelier...) et d'engager de nouvelles campagnes d'acquisition. J'intègre l'équipe qui, sous la direction de Martine Jaoul, a en charge l'organisation d'une exposition « Artisans de l'élégance » et la réalisation d'une recherche collective sur le sujet, réponse à l'appel d'offre « Ethnologie des techniques, emprunt et innovation » de la Mission du Patrimoine ethnologique (1992), qui doit nourrir scientifiquement le propos muséographique de l'exposition. Chacun de ses membres a sa spécialité : mode pour ma part, et fourrure (Jean-François Gorre), coiffure (Dominique Letourneur), dentelle et broderie (Marinella Carosso), pour les autres, l'idée étant de dresser un tableau général de cet artisanat parisien en mutation ou en voie de disparition, de cerner les réseaux socio-techniques qui révèlent les interdépendances entre tous ces corps de métiers unis dans le travail de l'apparence. Ces métiers se complètent les uns les autres, utilisent des matériaux voisins, s'adressent à une même clientèle, partagent et échangent des savoir-faire ou de l'outillage, et

subissent les retombées économiques du changement social, des progrès techniques et des aléas de la mode.

Je me suis donc penchée sur les métiers du chapeau et ceux des accessoires qui le décoorent, sur tous les fournisseurs qui gravitent autour de cette activité, reconstituant les réseaux professionnels : chapeliers, modistes, formiers, fournisseurs en fleur, en plume, en paille et en feutre, mercerie... Avant d'entamer le terrain d'enquête proprement dit auprès des artisans en activité, je me suis sensibilisée à la « matière » en effectuant l'inventaire du fonds d'une modiste - j'étais au plus près des matériaux, de la matière première- et en consultant les « dossiers objets » des collections dont le musée est dépositaire : la boutique d'un chapelier, un atelier en fleurs artificielles, le fonds de la bibliothèque et des archives – je plongeais dans l'histoire de ces corps de métier. Le musée m'apparaît alors comme un précieux lieu de ressource où je vais puiser quand cela est nécessaire.

Chaîne opératoire, technique de travail (outils, matières, gestes), organisation hiérarchique et division du travail au sein des ateliers, reproduction et transmission des savoirs entre générations, pratiques corporatistes, etc. Les entrées choisies, pour l'étude, appartiennent à une ethnologie des techniques et des métiers, classique. Je constitue un corpus de données pour l'exposition en restituant le réseau technique associé à la fabrication d'un chapeau, les modistes étant au cœur du dispositif puisqu'elles réunissent pour leur création l'ensemble des productions connexes : forme, plume, fleur, sparterie, etc.

Après le rendu du rapport et l'exposition (1993), je poursuis la réflexion sur les processus de mutation professionnelle **des modistes parisiens** à travers les modifications que vivent leurs productions. La façon dont le produit est fabriqué signe les changements professionnels. Corps de métier artisanal réputé, les modistes, femmes ou hommes, connaissent progressivement leur déclin, les années 1970 sonnant leur glas. Les années 1990 marquent leur retour. La vogue de l'accessoire redonne aux modistes, spécialistes de l'ornement, de précieux débouchés. De nouvelles façons de concevoir le métier accompagnent ce retour. Rapport au produit et à la clientèle, formation, ouverture à l'innovation signent les différences entre les « modistes artisans » et les « modistes artistes », nouvelle catégorie professionnelle. La réduction des effectifs, des divergences dans la définition du métier et l'individualisation de la production me font

dire qu'aujourd'hui il n'existe plus de corps de métier qui s'exprimerait dans une cohésion professionnelle déterminant une identité collective, mais des professionnels de la mode qui ont des intérêts multiples et individualisés. J'écris alors : « *Nous n'en sommes peut-être qu'à une phase transitoire par laquelle passe tout groupe en formation, les mutations professionnelles étant caractérisées par le changement social qui marque une société à une période donnée. On ne peut étudier un métier sans tenir compte de l'environnement social ; il doit être lu dans l'interaction des champs qui le caractérisent : ils sont, en l'occurrence pour les modistes, techniques (savoir-faire, conditions d'approvisionnement), commerciaux (rapport à l'offre et à la demande) et esthétiques (rapport à l'élégance), et déterminent chaque année les tendances de la mode* »¹⁴,.

En 1996-1997, je reviens sur **les métiers de la plume**. Une campagne d'acquisition sur « les métiers d'art et matières premières en raréfaction » est lancée au musée des arts et traditions populaires, sous la direction de Florence Pizzorni. J'y trouve logiquement ma place. Je procède à une série d'enquêtes sur le milieu parisien des professionnels de la plume de mode et du spectacle. L'intérêt de cette recherche, non publiée, tient au fait de la mise en évidence de la naissance d'une conscience écologique à la fin du XIX^{ème} siècle. Protection animale, développement de l'élevage, réglementation de la circulation des oiseaux et marché international de la plume ne sont pas dissociables. Ces conditions marquent encore aujourd'hui les pratiques de production elles-mêmes, les lexiques professionnels, les techniques de transformations des plumes communes, de basse-cour en plume « exotique ». Elles contribuent à la formation de la culture d'un groupe. Artisans ou employés de bureau, leurs activités au sein des locaux professionnels en disent long sur ce qu'ils sont. L'apprentissage d'un métier est bien souvent celui de la vie.

Publications : n° 28, 55, 56, 66, 67, 73, 92, 95

Investir son environnement de travail : « Etre bien dans son bureau »

Décorer est l'une des activités au travail. L'occupation des espaces de travail informe, en effet, sur les cultures professionnelles, sur les manières d'être, de faire et par là, de

¹⁴ Cf annexe 2 : référence n°28. p.245.

vivre au travail. Je décide, dès 1994, de me consacrer à l'observation de la vie ordinaire dans les bureaux, me situant dans le sillage des travaux de Gustave-Nicolas Fischer, psychosociologue. Le résumé de l'article « Etre bien dans son bureau » (1996) publié dans *Ethnologie française* que je consacre aux résultats de ce travail est révélateur de mon orientation : *«L'espace de travail se définit par le type d'activités qui y est exercé. Il en découle un environnement mobilier spécifique. L'étude des bureaux appelle donc l'étude de l'articulation entre espace, poste de travail et culture matérielle. Les éléments de la culture matérielle renseignent ainsi sur l'organisation même du travail, sur la hiérarchisation des espaces et permettent également d'observer les pratiques hors travail. Il s'agit ici de saisir la façon de "faire sien" l'espace de travail, de comprendre les stratégies de bien-être développées par les employés, les moyens mis en œuvre pour s'adapter, contourner la norme imposée par les instances hiérarchiques, et finalement créer d'autres usages qui se figent éventuellement dans de nouvelles normes.»*

J'énonce, en fait, les prémisses d'une réflexion sur les bureaux, compris comme un espace habité, comme un « chez soi » où s'exercent de nombreuses activités plus ou moins associées au travail effectif. Je choisis d'approcher ces espaces de travail de la même façon que des espaces domestiques, soulignant l'inscription spatiale des objets pour saisir les pratiques qui s'y rattachent, mais aussi leur fonction sociale, hiérarchique et identitaire. L'objet devient pour moi un indice des manières de faire dans l'institution, des manières d'y être bien. En outre, il me semble important à l'heure où le thème de la mobilité fait fureur de revenir sur celui de la sédentarité.

C'est donc à cette période que je commence à formaliser l'idée de travailler sur le « hors travail » au travail, c'est-à-dire aux activités ordinaires et extraordinaires qui ne relèvent pas de tâche professionnelle proprement dite. D'ailleurs, de 1993 à 1997, le projet de recherche que je présente dans le cadre du concours de chargée de recherche au CNRS est titré « Le « hors travail » dans l'entreprise. Pratiques, représentations et relations sociales ». Je désire rendre plus systématique l'exploration des activités « hors travail » dans les lieux professionnels, en partant d'une approche anthropologique des modes de vie, en étudiant autant les pratiques ordinaires et extraordinaires en entreprise. Selon moi, les cultures professionnelles doivent être comprises en tenant compte des activités ordinaires et extraordinaires au travail, le travail et le hors travail au travail. De ma

recherche sur la Sainte-Catherine, découle une nouvelle façon d'aborder les espaces de travail et de concevoir le fait qu'il faille les étudier à travers les différentes sphères privées, professionnelles et publiques avec lesquelles ils entretiennent des liens qu'il convient de clarifier. Il m'apparaît aujourd'hui étonnant de constater qu'à l'époque, je ne fais aucun lien entre mes travaux sur l'artisanat et ceux que j'envisage sur l'articulation travail et hors travail, pourtant ils y participent autant que ma thèse sur la fête de sainte Catherine. Cela s'explique sans doute par le fait que j'axe ma réflexion, d'abord et principalement, sur le hors travail au travail et non le travail. Ce n'est que plus tard que je reviens plus clairement sur cette articulation. Je suppose que les pratiques au travail se forment autour du respect ou de la transgression de règles, de codes de civilité, de savoir-faire et de savoir-vivre empruntés à la fois aux sphères du travail, du privé et du public.

Publications : n° 31, 11

On voit ici se dessiner progressivement mon intérêt pour l'étude des espaces de travail, des territoires professionnels cernés à travers les différentes activités qui s'y pratiquent, s'y déroulent qu'elles soient strictement professionnelles ou extra-professionnelles et en filigrane mon intérêt pour les cultures professionnelles et leur mode d'expression. Je pressens que l'articulation temporalité, territoires et activités, est une voie pour approcher les cultures professionnelles et ne suis donc pas encore satisfaite de ce que je propose comme analyse. Dépassant une approche bipolaire du travail et du hors travail, je me penche plus précisément sur les imbrications, c'est-à-dire les rapports existants entre les différentes sphères et leurs ajustements.

2.2. L'imbrication des territoires : des cadres tenus par un fil

Mes recherches sur les pratiques téléphoniques viendront conforter cette orientation, elles se situent à un moment où les études sociologiques de télécommunication se développent. C'est en 1995, dans le cadre d'un contrat CNET-UST, que je réalise, auprès de jeunes cadres parisiens des deux sexes, une enquête ethnographique sur leurs usages à la maison et au bureau, et leur manière de gérer leur communication personnelle ou professionnelle dans ces lieux, de créer des liens entre les territoires de vie jusqu'à leur intrication.

Au travail, le téléphone est utilisé à des fins professionnelles et personnelles (intimes et familiales). Pour les femmes, en dehors de l'utilisation strictement professionnelle, le téléphone se présente comme un indispensable outil d'organisation du domestique et du familial, à distance, leurs compétences en gestion administrative renforçant leur capacité à concilier vie professionnelle et vie familiale. Pour les hommes, il sert plutôt à l'entretien des relations intimes. Le modèle traditionnel de répartition des tâches est ainsi confirmé. Dans tous les cas, la «famille» devient un des moyens pour contourner la contrainte professionnelle, une «ruse» qui permet tout à la fois de rompre avec l'emprise du travail et d'éprouver un certain plaisir à être au bureau. L'effacement des frontières entre les sphères privées, familiales et professionnelles, et ce même si l'emploi de filtre existe pour se protéger des insertions extérieures, sont les conditions d'une part du maintien des liens familiaux et amicaux, et d'autre part, d'une meilleure rentabilité au travail, grâce à la marge d'autonomie laissée aux employés.

Si le téléphone contribue à l'entretien des relations sociales, il permet également leur relâchement et leur rupture. A domicile, la « gestion » individualisée d'une codification normative des relations sociales relativise, en revanche, l'idée d'une suppression totale des frontières. En effet, la recherche d'un équilibre entre le besoin de contacts sociaux, professionnels et le souci de la protection familiale et individuelle s'exprime dans les manières d'être et de faire qui révèlent les jeux d'un arbitrage relationnel : ne pas être présent ou faire comme si l'on ne l'est pas, répondre ou ne pas répondre, filtrer les appels ou décrocher systématiquement. Ce travail sur les usages téléphoniques m'a conduit à envisager plus évidemment les activités au travail et à domicile sous l'angle des intrications et des ajustements entre les sphères du personnel, du familial et du privé.

Si j'en fais le constat, je n'en fais pas pour autant encore un objet d'analyse central. Mes nouvelles recherches soulignent plutôt les liens entre les territoires, à partir de la problématique du passage d'un lieu à un autre.

Publications : n°29, 30, 94

2.3. Quitter des lieux... pour en reconquérir d'autres

Le thème du déménagement vient nourrir cette réflexion : que veut dire quitter un lieu ?

Se rendre ou pas dans un autre ? Quel est l'impact sur la famille, sur le travail ? La vie

n'est en effet pas un long fleuve tranquille, comme pouvaient nous le laisser entendre nos études sur les espaces de vie domestique ou professionnelle. Il arrive que la stabilité géographique, résidentielle, professionnelle soit remise en question, que l'ancrage territorial ne soit plus de mise, et qu'il soit remplacé par la circulation des choses et des hommes. Là encore, j'ai regardé de près ce qui se passait du côté du domicile puis du côté des établissements professionnels. Il est important de resituer ce travail dans le contexte des années 90, période durant laquelle le thème de la mobilité est en plein essor : les chercheurs en sciences sociales en font une question de société.

2.3.1. Les déménagements résidentiels

En 1996, je participe à deux enquêtes centrées sur les déménagements résidentiels : l'une dirigée avec Philippe Micheau et réalisées par des étudiants du magistère en sciences sociales de l'université de Paris 5, l'autre accomplie avec Dominique Desjeux, Sophie Taponier dans le cadre d'un contrat avec Argonautes pour La Poste. Dans les deux cas, quelques observations en situation et des entretiens avant et après déménagements, ont été effectués.

Déménager (« dé » « ménage ») signifie porter hors de la maison. Il s'agit généralement de vider un lieu des objets, des individus qui l'habitaient pour en remplir un autre, selon le principe des vases communicants. Le plus souvent donc, le déménagement est un moment de passage et de rupture. Son étude permet de voir où se situe la remise en cause des routines et quelles logiques d'organisation apparaissent pour pallier le désordre occasionné par cette situation de transit. Nous avons choisi, pour ce faire, de suivre l'itinéraire d'un déménagement : les motifs du déménagement (mutation, chômage, divorce, naissance ...), sa préparation (tri, mise en caisse), le déménagement proprement dit (aide des familles, des collègues), l'entre-deux, et l'emménagement.

Les acteurs doivent s'adapter à une situation voulue ou vécue comme indépendante de leur volonté et dans ce dernier cas, elle apparaît d'autant plus contraignante. Malgré une propension à la mobilité dans nos sociétés contemporaines, l'enracinement territorial reste une valeur revendiquée, et sa perte, bien que temporaire, contribue au sentiment d'un dénouement du lien social, d'une mise entre parenthèse sociale. La dépossession matérielle, l'absence d'un ancrage territorial, les tracasseries administratives qui en découlent, le nouveau mode de vie renforcent l'idée « d'un débranchement identitaire »

et le besoin d'une affiliation sociale, autrement dit, bouleversent les repères identitaires. L'identité de soi est largement associée à l'identité administrative, les références écrites et officielles entérinant, plus légalisant l'inscription spatio-temporelle et sociale de l'individu. Papiers personnels, territoire et identité se conjuguent donc.

La mobilité se vit aussi comme une expérience de la précarité, alors qu'en réalité elle est plus proche de celle du provisoire. Tout ceci laisse entendre que l'identité sociale se construit au travers des rattachements administratifs et territoriaux. Dans ce contexte, un « territoire minimal », capital minimum constitué de biens personnels choisis (pièces administratives, objets précieux ou pas) sert à conserver cet ancrage. Ces derniers deviennent ressources, points d'ancrage matériel, bornes administratives et mémorielles, mobiles qui forment un patrimoine. Quand il n'y a plus de lieu d'archives, même momentanément, ce sont les papiers, « archives » domestiques en mouvement, et leur contenu, qui produisent et deviennent le lieu même de l'ancrage identitaire, un lieu de mémoire nécessaire à la définition de l'individu comme être social et plus encore comme citoyen. Le déménagement est un bon exemple de ce voyage qui façonne l'individu, l'interpelle dans ce qu'il est et veut être.

L'emménagement, c'est-à-dire la prise de possession matérielle et symbolique du nouveau logement, est significatif d'un besoin de retrouver rapidement ses marques. Ainsi, on ne se sentirait véritablement « chez soi » que lorsque les pratiques routinières réapparaissent, bien que l'on constate que le déménagement en favorisant un point sur sa vie conduit à changer certaines de ses habitudes. Partir implique d'abandonner un lieu et de se réinstaller dans un autre. Les départs nous disent la force des inscriptions territoriales dans les représentations et les pratiques des résidents, témoignant de leurs expériences de déménagement. Il est donc bien ici question de nos rapports aux territoires de vie. Peut-on appliquer cette logique aux déménagements professionnels ? Sans doute, mais des différences s'observent cependant.

Publications : n° 3, 16, 93

2.3.2. Les « déménagements professionnels » : l'amorce d'une longue enquête

D'abord, on peut se demander si le terme de « déménagement » est approprié au contexte professionnel. Les termes de « fermeture », de « transfert », de

« délocalisation » me semblent plus adaptés à ce type de situations de changement. C'est dans le cadre d'un projet collectif « Hôpitaux en mouvement. Mémoire et ethnographie » sous la responsabilité scientifique de Marie-Christine Pouchelle, que j'amorce une réflexion sur la fermeture et le transfert d'établissements professionnels. Il s'agit de trois hôpitaux parisiens (Boucicaut, Broussais, Laennec) qui doivent fusionner dans une structure dite de « monobloc ». Entre les mois de décembre 1997 et de janvier 1998, j'entreprends une pré-enquête qui doit préparer au futur terrain collectif et qui a pour but une première approche comparative des trois sites. En effet, trois ethnologues (Anne Véga, Muriel Pissavy, Lucienne Carpot) sont intégrées au projet, chacune ayant à charge l'ethnographie d'un site. La convention signée en mai-juin 1998 pour deux ans, annonce l'amorce du travail à visée ethnographique et patrimoniale. Sur ce temps imparti à la recherche, il était prévu que l'équipe observe la fermeture des sites et leur transfert. Mais les dates de fermeture des trois sites ayant été plusieurs fois repoussées, l'équipe qui achevait son travail collectif en 2000, n'a finalement pas pu étudier le cycle complet de ce transfert (fermeture, déménagement et emménagement).

La présence d'ethnologue sur chacun des hôpitaux m'incite à m'impliquer différemment sur le terrain, je choisis de m'intéresser, d'une façon transversale, à deux catégories d'agent : les administratifs et les ouvriers sur les trois sites. J'enrichis ainsi aussi ma réflexion sur les espaces de travail, bureaux et ateliers en particulier. La fin des années 1990 est consacrée à la réalisation du terrain.

Et je me demande alors comment dans ces structures marquées historiquement, construites sur une fixité territoriale, insérées différemment à l'opération, l'institution prépare-t-elle au transfert ? Comment les personnels vivent-ils la fermeture ?

Ce travail sur les déménagements rejoint celui sur les modes d'appropriation des espaces, j'aurais d'ailleurs pu choisir de les associer plus directement dans cette restitution analytique de mon itinéraire de recherche, dispartchant respectivement les déménagements résidentiels dans la partie concernant les territoires domestiques et les déménagements professionnels dans celle sur les lieux et milieux professionnels. Mais j'ai voulu mettre l'accent sur le thème en soi du déménagement : regrouper les travaux sur les déménagements résidentiels et professionnels me permettait de souligner les va-et-vient entre le domicile et le travail, de mieux signifier les passerelles thématiques que je fais dans ma recherche et d'insister autrement sur les pendants : ancrage et mobilité.

Ancrage territorial, mobilité géographique résonnent pour interroger les façons dont se tissent les liens entre les territoires de vie. Je m'intéresse au quotidien des établissements professionnels, à des moments où prédominent une stabilité voire une sédentarité, et à des moments où, au contraire, la routine vient à être bouleversée par la fermeture des locaux, leur délocalisation.

3. LES ANNEES 2000 : ESPACE DE TRAVAIL ET ESPACE DOMESTIQUE, UN CONTINUUM

Les années 2000 se caractérisent par la poursuite du chantier ouvert les décennies précédentes sur les territoires professionnels et domestiques, entendus comme des espaces délimités par une occupation matérielle, habités, appropriés, et par la consolidation d'une problématique sur l'articulation entre tous ces territoires de vie. J'approfondis plus certainement l'étude des espaces de travail, des activités de tous genres qui s'y déroulent dans des phases de stabilité ou de changement, organisationnels. De même et parallèlement à cette réflexion spécifique, je reviens sur les questions du féminin dans des espaces-temps et des contextes différenciés.

3.1. La fermeture : question toujours d'actualité

Hier, la fermeture des mines et des industries textiles du Nord, des sites des bassins houillers de Lorraine, annonçait une crise, le déclin d'activités industrielles, et plus sûrement une mutation économique. Ces fermetures de mono-industrie, à fort ancrage communal et régional, ont eu des conséquences sociales sans précédent pour la main-d'œuvre locale, modifiant les données du marché de l'emploi. Les cheminées ont progressivement disparu des campagnes et des villes signifiant clairement la disparition d'activités. Il reste néanmoins des traces symboliques et matérielles, des témoignages qui cristallisent les mémoires professionnelles et territoriales et encore des représentations (peintures, photographies...). Ces fermetures annonçaient aussi d'autres ouvertures, le déploiement de nouveaux marchés ainsi que de nouvelles formes d'activités du secteur secondaire (technologie de pointe par exemple) comme du secteur tertiaire. Aujourd'hui encore les ouvertures d'entreprise n'ont jamais cessé compte tenu de l'expansion de certains marchés et des nouvelles configurations économiques, mais nous assistons toujours à des fermetures d'établissement, définitives ou suivies d'une délocalisation qui touchent les secteurs autant du privé que du public. Les entreprises Cellatex, Moulinex, Alcatel, les magasins Mark and Spencer,

les hôpitaux Broussais, Laennec et Boucicaut ou bien le Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie sont des exemples contemporains qui soulignent l'importance et l'étendue du phénomène, et sont révélateurs des mutations économiques et sociales, des enjeux politiques également.

Ce constat ne peut me laisser indifférente et me pousse à saisir l'entreprise à ce moment de mobilité et de bouleversement organisationnel : circulation du personnel, abandon, déplacement et acquisition des objets (outils de travail, mobilier, etc.). Ordre et désordre, continuité et changement, quotidien et rituel, dépossession et appropriation des espaces définissent ce temps à la fois de rupture et de passage. Générateur de discours et de pratiques, ces circonstances particulières sont, en outre, un révélateur des modes de fonctionnement des entreprises.

Il s'agit, de plus, pour moi de nourrir une problématique transversale à mes travaux de recherche, celle du rapport entre sphères privée, domestique et professionnelle, et d'interroger de cette façon l'impact de la remise en question d'une sédentarité professionnelle sur ce rapport. Il s'agit de voir comment, dans un tel contexte, s'ajustent intérêts collectifs (participations aux affaires générales de l'entreprise), intérêts professionnels (activité, environnement, etc.) et intérêts personnels (intimes, familiaux) et comment ces intérêts se traduisent dans des comportements, des actions.

Face à de telles situations, le chercheur en sciences sociales ne peut rester indifférent, il est d'ailleurs régulièrement conduit à répondre à la demande sociale. Sollicité dans une démarche de diagnostic, patrimoniale et plus implicitement d'accompagnement social voire au travail de deuil, il réalise, sur site, une ethnographie de la mémoire des personnels et des lieux. Il rend compte des conditions de travail, des relations sociales dans ce contexte, de l'effet des licenciements et de la reconversion sur les salariés, autrement dit, il détecte les mécanismes du changement et ses conséquences sociales. Mes travaux s'inscrivent dans cette mouvance de recherches en sciences sociales et posent la question de la relation entre la commande et le devoir de mémoire.

Mais que se passe-t-il vraiment quand se ferme un lieu de travail ? La fermeture est un objet de recherche à part entière qui doit être valorisé ; c'est ce à quoi je me suis appliquée, l'idée étant de cerner les mécanismes sociaux des fermetures à partir d'exemples concrets. Seule la réunion de travaux ou le cumul des expériences pouvaient m'y aider et me permettre de dépasser les analyses monographiques.

La recherche collective (CEF-MNATP/AP-HP) sous la responsabilité scientifique de Marie-Christine Pouchelle sur la fermeture et le transfert de trois hôpitaux parisiens m'offre la possibilité d'entamer la réflexion. Je la poursuis dans le cadre du séminaire sur le thème « Démolition, Disparition, Déconstruction » que je co-anime de 1999-2001 avec Anne-Françoise Garçon, Paul Smith, Gwenaël Delhumeau au CNAM (CDHT). Enfin, en 2001 la réalisation avec Jacqueline Eidelman et Mélanie Roustan d'une enquête (CERLIS) sur les mémoires du personnel du Musée d'Art d'Afrique et Océanie vient boucler le cycle des enquêtes sur ce sujet. L'accumulation de données qui émanent d'institutions différentes (hospitalière et muséales en particulier) en débouchant sur une approche comparative, m'apporte matière à une analyse générale du fait « fermeture », du processus et de l'événement.

Publications : 7, 14, 46

3.1.1. Trois hôpitaux parisiens qui fusionnent : mémoire d'une fermeture

Cette recherche sur la fermeture des trois hôpitaux pavillonnaires de l'Assistance Publique/ Hôpitaux de Paris et leur transfert vers un hôpital neuf de type monobloc est la première que j'entreprends sur le sujet. Je découvre l'univers hospitalier dans un contexte social spécifique. Début des années 2000, la Convention ayant pris fin, je poursuis l'enquête de façon autonome. Je m'attache évidemment au phénomène de fermeture à travers les discours qu'en font l'encadrement et les personnels en général, mais plus précisément les administratifs, les ouvriers et les jardiniers. C'est ainsi que j'accède à leurs lieux de travail au quotidien et y suis particulièrement sensible au point d'engager des observations minutieuses sur leurs modes d'appropriations des locaux. Je recueille leurs récits sur le temps passé et présent dans l'établissement. J'assiste en décembre 2000 à l'inauguration de HEGP, nouvel hôpital, et conserve des contacts avec certains membres du personnel des structures fermées et surtout l'un des électriciens qui reste mon informateur principal. Depuis l'inauguration de l'HEGP, j'entretiens avec lui des relations régulières me permettant de visiter les nouveaux ateliers. En juin 2004, il m'invite à son pot de départ à la retraite avec la ferme intention de continuer à me voir pour poursuivre le travail engagé ensemble et témoigner de ce corps professionnel en crise, du moins en transformation.

De ce terrain d'enquête, deux axes de réflexion ont émergé. Le premier est plutôt méthodologique : je me suis intéressée à la manière dont s'élabore un dispositif mémoriel, comment, dans ce cadre, les chercheurs ont endossé de multiples et nouveaux rôles qui redéfinissent le métier d'ethnologue. Experts des rites, du changement et des identités, ils se sont fait également « accompagnateurs sociaux » aidant au travail de deuil du personnel.

Le second axe de réflexion engagée avec cette recherche est consacré à la compréhension du processus de fermeture lui-même : « ancrage », « mobilité » et « fusion » sont les termes qui pourraient qualifier ce processus de transfert. Je me suis, pour l'instant, intéressée plus spécifiquement au processus de fermeture et à la mise en évidence des temps cycliques. Dans ces conditions d'instabilité, deux phases sociales ont pu être décelées : l'une de repli et l'autre active, s'entrecroisant ou s'alternant selon les lieux, les événements moteurs, oscillant entre l'« action publique » et le « bonheur privé ». Dans tous les cas, ces comportements sont motivés par le contexte, un contexte de changement. C'est ainsi que la fermeture, devient, pour le personnel interrogé, un motif d'énonciation des craintes, des risques encourus par la profession, des transformations que connaît le service public en général.

Publications : n°25, 36, 41, 58, 59, 64

3.1.2. Fermeture d'un musée parisien : mémoire d'une organisation

A la fin 2001, un nouveau terrain vient compléter le premier. Le musée des Arts d'Afrique et d'Océanie se prépare, en effet, à fermer ses portes pour le 31 janvier 2003 ; le transfert des collections en direction du musée du quai Branly a commencé ; les personnels doivent trouver un nouveau lieu d'affectation – la plupart n'iront pas dans le nouveau musée.

C'est dans ce contexte que l'équipe du CERLIS (Jacqueline Eidelman, Mélanie Roustan et moi-même) est sollicitée pour entreprendre un travail sur la « mémoire vivante » des agents, les « Mémoires du MAAO ». L'enquête se déroule entre novembre 2001-juillet 2002. Plusieurs points forts ont été développés. En premier lieu, elle nous a donné l'occasion, à partir des témoignages du personnel, de dresser le portrait d'un musée marqué par un héritage colonial et par une tension disciplinaire, oscillant entre l'histoire de l'art et l'ethnologie, et permis aussi de mieux connaître les

professionnels, toutes catégories confondues, qui ont fait fonctionner jusqu'à sa fermeture cette organisation muséale. Peu de recherches se sont penchées sur leur identité au travail, jusqu'alors. Les récits de vie révèlent les trajectoires personnelles, les rôles et les statuts, la formation des groupes, l'agencement des réseaux, les logiques de fonctionnement du musée, des musées en général. Ce qui nous a intéressé, c'est la manière dont vivent, parfois cohabitent ces personnels aux fonctions diverses, c'est la manière dont les métiers (conservateurs, secrétaires, surveillants, ouvriers, chargée de communication, de la médiation....) se sont façonnés, diversifiés, qualifiés ou déqualifiés. Les rapports hiérarchiques, professionnels et affectifs ont pu être analysés à travers le temps des activités professionnelles comme celui des activités extra-professionnelles. C'est en reprenant les thèmes du travail et du hors travail que nous avons pu caractériser cette organisation professionnelle qui fait se croiser des gens et des objets.

En second lieu, l'enquête réalisée dans un contexte de fermeture nous a donné les moyens de saisir, en tenant compte des dimensions politiques, sociales, humaines, affectives, ce que fermer un musée veut dire, un lieu patrimonial dédié à la mémoire. Ce sont donc bien à la mémoire de l'organisation, aux mémoires dans l'organisation qui s'élaborent au présent, que ne nous sommes attachées, aux discours tenus par des institutionnels, des personnels et des publics sur la fermeture de ce lieu. Et selon les témoignages, ce lieu devenait un lieu à oublier ou à conserver. Dans ce contexte, il nous a semblé pertinent d'interroger la fonction patrimoniale de ce musée, classé monument historique, et les possibilités de sa propre patrimonialisation. N'incarne-t-il pas l'histoire et la mémoire des colonies. Que faire des collections mais aussi de ce monument ? La création du Quai Branly et de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration apporte les réponses à nos questions. Le Palais de la Porte Dorée connaît un nouvel épisode de son histoire mouvementée : Palais des colonies, il se transforme en Palais de l'immigration.

Conjointement, à l'enquête collective, j'ai creusé une piste particulière qui m'a conduit un retour sur le terrain après la fermeture du musée. En effet, lors de mes premières visites, j'ai découvert, grâce à un membre du personnel, agent technique, une cour dont les murs étaient couverts de graffiti. Cette cour s'est avérée le reflet de l'histoire du bâtiment : le musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, ancien pavillon des colonies de

l'Exposition coloniale de 1931, puis musée des Colonies et de la France extérieure en 1933, n'est pas ressorti indemne de cet épisode historique qu'est la colonisation. Le bâtiment en porte les marques officielles et officieuses. Sur les murs d'une cour située au sous-sol de l'établissement, on peut remarquer des graffiti (dessins, signatures, dates -1931-, chiffres, lettres) tracés par des hommes qui, pour différentes raisons, y sont passés. Ces inscriptions renvoient à un modèle disciplinaire, ce qui vaut au lieu d'être appelé par certains agents interrogés, la « cour des prisonniers ». Cette cour incarne en quelque sorte le musée dont la mémoire se constituant en partie sur une métaphore carcérale. Cette enquête sur le MAAO a été le moyen d'approfondir par un nouvel exemple, les mécanismes de la fermeture et la question sur le hors travail au sein des institutions. Aujourd'hui, à l'heure où le MAAO n'est plus, où la cité nationale de l'histoire de l'immigration a ouvert ses portes effaçant quelques traces de l'histoire locale, où un autre volet de l'histoire muséale et controversé a été amorcé, l'enquête qui appartient déjà à l'histoire prend un sens sans doute plus fort encore.

Publications : n° 2, 13, 19, 21,

C'est donc à la suite de ces deux études commanditées (les trois hôpitaux et le MAAO) que le besoin d'une prise de distance pour traiter le sujet de la fermeture s'est formalisé, qu'une envie de compréhension comparative de telles situations a émergé et qu'un souci d'approfondir la question des fermetures des lieux de travail, tout secteur économique confondu, s'est confirmé. En effet, en enquêtant sur des institutions hospitalières et muséales parisiennes, relevant de la fonction publique, je pensais m'être éloignée, pour un temps, du secteur secondaire, de l'entreprise privée, de l'usine, que j'avais croisés lors de mes travaux sur la Sainte Catherine, sur les artisans de l'élégance et sur les établissements Yves Rocher, toutefois ce secteur ne pouvait être absent d'une réflexion sur les fermetures. J'y suis donc revenue non pas par l'enquête de terrain mais par l'enquête bibliographique, les travaux d'autres chercheurs contribuant à la mise en évidence des caractéristiques du fait « fermeture », des processus à l'œuvre dans ce contexte de changement social : accompagner de plans sociaux, occuper les usines, faire la grève, clore par des rituels, des fêtes et des contre-fêtes, écrire et mettre en scène, donner une valeur patrimoniale à ces lieux de vie. Ces

actions semblent opérer comme un remède qui fait oublier, se souvenir, sortir du silence, reconstruire son identité. Paroles et images restent parfois les seules traces après la fermeture des sites qui sont tantôt rachetés, tantôt laissés à l'abandon ou détruits, devenant ainsi les supports d'un âge d'Or. Les fermetures font résonner en écho le présent et le passé, le nouveau et l'ancien, la continuité et la rupture, la sédentarité et la mobilité. C'est en prenant en compte toutes ces facettes que s'élabore la mémoire des lieux, celle d'une organisation en changement, celle de ses cultures professionnelles. Le présent croise le passé, la mémoire des personnels répond à l'observation des pratiques, des modes de vie au quotidien.

3.2. Les lieux professionnels comme espace habité

Les enquêtes sur la fermeture m'ont permis d'accéder encore une fois aux espaces de travail et d'en faire un axe central de ma réflexion. Je considère en effet qu les lieux de travail (bureaux, ateliers) sont à appréhender comme des espaces habités, vécus, racontés, et à aborder comme on aborderait l'espace domestique. Au début des années 2000, il me semble que ces lieux ne peuvent se comprendre sans tenir compte des rapports entre le travail et le hors travail, en leur sein. Je fais l'hypothèse que ces domaines forment système. Les temps de travail et de hors travail organisent le temps au travail. Dès lors l'activité de l'employé au travail est une activité discontinue fait donc de multiples fragmentations temporelles et d'actions. Cela appelle l'étude de toute les pratiques au travail, en rendant compte autant des activités professionnelles que des activités extra-professionnelles, de leurs interpénétrations et de leurs ajustements Logiques économiques et logiques ritualisées ou informelles se nourrissent et contribuent aux modalités de l'organisation au travail et des relations sociales.

Je privilégie alors l'entrée du hors travail au travail, en choisissant des activités quasiment négligées en sciences sociales ou abordées de « manière incidente »¹⁵ : téléphoner, décorer, se vêtir, manger, fêter..., des activités de la vie de tous les jours. Les lieux professionnels sont des lieux de vie dans le sens où ils sont appropriés par les individus qui les occupent, et où les activités qui s'y déroulent ne se réduisent pas exclusivement à des tâches professionnelles. A travers l'analyse de ces pratiques de

¹⁵ Pour reprendre les termes employés par Michel Bozon et Yannick Lemel dans leur article de 1990 sur « Les petits profits du travail salarié ».

hors travail, il s'agit de comprendre les mécanismes de construction des identités au travail, des cultures professionnelles, car ces activités extra-professionnelles y participent autant que les activités de travail. Il s'agit également de creuser la dimension privée au travail, l'usage qui en fait par l'employeur ou les employés. Les terrains d'enquête sur la fermeture ont apporté la matière à cette réflexion. Dans ce contexte organisationnel, il s'agit de voir comment le conjoncturel nuance le structurel, le contraint invite à la prise d'initiatives, l'imposé compose avec le créatif, de saisir les ajustements, les « écarts » entre la règle (celle de l'institution), la pratique normée (celle d'un groupe), et la pratique transgressive (celle d'individu). Ma recherche s'inscrit dans une sociologie des cultures dans les organisations (entreprise, institution).

Poursuivant un travail amorcé avec des études sur les décorations de bureaux et sur les pratiques téléphoniques, je décide d'explorer, de façon un peu systématique, une série d'activités extra-professionnelles qu'elles soient officielles (légalisées, réglementées) ou officieuses (récréatives, festives). Les fêtes, les pauses (repas, café, toilette, coup de téléphone...) et les micro-pauses (papotage, déplacement furtif...), collectives ou individuelles, intrinsèques au fonctionnement de l'entreprise, définissent son principe organisationnel.

3.2.1. Décorer son espace de travail

Dans cette perspective, j'étudie effectivement depuis plusieurs années les modes d'appropriation des espaces de travail. Equipement de travail, ménager, fournitures, bibelots, plantes vertes, papiers sous leurs différentes formes - du post-it au poster en passant par les calendriers - sont autant d'objets qui meublent, peuplent ces univers du travail. Depuis ma première étude publiée en 1996 sur les modes d'appropriation dans les bureaux, une étude dont l'ambition se réduisait à poser des jalons de réflexion, j'enquête sur de nouveaux espaces de travail, en institution hospitalière et muséale, et en particulier les ateliers des services techniques et les bureaux des services administratifs. Dans ces locaux, les objets sont de pertinents indices pour cerner ces activités. On peut alors se demander quel est le sens de ces usages qui, selon les cas, peuvent être normatifs, tolérés ou transgressifs ? Que nous révèlent-ils du fonctionnement des groupes professionnels ? Pourquoi les salariés cherchent-ils à s'entourer d'objets référentiels (photos, plantes, bibelots, cafetières...) ? C'est en tenant

compte dans ce contexte complexe et dans ce contexte seulement que nous pourrions comprendre comment s'élaborent les identités au travail.

Faire sien un territoire passe par son marquage. L'occupation et l'appropriation de ce dernier favorisent la création de repères nécessaires à la familiarisation et plus encore à la socialisation des lieux. Les salariés doivent acquérir les codes, les langages propres au groupe de travail pour s'y installer. Il en va ainsi de l'équilibre individuel et collectif. De l'uniformisation à la singularisation, jusqu'à la personnalisation des espaces de travail, il ne s'agit pas seulement d'appréhender les mécanismes d'appropriation des lieux institutionnels ou encore les logiques de privatisation qui y sont mises en œuvre par les salariés, mais bien d'en comprendre les enjeux sociaux, professionnels et donc identitaires.

Les affiches de femme au mur : des pratiques d'hommes

Je me suis ainsi intéressé à ce qui pourrait être considéré par certains comme un détail : les posters de nus féminins dans les espaces masculins. Que dire de la relation entre les ouvriers et « la pin-up », que dire de ces posters de nu féminin, de ces calendriers qui tapissent les portes des vestiaires, décorent les ateliers. Dans quels espaces les trouve-t-on exactement ? Comment sont-ils affichés ? Quel attrait y a-t-il à afficher ce genre d'images ? Comment expliquer une telle récurrence de cette pratique ? Quel rôle ont-elles ?

Il s'agit, pour moi, d'une rencontre avec des images ordinaires. Mon regard s'est posé progressivement sur ces images non pas parce qu'elles pouvaient me choquer, provoquer de ma part une critique sur un usage sexiste mais bien parce qu'elles entraient dans la composition de l'univers quotidien des salariés. Elles me permettent d'interroger une facette des pratiques décoratives des locaux professionnels et au-delà la vie au travail.

Au fur et à mesure que j'avais dans mes investigations, il y a eu comme une évidence à observer plus systématiquement ces images qui mettent en scène des femmes, délaissées par les sciences sociales. La présence des images, leur récurrence et la façon dont les employés m'en parlaient furent autant d'éléments qui ont motivé la poursuite de l'enquête. Mais c'est bien peu à peu que je me penche sur les représentations féminines dans les lieux que je visite, où j'enquête.

Le calendrier imagé recouvre plusieurs fonctions à la fois :

- temporelle, il marque le temps
- publicitaire, il véhicule un message
- esthétique, il décore
- érotique, pornographique, il fait rêver, fantasmer, plus encore en filigrane, il nous parle de virilité.

L'usage de cette présence féminine dans des espaces masculins de travail renvoie en fait à la socialisation des hommes, à l'affirmation d'une identité « virile ». L'étude des calendriers comme des posters de nu permet une analyse des relations masculin/féminin qui se jouent dans notre société. Les lieux de travail ne sont jamais neutres, ce sont des espaces certes sexués mais également érotisés. Le registre du sexe appartient aux langages des univers institutionnels et s'inscrit dans les traditions rituelles ou ludiques ouvrières, vécues comme une échappatoire, et plus encore comme une affirmation identitaire corporatiste. On observe cependant aujourd'hui des changements. Par exemple, les femmes affichent des posters illustrés d'hommes ou de femmes, à connotation érotique. Les occupations des ateliers semblent se rapprocher des bureaux. Je me suis donc demandée s'il existait une différence entre ces deux univers professionnels et est entamé une comparaison entre les ateliers ouvriers et les bureaux administratifs.

Des appartenances de groupe affirmées

Le décor des locaux professionnels, forme d'investissement et d'engagement, matériels, des personnels est l'une des entrées possibles pour analyser les expressions d'appartenance des groupes travaillant dans une même institution. Ne rentre-t-il pas dans une logique de construction du bien être des employés, une logique de privatisation de l'espace institutionnel ?

Finalement, ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment, à partir d'actes apparemment anodins, des hommes et des femmes, de corps de métier différents, au sein d'un même établissement, se mettent en scène, s'offrent au regard des autres, comment les changements survenus dans ces mises en scène apportent des indices sur les transformations professionnelles en cours. La distinction entre culture des ateliers et culture de bureaux est-elle adaptée aux nouvelles conditions de travail ? N'assistons-

nous pas à l'effacement des contrastes culturels. Les groupes de travail ne se redessinent-ils pas et ne se pensent-ils pas autrement ?

Que les modes de privatisation des espaces de travail prennent les formes d'une singularisation dans les ateliers ou d'une personnalisation dans les bureaux, ils contribuent toujours à l'affichage des valeurs communes à un groupe d'appartenance. Au sein de ce cadre institutionnel, chaque catégorie professionnelle affirme ainsi son identité, du corporatisme à l'individualisme, se distinguant socialement, et ce même si aujourd'hui, un rapprochement des usages s'observe. Les décors des ateliers et des bureaux n'en sont que le reflet. Etre un ouvrier n'est pas être un administratif. La démarcation est d'une part géographique : il y a le monde du dessus et celui du dessous ou il y a le monde de l'avant et celui de l'arrière, et d'autre part, sociale : l'ouvrier, plutôt homme, incarne la tradition, le collectif, et l'administratif, plutôt femme, est placé du côté de la modernité, de l'individu. Ce modèle, dans le contexte des hôpitaux étudié s'estompe.

Une stabilité ébranlée

Les situations de déménagement, de mobilité des objets et des hommes, soulignent précisément ces engagements matériels qui sont l'une des formes d'investissement au travail. L'étude des sites hospitaliers ou muséal (Broussais, Laennec, Boucicaut (depuis 1997), HEGP (2000), MAAO (2001-2002)) s'est avérée pertinente quant à mon approche sur la façon dont les salariés occupent leur espace de travail : la sédentarité connue dans ces établissements due à la moindre mobilité des agents aide à souligner ce que, par un jeu de contraste, la mobilité imposée peut signifier pour les agents. Ces enquêtes ont montré combien, quand la stabilité est ébranlée, les salariés (les agents) expriment leur attachement à leur lieu de travail, non pas parce qu'ils y travaillent mais parce qu'ils y font plus, ils y vivent. De fait, il me fallait revenir, sur les pratiques qui définissent ces lieux comme des lieux de vie, sur le quotidien des corps de métier qui concourent au fonctionnement d'un établissement. Il me fallait donc revenir sur les expressions matérielles de cet ancrage territorial : tous les objets utilitaires et/ou décoratifs qui façonnent l'espace et renvoient à des pratiques particulières, professionnelles ou extra-professionnelles, sont révélateurs du fonctionnement de la vie en groupe ainsi que des relations que chaque salarié entretient avec son espace de

travail, qu'elles soient normatives, neutres, personnalisées, voire transgressives. Ces objets contribuent, par leur présence, à une forme de stabilité territoriale et morale qui, quand elle est remise en cause lors d'une fermeture, d'une délocalisation, engendre, d'une façon cyclique, un sentiment d'insécurité, des tensions, des comportements de repli ou un besoin festif des membres du personnel. Cette situation de passage qui se construit sur des temps successifs (séparation, entre-deux, appropriation) produit une crainte du nouveau. Tout transfert d'une activité de travail sur un autre lieu implique un changement, parfois en complète rupture avec le vécu dans les anciens locaux. Dans ce contexte de mouvement, d'instabilité, les salariés aiment à s'entourer, au moment du départ, des objets qui leur sont chers (photographies, tableaux) ou familiers (plantes vertes, bouilloires, micro-ondes...), des objets personnels qui constituent un territoire minimal, qui deviennent des points de repère, une marque de stabilité. Ils seront réinstallés, immédiatement, dans les nouveaux locaux.

La niche individuelle ou collective, dans des espaces clos ou plus ouverts, apparaît nécessaire à la construction du bien-être des salariés au travail. Ces derniers participent, de cette façon, à l'amélioration de leur cadre quotidien dans des établissements (entreprises, administrations, institutions) soumis, de fait, au règlement. Ils créent des espaces-temps familiers et donc rassurants.

Plus qu'un espace de travail, espace imposé par l'institution, le bureau comme l'atelier est avant tout un espace de vie, c'est-à-dire un lieu occupé, parfois partagé, toujours réinvesti par les occupants qui en délimitent les frontières et lui donnent un nouveau caractère dans lequel le groupe (ou l'individu) se reconnaît et affiche ses appartenances. La spécificité de chaque espace de travail se lit à travers les activités et des interactions qui s'y déroulent, une organisation spatiale particulière et une culture matérielle singulière, des manières de s'habiller. Les apparences quelles qu'elles soient sont en jeu.

3.2.2. Travailler son look professionnel

C'est sans doute ce qui fait que j'ai choisi en 2006 aussi de traiter du « vêtement au travail », c'est-à-dire de la tenue et des accessoires, et d'en cerner les pratiques et les représentations qui lui sont associées. Je suis partie d'un examen de la littérature

ethnologique et de la presse sur le sujet, une littérature française encore éparse, complété des résultats d'enquêtes ethnographiques réalisées.

Travailler impose au salarié, homme et femme, de penser à son « look » professionnel, la présentation de soi par l'habit, de l'adapter à son métier et à son statut hiérarchique, et ce dès les entretiens d'embauche. Comment, dans un cadre institutionnel contrôlé, le salarié se conforme-t-il aux normes internes du savoir-faire et du savoir-être ? Quelle est sa marge de manœuvre ? Utilise-t-il son apparence comme un outil d'approche voire de séduction ? Quelles sont les conséquences d'une transgression vestimentaire ? Autant de questions auxquelles j'ai tenté de répondre pour saisir la manière dont se combinent les contraintes institutionnelles avec les expressions individuelles, les normes collectives avec la continuité de soi.

Les établissements professionnels restent des organisations où le contrôle social des individus est de règle, où la discipline passe par le dressage des corps et par celui des apparences physiques. Dès lors, le vêtement de travail ou au travail devient entre autres l'outil idéal au service de l'institution : étendard des normes, des hiérarchies en son sein, support publicitaire, autrement dit, objet de présentation et de représentation. Les jeux de l'apparence qui se mettent en scène au travail nous dévoilent un pan de la culture d'entreprise et des cultures dans l'entreprise, institutionnelles et professionnelles. Les salariés, homme ou femme, doivent respecter ces codes vestimentaires, les reproduire jusqu'à s'y perdre parfois financièrement, se fondre dans la masse. Là apparaît une forme contemporaine d'aliénation. Un écart de leur part peut susciter jugement des collègues, sanctions de la direction. Le travail de l'apparence a un coût symbolique et matériel. La liberté d'expression individuelle se fait discrète et dit encore du système institutionnel. La continuité de soi n'est pas facile. Et c'est peut-être pour cela que certains employés souhaitent se changer de retour au domicile faisant clairement la rupture avec leur activité professionnelle, avec leur identité professionnelle. D'autres sauront prolonger cette identité. Du moins faut-il en avoir envie, savoir jouer avec les apparences de leur rang, de leur sexe, adhérer aux looks proposés, y trouver son compte, s'y reconnaître. Autant de manières d'être au travail où se combinent, dans une perpétuelle tension, les normes collectives avec les expressions individuelles.

3.2.3. *Manger et boire*

Complétant le puzzle des activités, en 2000, j'entreprends de me pencher sur les activités ayant trait à la consommation alimentaire. D'abord, un intérêt mûri et objectivé par des observations sur de nombreux terrains d'enquêtes, puis le constat d'une quasi-absence de littérature sur le thème en sciences sociales ou du moins d'une atomisation des sources, m'ont poussé à réaliser un premier bilan de la question. Je réalise un premier défrichage littéraire en croisant les domaines de l'alimentation, l'entreprise, le travail.

Plus que jamais, à l'heure de la Réduction du Temps de Travail - aujourd'hui remise en question - et des nouveaux aménagements d'horaires, il m'est apparu que ces activités pouvaient aider comme les autres activités étudiées à comprendre le fonctionnement des entreprises et la prise en compte des sphères privées, domestiques en leur sein. En 1993, Maurice Aymard, Claude Grignon et Françoise Sabban en avaient déjà souligné la pertinence dans une réflexion collective qu'ils proposaient sur le temps de manger, les rythmes de vie et les obligations. Mais il semble que peu d'auteurs aient suivi leur exemple. Au vu des premières données, il m'a semblé pertinent d'élargir la réflexion en sollicitant des auteurs ayant de leur côté étudié, parfois indirectement, la thématique¹⁶. Mal connues historiquement et sociologiquement, peu visibles dans leur variété, ces pratiques alimentaires sur les lieux de travail remplissent pourtant des fonctions sociales et symboliques essentielles au sein des établissements des secteurs secondaire et tertiaire.

Les consommations alimentaires ponctuent les moments de la journée de tout individu et s'observent dans des lieux variés (domicile, restaurant, etc.). Le lieu professionnel n'y échappe pas, il a même ses propres règles de fonctionnement, un code d'usage. On peut alors se demander ce que manger au travail veut dire. L'analyse des pratiques alimentaires au sein des usines et des bureaux permet ainsi d'aborder la question du lien entre la consommation et la communication, celle de la construction des identités professionnelles ainsi que celle des frontières entre le travail et le hors travail.

De ce point de vue, la journée d'un salarié est jalonnée de pauses, officielles ou officieuses, légales ou tolérées, parfois interdites dont un certain nombre implique la

¹⁶ Cela a donné lieu à un numéro spécial des *cahiers* « *Consommations et sociétés* » (2001, n°2) qui peut être considéré comme un programme de recherche.

consommation de nourriture. En effet, nous mangeons et buvons aussi au travail. D'ailleurs, nous mangeons pour travailler et travaillons pour manger. Ces activités sont à la base de la production et de la reproduction, sociales. Déjeuners, pauses-café, grignotages, « pots » sont autant de moments, partagés ou solitaires, ordinaires et extraordinaires, masculins, féminins ou mixtes qui se déroulent dans des lieux multiples (cantines, coins-distributeur, ateliers ou bureaux), autant de moment où les salariés discutent sur leur vie privée, familiale et professionnelle.

La sociabilité alimentaire se concentre autour de la bouche. On assiste ainsi à un double mouvement d'intériorisation (ingestion de la nourriture) et d'extériorisation (expression verbale, exercice de la parole) qui nous fait dire que l'on se nourrit d'aliments et, filant la métaphore, que l'on boit aussi les paroles des autres. Le rôle de ces interactions, de par leur régularité, apparaît intégratif et cohésif. Ces actes impliquent l'«engagement» des acteurs dans le jeu relationnel et conventionnel. La sociabilité alimentaire invite à l'échange verbal. Elle prend des formes diverses : de la pause-café au repas à la cantine. L'usage qui en est fait par le personnel - participatif ou de repli ; d'obligation ou de plaisir - permet de mesurer les relations sociales et hiérarchiques ainsi que l'impact des stratégies managériales. De la simple discussion aux revendications sur les conditions de restauration, le thème de la nourriture apparaît majeur pour le travailleur. Le type d'aliments ingérés est à mettre en relation avec l'activité professionnelle exercée. Il ne faut cependant pas s'arrêter à cette seule fonction nutritionnelle. Ces pratiques ont parfois des effets compensateurs et/ou thérapeutiques. Elles ont un rôle dans la régulation sociale et contribuent à la socialisation des salariés. Plus encore elles participent à la construction des identités sexuelles et professionnelles à partir desquelles chaque salarié se positionne, s'y reconnaissant ou pas. Dans tous les cas, pour le nouveau, l'apprentissage des usages passe par l'intégration des normes qu'elles soient celles du groupe de proximité ou qu'elles relèvent du règlement institutionnel. Les conditions de restauration des employés appartiennent depuis déjà longtemps aux politiques patronales à celles des comités d'entreprise. L'entreprise se préoccupe des temps de pauses réglementaires dont le déjeuner, et fait appel pour cela à des prestataires, spécialistes de la restauration collective, qui en organisent le service dans des lieux fixes ou plus mobiles. Ces dispositifs de prise en charge de l'alimentaire, sous couvert social, cachent une volonté de planification du travail et de contrôle du

personnel de la part du patronat ; au XIX^{ème} siècle, il s'agissait aussi d'un contrôle moral. L'entreprise avait un droit de regard sur la vie privée de ses salariés. Elle prenait en charge l'organisation domestique en proposant des lieux d'achat et de consommation, ce qui avait pour conséquence de réduire les marges d'autonomie des employés qui évoluaient dans un circuit fermé. De la «grande famille », fruit d'une politique le plus souvent paternaliste, on est passé progressivement, pour être schématique, à un modèle caractérisé par une plus grande autonomisation individuelle, l'entreprise n'intervenant plus aussi directement dans les sphères familiale et privée. Les modes de vie et de réglementation du temps au travail ont également contribué à une individualisation des pratiques. L'autonomie du salarié apparaît dans sa gestion des choix, dans sa capacité d'arbitrage entre l'individuel et le collectif, entre le subi et le choisi. Le temps passé au bureau ou à l'atelier conditionne le reste de la journée, et réciproquement. Ainsi la recherche d'un équilibre entre tous les repas journaliers fera préférer un repas léger ou plus roboratif à midi selon ce qui est prévu le soir. On voit ici comment s'imbriquent et s'ajustent les espaces-temps domestiques et professionnels. Déjà je propose de comprendre les pratiques alimentaires en tenant compte de l'articulation qui existe non seulement au sein des établissements professionnels entre le travail et le hors travail, mais également, dans un contexte global plus large, culturel et social, entre l'entreprise et la «maison».

3.2.4. Faire la fête

Les formes de sociabilité comme les repas dans les institutions ne sont pas pour moi un questionnement nouveau, il prolonge ma thèse sur la fête de sainte Catherine. La sociabilité dont l'exemple de la fête au sein des entreprises reste un axe central de mon travail. Fête et travail, fête au travail, deux objets de recherche qui se croisent et se répondent, et ce même si au première abord, ils semblent antinomiques, du moins dans les images que souhaitent véhiculer tant l'entreprise que les salariés qu'elle emploie. Faire la fête au travail sous-entendrait ne pas travailler, ne pas assurer pleinement ce pourquoi le travailleur est payé, c'est-à-dire assumer une fonction et les tâches précises qui lui reviennent. Pourtant, la fête dans l'entreprise cache une réelle efficacité sociale et symbolique, celle d'attacher l'individu à la vie de l'entreprise en lui permettant ponctuellement de se réaliser autrement que dans une stricte tâche professionnelle.

Les pratiques festives (du rite d'institution -direction ou comité d'entreprise- au « pot » entre collègues de bureau ou d'atelier) sont loin d'être absentes des lieux de travail. Elles prennent des différentes formes (officielle, officieuse, tolérée ou illicite). La direction inclut parfois ce registre festif dans la politique de management et les employés trouvent là une occasion de dépense, de consommation et de partage dans un contexte non directement lié au travail et/ou un moyen d'exprimer leur mécontentement implicitement ou explicitement. Ces pratiques jalonnent le temps de travail du salarié, l'interrompant à la tâche pour un moment plus ou moins long selon les circonstances et pour un moment durant lequel il retrouvera ses collègues, des membres de sa famille, sa hiérarchie parfois aussi, pour célébrer des événements qui peuvent être indifféremment d'ordre privé (intime, conjugal, familial), professionnel ou institutionnel. La fête contribue à la prise de parole, autorise des attitudes habituellement proscrites. En cela, la fête doit se lire au travers des tensions qui existent entre la contrainte institutionnelle, la pression du groupe de proximité et le plaisir de se retrouver entre collègues pour des raisons autres que professionnelles, chacun valorisant ses compétences extra-professionnelles (culinaire, expressions théâtrale, poétique et artistique...) et appréciant celles des autres. Le jeu des appartenances se met en scène dans les relations (neutres, amicales, conflictuelles) au travail. La fête n'est pas seulement du côté du convivial et du ludique, elle est aussi du côté du social et de l'affirmation identitaire des groupes professionnels. Peut-on encore alors s'étonner de la place de ces « petites fêtes » dans l'entreprise, comme certains auteurs, qui vont d'ailleurs jusqu'à les situer en marge du travail ou qui interprètent les faits à travers le seul prisme des rapports de force voire de lutte entre classes sociales ou à travers le positionnement des parties face à la règle et l'interdit. N'y a-t-il pas d'autres approches possibles ? Je m'interroge.

Toutes ces activités font de l'espace professionnel, un territoire de vie. Mais le territoire ne suffit pas à lui seul à caractériser ces activités au travail et les facettes qu'elles recouvrent. Afficher des photographies de famille ou de ses collègues, se permettre un détail personnel sur un uniforme, parler de son activité professionnelle ou des problèmes familiaux ou conjugaux en mangeant, travailler en mangeant, fêter l'entreprise ou fêter un aspect de la vie privée de l'individu au travail, etc. sont autant d'exemples qui m'ont fait prendre conscience des limites de l'usage des termes de « hors travail », d'« extra-professionnel » pour décrire ces situations dans l'entreprise.

Même si mes choix thématiques sélectifs, choix d'optique, fonctionnant par strate argumentaire, visent à combler des manques, même si mon interrogation vise à considérer les activités professionnelles effectives et les autres activités comme appartenant à un même système organisationnel, il reste que la prise en compte séparée des activités de travail et des activités de hors travail (mais aussi celles professionnelles et extra-professionnelles, celles ordinaires et extraordinaires) au travail souligne la bipolarité de ces catégories et conforte l'interprétation d'une dichotomie des usages et donc une interprétation restrictive, excluant l'un ou l'autre des domaines. Cette perspective me paraît insatisfaisante car ne relatant pas la complexité des faits. Une activité sur un territoire donné, ici, professionnel, ne peut-elle pas recouvrir à elle seule, plusieurs domaines (professionnel, domestique, familiale, conjugale, intime).

En dehors de l'aspect antinomique de cette terminologie, il reste également que les termes de « hors travail » ou de « travail » peuvent être entendus indifféremment comme des activités fixées sur un territoire ou comme des sphères plus mouvantes, ce qui n'est pas la même chose ; ceci rend confus leur utilisation. On finit par ne plus savoir à quoi on se réfère. C'est par les activités de hors travail que je suis revenue, d'une nouvelle façon, à celles du travail au travail mais aussi à domicile. Ce constat établi, je n'ai cependant pas renoncé complètement à l'emploi de ces catégories, les utilisant par défaut jusqu'à ce que surgisse le terme de « continuum ». A ce point de la réflexion, il me fallait sortir d'une perspective de la séparation pour privilégier celle du lien et de son expression, celle de la perception qu'en ont les acteurs et étendre mon étude à celle du domicile pour cerner ce qui fait la continuité entre les activités, comment s'explique un continuum entre les territoires de vie. Les travaux de Florence Weber et ceux d'Olivier Schwartz m'ont, sans conteste, aidé à la formulation de cette orientation.

Publications : 8, 12, 17, 20, 23, 24, 39, 40, 42, 44

3.3. Domicile et travail : un continuum ?

A la lumière de ce parcours de recherche, on voit progressivement se dessiner une problématique qui articule domicile et espace de travail, problématique que me ramène aux territoires domestiques. C'est grâce à une demande de EDF, R&D-Département

innovation commerciale en 2003 que je formalise ce questionnement en travaillant sur l'expression du continuum domicile et travail.

Avec Francine Fourmaux, nous réalisons un premier point sur la littérature en sciences sociales (principalement française, en sociologie, en ethnologie) depuis les années 1970. A partir de ces travaux resitués chronologiquement, nous cherchons en fait à saisir les conditions d'émergence de la problématique qui nous intéresse, c'est-à-dire de réaliser l'analyse de contenu des textes recueillis pour cerner la façon dont les auteurs ont abordé le sujet (de façon centrale, partielle ou anecdotique...), leur méthodologie et leurs résultats.

Nous faisons le constat que le développement de la télécommunication (téléphonique, internet) est sans doute l'un des phénomènes majeurs de ces vingt dernières années qui a contribué au renouvellement des représentations, de tout à chacun, sur la relation entre la maison et le lieu de travail, mais aussi au renouvellement des perspectives de recherche en sciences sociales à leur sujet. Ainsi les frontières entre les lieux apparaissent désormais bien plus mouvantes. L'histoire du travail et de la famille nous montre également combien ces relations ont été fluctuantes et complexes. Pourtant, si l'on regarde d'un peu plus près les productions sur le sujet, les questionnements soulevés et les catégories utilisées par les chercheurs renvoient à l'idée de séparation des lieux, des sphères. La séparation des lieux impliquerait la séparation des sphères et des activités. Dans ce sens, on peut d'ailleurs se demander si la séparation des lieux, tendance nettement explorée en sciences sociales, n'a pas contribué également à la séparation des sphères. La problématique de la conciliation des vies privées et professionnelles féminines ou celle des temps sociaux, certes différemment, a permis de prendre en compte cette dimension du continuum entre les sphères, sans pour autant l'explicitier en tant que telle. Cette perspective a relativisé la pertinence de l'analyse bipolaire qui apparaît insuffisante pour comprendre la complexité du continuum entre les sphères et les lieux.

Après examen des travaux, grâce aux sources recueillies par activités à domicile et au travail, il nous a été possible de dresser un premier tableau de ce qui relève de la sphère professionnelle à la maison et ce qui relève de la sphère domestique, familiale sur les lieux du travail.

La « Maison » et le « Travail » sont les deux catégories reprises respectivement dans les études généralement réalisées sur les modes de vie de nos contemporains. Dans le cadre du contrat EDF, l'idée est d'abord de décrypter les rouages du lien entre ces deux territoires de vie, et de saisir ainsi plus spécifiquement comment le lien entre le domicile et le travail s'explique, comment le continuum entre ces deux points territoriaux (lieu de travail et lieu résidentiel) se formalise, à travers la mouvance des sphères privée et professionnelle, comment les frontières s'établissent entre eux, et ce au regard du cycle de vie et des trajectoires sociales des individus, homme ou femme, célibataire ou conjoint, parent ou non. Il s'agit de saisir comment se concrétise ce « continuum » en tenant compte du sens (de la circulation de la maison au travail et vice versa), du degré (de la fusion à la séparation) et de nature (du positif au négatif) du lien, à partir des activités qui se déroulent dans chacun des lieux. Il s'agit aussi de voir comment se combinent les sphères dans chacun des lieux, s'enchevêtrent-elles et s'ajustent-elles. C'est ainsi, à mon avis, que peut se mesurer le lien entre ces territoires de vie, sa dynamique.

Publications : n°90

4. POUR CONCLURE

Si je reprends à grands traits mon itinéraire de recherche, il est clair que pendant près de dix ans, mes travaux sont d'un côté sur les espaces domestiques (Evreux¹⁷, le déménagement, les cadeaux...) et de l'autre, sur l'entreprise (une thèse sur la fête de la Sainte-Catherine, les établissements Yves Rocher, la déménagement) et les métiers et les techniques (la modiste, la couturière, la mercière, le plumassier). D'une certaine manière, je reproduis le principe de bipolarité dont je cherche aujourd'hui à me dégager. La prise en compte du croisement de ces espaces s'est concrétisée, lors une étude sur les usages téléphoniques au milieu des années 90. Je pose alors qu'il y a des recouvrements entre les sphères du privé, du domestique, du familial et du professionnel et des manières de formaliser des frontières dans chacun des territoires pour gérer des sphères. Depuis quelques années, je prône l'idée que les lieux de travail doivent être vus comme

¹⁷ Sur cette enquête, je ne me soucie pas de la « profession » pour étudier l'espace domestique, et ce même si ce critère a été choisi pour sélectionner les enquêtés habitant à Evreux.

des espaces habités, vus comme une maison avec ses différentes activités. Ouvriers et employés, hommes et les femmes, j'ai comparé leurs pratiques dans leurs locaux professionnels (les ateliers et les bureaux). Et c'est cette démarche qui m'a conduit à considérer que le domicile devait être lu en tenant compte des activités de travail, et ce afin d'analyser les articulations entre ces deux territoires de vie et les ajustements entre les sphères privées, domestiques et professionnelles. Il existe un va-et-vient de la maison à l'entreprise, et réciproquement. Plus encore, il me semble que cette perspective ouvre des pistes de compréhension des cultures professionnelles entendues ici au sens anthropologique du terme, et par là, des manières d'être et de vivre le travail par-delà les territoires de travail. Pour compléter ce développement narratif, j'ai pensé qu'un tableau où seraient classés mes travaux par territoires de vie ferait ressortir, en une vision synthétique, l'évolution de l'orientation de mes recherches depuis les années 1980.

Classement des productions par territoire		
Territoire public	Territoire domestique	Territoire professionnel
	Jeunes travailleurs (1990) Enseignants (1990) Cadre (1996, 1997)	Femmes et travail (2001, 2003) Administratifs (2005, 2006) Ouvriers, jardiniers (1998, 2006 -
Miss (2005, 2006)	Catherinette (1985-1997)	Catherinette (1985-1997), Pin up (2006)
	Education des filles (1989, 2001, 2005)	Apprentissage (1993, 1998)
		Travail, métiers de la mode (1993, 1994, 1995, 1997, 1998)
Pratiques téléphoniques (à paraître)	Appropriation des espaces domestiques (1994, 1998, 1990, 2000) Pratiques téléphoniques (1996, 1997, à paraître) Cadeaux (1998, 2003)	La dimension privée dans l'espace de travail (2002) Appropriation des espaces de travail (1996, 2002, 2004, 2005, 2006) Pratiques téléphoniques (1996) Pratiques alimentaires (2001) Pratiques festives (1985, 1986, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2001)
		Travail et hors travail (2004)
	Déménagement (1996, 1998, 2005)	Fermeture, déménagement (1998, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006)
		Cultures professionnelles (2003, 2006)
	Mémoires familiales : photo (2006)	Mémoires professionnelles (1998, 2001, 2002, 2003, 2004)
Le croisement des sphères		
Ville et usine (1992, 1994)	Pratiques téléphoniques (1997, 2006) Quartier et vie quotidienne (2000)	l'entreprise : aux croisements du privé et du professionnel (2000) Quartier et fête patronale (1992, 1993, 1995)
Domicile et Travail : un continuum (2004)		

III- CHEMINEMENT DE RECHERCHE (2) : GENRE EN QUESTION

La deuxième lecture de mon itinéraire de recherche s'est faite au regard de la question de genre. Nous ne pouvons échapper à nos appartenances, en l'occurrence de sexe. Dès lors, il m'est apparu que, dans le cadre de cette relecture, un retour sur ma trajectoire féminine n'était peut-être pas inintéressant, contribuant d'une autre manière à expliquer mes orientations de recherche, les thèmes, que j'ai privilégié. Pas question cependant de dire qu'il existe une recherche intrinsèquement masculine et une autre féminine, mais l'intériorisation des normes sociales tout comme l'effet de l'appartenance de sexe aussi bien que toutes autres variables, d'âge, de classe, etc., sur sa construction ne sont pas à nier. Ces critères sont à prendre en compte dans l'analyse des démarches scientifiques, des thématiques privilégiées, des choix méthodologiques et dans la façon de mettre en avant ses appartenances ou de s'en écarter. Comment se donner une idée des inflexions sexuelles dans l'élaboration de leurs objets de recherche, si ce n'est en dressant un tableau qui croise thèmes, approches et sexe du chercheur. Prenons désormais au sérieux cette donnée sociale qui fonde aussi la recherche....

C'est en 2001, lors des journées d'étude de la Société d'Ethnologie française, organisées par Eliane Daphy et Agnès Jeanjean, ethnologues, sur le thème de « Sexe, genre et âge dans la relation d'enquête » que j'engage une réflexion dans ce sens et tente de répondre à la question : les objets de recherche ont-ils un sexe ? Lors de l'élaboration, en collaboration avec Sophie Chevalier, d'un numéro d'*Ethnologie française* (1998) consacré aux cadeaux et à leurs échanges dans les sociétés marchandes, nous avons été frappées du peu d'intérêt que les chercheurs hommes pouvaient porter à un tel objet, du moins à son traitement pragmatique. Généralement, ces derniers semblaient situer leur approche plutôt du côté de la théorie du don. Mais la visée de notre numéro était, elle, d'apporter des exemples empiriques afin de mieux caractériser les pratiques et les valeurs associées aux cadeaux dans le contexte social contemporain. Ce sont donc des femmes qui ont répondu à cette demande. Fortes de ce constat, nous tenions à le signaler dans notre introduction : « *Le lecteur ne manquera pas non plus de remarquer que tous les auteurs sont des femmes. Ce n'est certes pas faute d'avoir sollicité des collègues masculins.* » Et nous ajoutions « *Mais Annette*

Weiner (1983¹⁸) nous a appris que ce sont les femmes qui prennent en charge les échanges de cadeaux¹⁹. Il semble qu'il en soit de même quand ceux-ci deviennent des objets de recherche »²⁰. Il nous est ainsi apparu pertinent de rapprocher les usages et les intérêts scientifiques aux pratiques sociales des cadeaux, sans mesurer alors complètement l'impact de ce rapprochement, rapprochement qui me conduit aujourd'hui à poser plus explicitement la question suivante : « les recherches ont-elles un sexe ? », autrement dit ethnologie sexuée, ethnologie asexuée, où se situe la « part des choses » ? Les femmes sont-elles plus sensibles à des objets de recherche qui relatent le quotidien, la vie de famille, à ceux qui les touchent personnellement ? Il faut dire que ces derniers étaient et sont encore souvent délaissés par les anthropologues hommes qui les considèrent comme « *trivial et à proprement parler inintéressant, voire même inutile au bon fonctionnement de la vie sociale* », pour reprendre les termes de James P. Spradley et Brenda J. Mann²¹.

Ce qui est sûr, c'est que la répartition sexuée des tâches, commune et schématique, qui place les femmes du côté de la sphère domestique, de l'intérieur, et les hommes du côté de la sphère publique, de l'extérieur, semble parfois s'appliquer au domaine de la recherche, le chercheur restant un individu social marqué par une appartenance de sexe. Ainsi, en forçant le trait, on pourrait dire que les ethnologues femmes développeraient plutôt une ethnologie empirique et les ethnologues hommes s'attacheraient, quant à eux, à des principes plus théoriques, reproduisant un schéma dichotomique classique, et ce même si des exceptions sont possibles. Sans aller aussi loin dans la simplification, la corrélation « recherche » et « appartenance de sexe » n'est pas à négliger dès lors que l'on s'intéresse à la façon dont se fabrique la production scientifique. Peut-on dire toutefois qu'il n'existe qu'une ethnologie sexuée ? Comment prend-elle forme ? Peut-on y échapper ? Le chercheur ne doit-il pas adopter une attitude distanciée, neutre et donc asexuée ? Mais une ethnologie asexuée est-elle vraiment possible ? Où, finalement, la « part des choses » se situe-t-elle ?

¹⁸ Annette Weiner, 1983, *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes*, Paris, Seuil.

¹⁹ Et plus largement les relations familiales et sociales.

²⁰ Sophie Chevalier, Anne Monjaret, 2002 (1998), « Dons et échanges dans les sociétés marchandes contemporaines, *Ethnologie française* Les cadeaux, à quel prix ?, 4, p. 439.

²¹ James P. Spradley, Brenda J. Mann., 1979, *Les bars, les femmes et la culture*, Paris, PUF (1er ed am. 1975), p. 26.

Il s'avère que ce type de questionnement ne m'a pas quittée. Bien que ne prenant jamais ni le temps, ni le recul, nécessaires pour entamer une réflexion sur le sujet, je ne pouvais rester indifférente. En fait, les chercheurs ne peuvent pas se départir de leur appartenance de sexe ; pourtant, s'ils parlent parfois de ses effets sur les conditions d'accès au « terrain » et sur le déroulement de leur enquête, ils parlent bien moins de ce qui se passe en amont, des influences de cette appartenance dans le choix de leurs objets de recherche, dans l'élaboration de leurs approches. Bien que mes travaux portent principalement sur le travail et le hors travail au sein des établissements professionnels comme nous l'avons vu précédemment, la femme, figure emblématique ou acteur du quotidien, apparaît comme un thème majeur, et sa récurrence en fait l'un des fils conducteurs de mes recherches. Comment une telle orientation s'est-elle effectuée ? C'est ce que je vais essayer de montrer maintenant

1. LES ANNEES 1980 : EN QUETE DE FEMININ

En 1983-1984, date à laquelle j'amorce mes premières enquêtes dans le cadre de mon cursus universitaire en ethnologie à Nanterre et moment où j'ai à définir un sujet de mémoire de maîtrise, je choisis d'étudier la Sainte-Catherine, fête qui met en scène des femmes, couturières et catherinettes (célibataires âgées de 25 ans travaillant dans des secteurs professionnels divers). Ce mémoire est centré sur les festivités contemporaines d'une maison de couture parisienne, tout en offrant un bref panorama des traditions éducatives féminines en milieu rural. Ce premier « terrain » pose les jalons d'une recherche qui aborde non seulement les fonctions sociales des rites de passage dans la France d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi, et surtout, la place des femmes dans notre société, et plus exactement leur identité au travail.

Le choix d'un tel objet est loin d'être anodin. Il faut revenir sur les filiations, familiale, sociale et scientifique, qui définissent le contexte de ma production, pour en saisir pleinement la teneur et l'expliquer. Un retour sur l'histoire familiale féminine (urbaine) va être un déclencheur patent. Avec une grand-mère maternelle, ancien mannequin, je ne peux qu'être sensible à l'univers professionnel de la haute couture²². C'est, plus précisément, quand sa sœur aînée, longtemps première d'atelier dans des maisons de

²² Plus tard (1995), entamant une enquête sur les pratiques téléphoniques, je prends conscience que ma grand-mère, cette fois paternelle, a été employée au PTT. Le hasard fait, semble-t-il, bien les choses.

couture parisienne, témoigne, photographies à l'appui, des festivités de la Sainte-Catherine, là où elle a exercé dans les années 20, que se concrétise pour moi l'évidence d'un sujet de mémoire, une évidence confortée par une volonté militante, à l'époque plus idéale que pragmatique, plus implicite qu'explicite, de m'intéresser à la condition féminine. Héritière des mouvements féministes des années 75, je pars cependant avec des *a priori* nés du contexte social qui m'a précédée. Et je vais suivre en cela le modèle de certaines ethnologues qui regardent et étudient les femmes, telle Yvonne Verdier²³. D'ailleurs, d'une façon assez significative, en 1984, le jury de soutenance de mon mémoire de maîtrise se compose de Martine Segalen comme directrice, Yvonne Verdier comme tuteur et de Nicole Belmont comme présidente. Toutes les trois mènent à ce moment-là des travaux sur la socialisation féminine dans les sociétés traditionnelles et contemporaines. Mes travaux s'inscrivent nettement dans la continuité des leurs. Ces filiations ont conditionné ma démarche intellectuelle.

2. LES ANNEES 1990 : UNE APPROCHE SEXUEE RECONSIDEREE

Il s'agit en fait d'une sorte de quête du féminin, que je finis par critiquer, remettre en question, du moins c'est ce que je pensais à l'époque. En effet, au fur et à mesure de l'avancée de mes travaux universitaires - mémoire de maîtrise, DEA, thèse - ma position quant à la nécessité de faire une ethnologie féminine en réponse à une ethnologie masculine, évolue. Je vois progressivement se décentrer mes « terrains », des milieux professionnels féminins aux milieux professionnels mixtes, puis masculins, et donc apparemment mes questionnements. Il suffit de reprendre les titres de mes travaux sur la Sainte-Catherine pour s'en convaincre :

1984 *La Sainte-Catherine, une fête au féminin* (mémoire de maîtrise) qui a donné lieu à un article publié dans *Ethnologie française* (1986)

1992 *La Sainte-Catherine à Paris de la fin du XIXe siècle à nos jours. Ethnographie d'une fête urbaine et professionnelle* (thèse de l'Université de Paris 10 – Nanterre, jury : Martine Segalen (directrice), François Gresle (président), Georges Augustins, Noëlle Gérôme et Michelle Perrot).

1997a *La Sainte-Catherine, culture festive dans l'entreprise* (ouvrage)

²³Yvonne Verdier, 1979, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard.

Ce petit exercice de style permet de voir l'amorce d'une réorientation, qui s'effectue en trois étapes. La première correspond à la période du mémoire de maîtrise marquée par la rencontre avec Martine Segalen et Yvonne Verdier. La relation maître/élève autant que la découverte d'une littérature académique sur la socialisation féminine m'invitent à suivre leur chemin.

La seconde étape apparaît au moment de ma thèse et aussi de sa rédaction. J'entame là une prise de distance avec mon objet « le féminin » et m'éloigne d'une position née d'une réaction quasi épidermique qui se voulait critique par rapport à une « ethnologie masculine », une ethnologie étudiant les sociétés à travers principalement le regard des hommes - enquêtés et enquêteurs, laissant les femmes à la marge des systèmes de pouvoir. Je réalise en fait que je reproduis exactement ce que je reproche à l'autre sexe : m'intéresser exclusivement aux femmes. Très vite, l'enquête de terrain contredit cette position. Non seulement la Sainte-Catherine ne se célèbre pas uniquement dans le secteur secondaire employant un salariat majoritairement féminin - elle se retrouve dans des milieux professionnels très variés (banque, théâtre, usine, magasin...), mais qui plus est, les hommes jouent un rôle non négligeable dans ces pratiques ritualisées, des préparatifs à leur déroulement. Ce constat m'oblige à reconsidérer mes présupposés de départ, à me détacher d'une approche sexuée, sa pertinence n'étant plus de mise. Il contribue aussi à ce que, dans l'analyse du fait festif, je prenne en compte les interactions entre les sexes pour appréhender la place de chacun d'eux dans cette partition sociale. Par ailleurs, dans une perspective comparative, je ne peux éviter de m'interroger sur le pendant masculin d'une telle fête institutionnelle, d'une fête qui consacre la vie privée du salarié au sein des établissements de travail. En dehors de la Saint-Nicolas, les équivalents masculins de ces fêtes semblent absents. C'est la vie professionnelle des hommes qui est célébrée et non leur vie privée.

Ainsi, si les femmes restent le fil conducteur de ma démonstration, les hommes n'en sont plus exclus. Distinction, mise en parallèle, comparaison, interaction, je compose désormais avec les « sexes », ce qui nourrit ma réflexion de nouvelles interrogations ; au début des années 90, des études sur les milieux artisanaux parisiens de la mode m'ouvrent les portes d'ateliers où travaillent majoritairement des femmes mais également des hommes. En 1995, une étude ethnographique réalisée quelques années après ma thèse, sur les usages téléphoniques de cadres parisiens, hommes et femmes,

me conduit à questionner la manière dont s'effectue le partage des rôles conjugaux dans la gestion des relations familiales et sociales. Par exemple, les communications reçues et passées sur les lieux du travail sont certes professionnelles mais aussi privées. Ces dernières marquent plus franchement la séparation sexuelle, la sphère privée se définissant différemment selon le sexe : les femmes sont tournées vers le domestique, ce qui confirme, voire renforce leur rôle de médiatrice qu'elles exercent en mettant leur compétence professionnelle au service de la famille. Quant aux hommes, si certains d'entre eux ne négligent pas leur vie conjugale et familiale, ils préfèrent réserver ces temps de télécommunication personnelle aux divertissements, aux amis, à une sphère plus intime (références en annexe 2 : n° 29, 30).

En 1997, débutant une enquête sur les services administratifs et techniques hospitaliers lors de la fermeture de trois établissements parisiens, je me retrouve également devant la classique distinction catégorielle féminin/masculin qui se manifeste ici dans l'occupation des locaux, certains étant investis plutôt par des femmes et d'autres, plutôt par des hommes²⁴. Ce n'est qu'au cours de l'enquête ethnographique que j'opère un recentrage sur les espaces de travail masculins. C'est l'étude du milieu ouvrier hospitalier qui caractérise la troisième étape. Le glissement du féminin au masculin apparaît clairement dans l'évolution de ma démarche. Je m'éloigne *a priori* du féminin pour préférer le masculin, marquant ainsi la séparation des sexes ; mais à y regarder de plus près, mes questionnements sur la construction identitaire au travail restent finalement les mêmes. Je cherche à cerner l'expression des cultures professionnelles à partir des activités ordinaires et extraordinaires, professionnelles et extra-professionnelles.

3. LES ANNEES 2000 : L'INCONTOURNABLE RECHERCHE DU FEMININ

Alors que je travaille sur les modes d'appropriations des ateliers, espaces masculins par excellence, il y a quelque chose qui semble me poursuivre, comme une sorte d'obstination à vouloir revenir sur les différentes formes de la féminisation des lieux de travail, sur la présence féminine, imagée et effective en leur sein.

²⁴ Si l'on compare ces locaux, il s'avère que la distinction présumée bureau féminin et atelier masculin, et plus largement culture des bureaux et culture des ateliers, s'estompe au profit d'un effacement des contrastes culturels.

3.1. Les ouvriers et la pin-up

Mon attention se porte précisément sur les posters de femmes nues discrètement ou ostensiblement affichés aux murs. Quels rapports les hommes entretenaient-ils et entretiennent-ils avec ces figures féminines ? Pourquoi et comment ? Telles sont les questions auxquelles j'essaie encore de répondre. En effet, je veux saisir, au-delà de la façon dont les ouvriers hospitaliers considèrent ces figures, oscillant entre putains et saintes, les modes de socialisation masculine. Toutefois, il est encore question, en filigrane, de la production de l'identité féminine ; une production qui se formalise dans la mise à l'épreuve de l'altérité : celle engendrée par le regard masculin posé sur ces images autant que celle née du croisement des regards réciproques, celui des ouvriers et celui du chercheur -je suis une femme dans un milieu d'hommes- dans la relation d'enquête. Ainsi, se poursuit l'approfondissement de la connaissance du genre féminin.

publications : n°20, 39, 42

L'étude des calendriers et les affiches de pin-up dans les espaces masculins a été une des façons de revenir sur un thème qui m'est cher : les femmes, les figures féminines. Finalement, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment se fabriquent, selon les moments de l'histoire, les images de la femme, de la jeune femme, de voir les modèles contradictoires que les femmes incarnent. Dans le fond, cette dernière investigation, révèle surtout une constance thématique. Depuis plusieurs années d'ailleurs, j'ai rouvert le chantier de la Sainte-Catherine, reprenant l'analyse des figures féminines sexuées et asexuées telles les « catherinettes », à partir du cas des Miss, et l'analyse de l'éducation des filles dans la France rurale traditionnelle à travers le motif des épingles et des aiguilles

3.2. Les Miss (Italie-France) : des jeunes filles « canons » exposées

L'éducation des filles, quelles que soient les époques, est centrée sur l'apparence. Les élections de Miss, les concours de beauté de tout genre, ne sont que le résultat de cette mise en scène sociale, professionnelle et commerciale du féminin. Leur étude en France et en Italie, née en 2001 d'une collaboration avec Federica Tamarozzi, est l'occasion pour moi de poursuivre une réflexion sur les figures féminines, commencée avec celle

de la catherinette, elle-même objet de concours. Les sociologues plus que les ethnologues ont ignoré les Miss. Pourtant sensibles aux questionnements sur le corps, ils restent réservés quant à l'intérêt d'un tel objet d'étude : est-ce sa frivolité présumée ? Est-ce la difficulté à évaluer le beau ? L'étude des concours de Miss trouve sa pertinence dans le fait qu'elle renseigne sur les modèles sociaux du corps féminin, des normes et des valeurs que véhicule la société concernée ; elle permet de comprendre les mécanismes de normalisation de ces modèles de beauté féminine.

Les jeunes candidates au concours de Miss sont considérées comme des ambassadrices de la beauté et plus encore d'un modèle de la femme jeune et saine. La Miss est, elle, placée entre la sainte et la putain, entre la jeune fille « pure » et « moderne » car elle incarne son époque, une époque où la consommation apparaît centrale. C'est ainsi que tout au long du concours, elles se font mannequin promouvant des marques, certains diront « marchandises ». Ce n'est qu'après la passation, à la fin de ce parcours, lorsque la Miss aura cédé sa place à une autre jeune femme, qu'elle choisira plus librement son destin professionnel et familial. C'est aussi le moment où elle se dénudera plus franchement. Le corps de la Miss qui franchit à la fois les seuils de l'intime et du public, du caché et du montré, du pudique et de l'érotique est un bon exemple pour creuser la question de la construction paradoxale et extrême des figures féminines. Les élections de Miss favorisent l'apprentissage de ces ambiguïtés, aident à la formalisation d'une norme d'exception qui évolue avec le temps, norme qui s'élabore dans le jeu d'évaluation entre le jury et les miss, dans le regard que portent les membres du jury sur ces corps en (dé) monstration, dans le choix de critères finalement retenus. Les corps (sein, taille, fesse, jambe) sont en effet mesurés, pesés mais la mesure physique n'est pas suffisante pour distinguer une lauréate. Le jury fait son expertise en tenant compte à la fois de normes rigoureuses, techniques et d'impressions personnelles, mêlant mesurable et non-mesurable, objectivité et subjectivité. Le corps, l'âme et l'esprit font la Miss. Ces concours, véritable marché de la beauté, servent bien souvent de tremplin professionnel aux candidates retenues.

Publications : 5, 15, 45, 72

3.3. Faire la fille, un jeu de l'apparence : l'éducation au féminin

Dans la société traditionnelle rurale française, grâce à l'exercice de travaux de couture les filles apprennent progressivement leur futur rôle d'épouse et de mère et parfois leur futur métier. A la fin des années 70, début des années 80, des ethnologues, plutôt des femmes, qui se sont intéressées à ce sujet, ont cherché à comprendre les étapes et les mécanismes de cette socialisation à travers les pratiques quotidiennes, les rituels et les contes populaires. Elles ont fait apparaître les cohérences sociales en suivant en quelque sorte leur fil symbolique et les traces matérielles, marques rouges sur le textile : marquetterie (abécédaire) de la jeune écolière, initiales brodées sur le trousseau de la future mariée, linges souillés par les menstrues, draps tachés du sang de l'hymen puis du sang des couches. Épingles et aiguilles et les autres objets piquants de formes similaires (épine, fuseau, boucle d'oreille) sont les principaux instruments d'éducation et d'initiation sexuelle de la nubile et appartiennent de fait au domaine féminin. Instruments de magie et de sorcellerie, outils de travail (tricoter, broder, filer...), objets de parure et de protection, ils ont des fonctions multiples.

Poursuivant une réflexion entamée dès 1985 sur les logiques symboliques de la Sainte-Catherine, fête des vierges (filles à marier ou vieilles filles) et des couturières, j'ai choisi d'étudier les rites de passage de la jeune fille (statut liminaire entre la fillette et l'épouse) qui se réfèrent au langage de ces outils couturiers, langage repris dans les contes. Au moment de ma thèse, dans la lignée des travaux d'Yvonne Verdier, je confirme le rôle primordial que jouent ces attributs dans les pratiques quotidiennes et rituelles des filles à marier. L'épingle n'est pas seulement un accessoire de parure, elle est surtout un objet de remise en ordre matérielle - elle est celle qui retient les cheveux et/ou qui fixe la coiffe- et symbolique - elle rappelle aux jeunes filles l'existence d'un code de bienséance, elle aide à marquer symboliquement la séparation entre le féminin et le masculin. L'aiguille marque le temps de la maturité sexuelle. C'est de cette façon que s'exprime l'ordre social. La nubile a à acquérir ce langage, intériorisant les codes de distinction des rôles, l'art d'être femme, retenue et sensuelle. Dans une étude plus ancienne (en 1989) que j'ai réalisée sur les métaphores liées aux poils et aux cheveux, je faisais un constat similaire sur l'apprentissage sexué des apparences, sans pour autant alors chercher les correspondances qui existent entre les pratiques et les contes. C'est récemment que j'ai pris conscience de la place de l'épingle dans les récits qui mettent en scène des figures féminines. Ces nouveaux éléments m'ont encouragé à revenir sur

le sujet et à faire le point sur les va-et-vient entre le «terrain» et les textes, les va-et-vient entre le sens des pratiques sociales et le contenu sémantique des contes pour appréhender leurs logiques communes, symboliques et matérielles. Au fil des contes (*Le Petit Chaperon rouge*, *Cendrillon* et *La Belle au Bois dormant*) et surtout à travers le motif des épingles et des aiguilles, se tisse le destin des jeunes filles. Une fois choisi, le chemin des épingles, à quinze ans, elles font un séjour chez la couturière durant lequel elles se piquent le doigt. Elles acquièrent alors le langage des épingles. Jeunes filles en fleur, c'est-à-dire mûres, elles sont prêtes à changer de statut. Le jour de leur mariage, elles sont couronnées d'épingles, comme la statue de sainte Catherine dont le cérémonial reproduit le rite nuptial. L'époux aura la charge de retirer la couronne nuptiale et avec elle de faire tomber les épingles, de déflorer son épouse.

Publications : n° 6, 18, 37, 51

4. POUR CONCLURE

Cet exemple de (dé) ou (re)construction de mon parcours conduit à parler d'une certaine manière de démarche sexuée, d'une démarche qui est faite d'abandons, d'hésitations, de retour en arrière et n'a donc rien de linéaire. Entre contradictions non résolues et distanciation acquise, entre féminin et masculin, les tensions rencontrées comme les mises en doute nourrissent ma réflexion.

Mes incertitudes quant à la pertinence de mes orientations, viennent des décalages qui existent entre démarche personnelle et représentations sociales du milieu académique, entre sujet légitime et sujet illégitime, entre passion et carrière. La réception d'un objet tel que la fête de Sainte-Catherine et par là la définition de son statut sont, à ce titre, assez révélateurs : certains voient ma carrière académique bien compromise par un sujet sans grande portée théorique, « désuet », « folklorique » « frivole » ; d'autres, au contraire, m'ont soutenue faisant valoir son « originalité ». Là s'exprime toute l'ambivalence d'un sujet de thèse que j'ai toujours défendu, un sujet sorti des sentiers battus et à la fois si classique, peut-être même trop classique : en effet, il s'agit d'étudier un rite, objet ethnologique usuel, dans un cadre qui, à l'époque de l'enquête, l'est moins, l'entreprise. La pluralité des disciplines convoquées (sociologie, ethnologie et histoire) pour cette recherche ethnologique a, en outre, contribué à la confusion de mon rattachement disciplinaire. Cette confusion a, d'ailleurs certainement, joué en ma

défaveur lors des concours universitaires de recrutement : je suis une candidate non catégorisable, qui est partout et nulle part. En 1997, la publication de ma thèse vient cependant confirmer la reconnaissance de mes travaux, en partie acquise au moment de ma soutenance en 1992, sanctionnée par une mention très honorable. Cette lecture biographique sur les conditions de ma production a sans aucun doute éveillé un intérêt plus large sur les façons dont la production en sciences sociales s'élabore en général.

En 2005, nous décidons avec Catherine Pugeault-Cicchelli, sociologue, maître de conférences à l'université de Paris Descartes et membre du CERLIS (Paris5/CNRS) de monter, dans le cadre de nos activités du laboratoire, un séminaire « Le sexe de l'enquête : constructions sexuées du féminin et du masculin » sur des questions qui nous tiennent à cœur toutes les deux (se reporter à l'annexe 3 pour avoir le détail des programmes des deux années). Méthodologie et genre sont des entrées qui nous intéressent. Notre questionnement se formalise ainsi : comment et dans quelle mesure le sexe de l'enquêteur et celui de l'enquêté influencent-ils la pratique d'enquête en orientant les attitudes et les choix méthodologiques et théoriques du chercheur sur le terrain ? Comment cette interaction soutient-elle la définition sociale des féminités et des masculinités dans un contexte caractérisé par de fortes mutations culturelles ? Ce séminaire à visée méthodologique est l'occasion de dépasser mon expérience singulière et de poursuivre la réflexion sur les mécanismes d'élaboration de la connaissance, engagée à partir de l'exemple de la surprise et la curiosité en ethnologie. Comment pensons-nous ? Comment nous y prenons-nous ? Autrement dit, qu'est-ce que l'on fabrique ?²⁵

Le volet méthodologique m'apparaît de plus en plus essentiel pour appréhender les disciplines et je poursuis plusieurs réflexions dans ce sens.

D'une part, avec Catherine Pugeault-Cicchelli, et au terme de deux ans de séminaire, nous avons décidé de préparer une publication collective, aujourd'hui en cours sur la question du genre dans les relations en enquête, en prenant en compte les dimensions souvent oubliées, par exemple de séduction, de déni, de pudeur et d'émotion, rarement prises au sérieux et donc restituées dans les travaux.

²⁵ Pour reprendre l'orientation du RT 23 « Sociologie du travail, activités et techniques » de AFS de 2006.

D'autre part, le travail amorcé sur la surprise, résultant d'une interaction sur le terrain d'enquête et comprise comme élément fondateur de la connaissance et moteur de la recherche, m'a conduit à entamer une réflexion sur le thème de l'empathie, toujours dans la relation d'enquête, et précisément sur celui de l'empathie réciproque en situation de crise, puisque c'est celle que j'ai connue en travaillant sur les fermetures d'établissements du public.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Pour finir, je peux dire que la variété de mes activités et de mes recherches ont fait mon profil de chercheur, ont contribué à forger une perspective qui m'est propre et a façonné mon identité professionnelle.

Si je revendique une approche disciplinaire, l'ethnologie, je ne suis pas non plus indifférente à la sociologie. L'examen de mes travaux, une orientation plus thématique que « ethnique », la variété des références bibliographiques mobilisées, les comptes rendus d'ouvrage, suffisent à montrer un attachement, et à l'ethnologie et à la sociologie, dû sans doute à ma formation de départ et à mon rattachement institutionnel (Section 36, SHS), dû au fait même que je suis ethnologue de la France.

Dynamique mémorielle ancrant un présent dans un passé, dynamique de changement ancrant le présent dans un avenir sont les processus sociaux qui m'intéressent et que j'approche à travers l'exemple des territoires de vie sur lesquels se façonnent les cultures professionnelles, à des moments de bouleversement (déménagement, fermeture, transfert) ou de sédentarité.

A la croisée d'une sociologie des organisations et du travail, de la famille et de la consommation autant que d'une ethnologie des espaces domestiques, des cultures professionnelles, des métiers et des techniques, des sociétés contemporaines, mes travaux participent à un décloisonnement des champs (travail, famille, loisir), tendance observée depuis quelques années dans les recherches en sciences humaines et sociales.

On peut d'ailleurs dire que depuis les années 1980, ce parcours de recherche personnel suit évidemment une histoire disciplinaire : le passage du rural à l'urbain, celui de l'artisanat aux institutions, le développement des questions féminines ou le retour des conditions ouvrières. On peut ajouter que mes recherches s'inscrivent dans des filiations institutionnelles (entre autres, réponse à des appels d'offre émanant de la Mission du patrimoine ethnologie et par là orientation à des courants et des thématiques d'étude, formation dans un musée dont la culture matérielle est au centre de sa réflexion autour des collections), des filiations, des affinités de recherche (entre autres, Martine Segalen et Yvonne Verdier sur les femmes, Noëlle Gérôme sur les productions symboliques, Olivier Schwartz et Florence Weber sur les espaces populaires de vie).

On peut alors se demander où se situe l'originalité de mes recherches. Elle se situe dans leur position de marge, c'est-à-dire que mes recherches ne s'inscrivent pas dans un programme sociologique fort. Elles prennent leur source dans les surprises que m'ont

réservé les terrains d'enquête, dans mes choix thématiques et dans ceux d'objets d'étude glanés au fil des enquêtes, peu explorés, car considérés futiles (comme les Miss, les Pin-up), à la marge des champs d'étude classiques (fêtes au travail). J'ai suivi en cela les conseils de Howard O. Becker dans *Les ficelles du Métier* : « *Les sociologues font souvent faire de grands progrès à leur science lorsqu'ils s'intéressent précisément à ce que leurs prédécesseurs trouvaient ennuyeux, trivial ou commun.* »²⁶. Cette position pourrait paraître prétentieuse, mais elle est à la base de mon travail, un travail qui ouvre des pistes de réflexion sur les mécanismes de liens, de passages d'un territoire de vie à l'autre, sur les sphères professionnelles et domestiques qui s'y croisent, s'imbriquent ou se séparent, sur les activités qui s'y déroulent, sur les individus et les objets qui les occupent, autrement dit, un travail qui ouvre des pistes de réflexion sur les « marqueurs » d'identités.

Au terme de cet exercice, je peux dire que ce bilan biographique m'a permis de mettre en évidence de mes deux axes principaux de recherche : l'un étant consacré à l'occupation des territoires et l'autre aux femmes. Aujourd'hui, je souhaite poursuivre leur investissement, creusant, d'une façon transversale, la question du travail dans notre société et de sa patrimonialisation.

1.1. L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES : « PENSER LE CONTINUUM TRAVAIL/ HORS TRAVAIL : COMMENT, POURQUOI ET SOUS QUELLE FORME ? »

Le volume II du mémoire d'Habilitation à diriger des recherches apparaît dans la continuité de ce parcours scientifique et surtout comme l'aboutissement d'une réflexion, mûrie au fur et à mesure des travaux entrepris sur des thèmes *a priori* hétérogènes et qui par une mise en abîme trouvent une cohérence et aident à penser les liens entre les différentes espaces de vie des individus. Autrement dit, ce mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches a été le moyen de mener à terme une réflexion entamée depuis plus de 20 ans à partir d'enquêtes ethnographiques diversifiées. Il est arrivé à un moment de ma carrière où une synthèse des travaux ethnologiques, ceux des autres et des miens, s'imposait.

²⁶ Howard O. Becker, 2002, *Les ficelles du métier. Conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002 (1998), p.162.

Penser le continuum travail et hors travail au travail et à domicile, c'est ce que je propose dans le volume II.

Si l'on s'en réfère au *Petit Robert*, en didactique, le « continuum » est un « *objet ou phénomène progressif dont on peut considérer une partie que par abstraction* ». Cette définition fait du « continuum » une ressource conceptuelle pertinente pour appréhender la manière dont s'accordent lieux fixes (territoires et activités) et sphères en mouvance, s'interroger précisément sur le sens, la nature et le degré des liens entre les espaces de vie et compléter, de cette manière, les approches qui mobilisent les notions de « dichotomie », de « frontière » et de « liens ». Sans le volume II, j'ai voulu montrer toute la pertinence de cet outil conceptuel.

Dans une première partie, il s'est agi de faire un bilan de la question des années 1970 à nos jours autour des productions en ethnologie et en sociologie, productions mobilisant comme méthodologie l'ethnographie. Ainsi, il m'a été permis de cerner comment les chercheurs ont questionné le sujet et comment ils ont fait évoluer leurs questionnements au fil des mutations sociales et des ouvertures disciplinaires. Il m'a été permis de faire un point sur la façon dont ont été entendue et étudiée les relations entre les univers domestiques et professionnels et de dégager une nouvelle lecture des liens entre ces univers.

Dans une seconde partie, il s'est agi de mettre à l'épreuve l'examen des formes de ce lien spécifique à travers les activités des actifs sur leurs lieux résidentiel et professionnel et de voir comment les hommes et les choses circuler d'un point à un autre, dans un mouvement de fusion ou de séparation. C'est donc en partant de la description de ces activités, de la façon dont elles se vivent, se réalisent, se racontent que je souhaite saisir l'expression du lien entre tous ces espaces de vie, le sens de ce lien d'un lieu à un autre, le degré et la nature de ce lien, autrement dit saisir les formes du « continuum » du domicile au lieu de travail et vice versa, d'une continuité à une discontinuité de soi dans les espaces de travail, du domestique et du public.

De la sorte, il me semble que l'on peut saisir la place et la valeur du travail dans notre société. Les activités sur le lieu de travail ne suffisent pas à elles seules à caractériser les cultures professionnelles, il faut aussi se pencher sur celles effectuées dans les espaces domestiques. Au terme de ce mémoire, je fait l'hypothèse que les cultures professionnelles, entendues dans une acception large de cultures ordinaires des actifs,

ne se réduisent pas à l'activité de production proprement dite, aux relations sociales d'un groupe de travail au sein d'une entreprise

2. MON PROGRAMME DE RECHERCHE : « RETOUR SUR LA CONDITION OUVRIERE »

Après la soutenance de ce mémoire rédigé pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, j'envisage une valorisation de ce travail de recherche et une reprise des travaux laissés en suspens autant que la mise en route d'autres projets plus nouveaux.

Je souhaite recentrer mes recherches sur le monde des ouvriers et des ouvrières, d'hier et d'aujourd'hui : non pas sur celui des ouvriers des gros sites industriels comme l'ont fait par exemple Stéphane Beaud et Michel Pialoux sur le site de Peugeot-Sochaux, mais sur celui des ouvrières de l'artisanat ou encore sur celui des agents d'état en institution. Il me semble en effet que l'on ne peut réduire la catégorie « ouvrier » aux salariés qui travaillent en usine.

Un « retour sur la condition ouvrière » impose de tenir compte de la diversité sociale des statuts, des modes de vie, des façons dont chaque groupe social compose avec le travail et le hors travail. Aussi, contrairement à l'optique développée dans le cadre de mon HDR, je réinscris pleinement l'activité de travail proprement dite dans ma réflexion. Ce sont désormais toutes les activités de ces professionnels qui m'intéressent. Ce retour, situé à un moment de profonds changements sociaux, impose également de revenir d'un part sur le passé, la mémoire de ce passé afin de saisir les modes de légitimation, de valorisation de ces mondes disparus, en voie de l'être ou du moins en mutation, et d'autre part sur le présent afin de saisir les composantes de ces changements et leurs conséquences sur la définition de cette catégorie. Pour ce faire, j'ai choisi de me pencher plus spécifiquement sur le monde des ouvrières de la mode à Paris et à Fécamp et sur celui des ouvriers des hôpitaux et des musées, parce que ce sont des mondes qui, tout en ne m'étant pas complètement inconnus, demandent à être étudiés précisément dans la mesure où nous n'avons que peu de travaux à notre disposition à leur sujet.

Plus qu'une compréhension de ces mondes en eux-mêmes, ce sont les usages sociaux qui en sont fait qui retiennent tout particulièrement mon attention : comment les plus anciens salariés, syndiqués ou non, bâtissent-ils une histoire glorieuse et militante parce qu'ils savent qu'ils ont perdu une estime et une visibilité sociales ? Comment y sont-ils

parvenus, accompagnés institutionnellement ou pas ? Comment certains cherchent-ils à retracer l'histoire familiale dans l'histoire professionnelle de leurs parents ? Comment, à une période donnée, les ouvrières parisiennes sont-elles devenues des figures mises en culture voire en patrimoine et qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Autant de questionnements qui contribuent à nourrir une réflexion sur l'instrumentalisation de la mémoire et les processus de valorisation ou de dévalorisation d'un groupe social, et par là sur les formes de son inscription et de sa pérennisation dans la ville, sur l'émergence aussi d'imageries qui le concernent exploitées culturellement, économiquement, socialement. C'est grâce à la mise en place de plusieurs recherches, pour certaines collectives dont j'assume la direction et dont les terrains sont en cours de réalisation, que je souhaite faire aboutir cette réflexion, la consolider et l'approfondir.

2.1. Des métiers de femme : ces ouvrières qui font la mode

L'ouvrière n'est pas « un ouvrier » comme les autres. Si son histoire est parallèle à l'histoire des ouvriers, elle ne s'y confond pas.

Il me semble que je ne peux pas penser la condition ouvrière sans revenir sur celles des femmes. C'est pourquoi j'ai choisi de m'y attacher, de m'attacher à leur histoire, à leur petite et grande histoire, aidant ainsi à les sortir des « silences de l'Histoire » pour reprendre la formule de Michelle Perrot (1998).

Deux recherches que je dirige, aux profils différents et complémentaires à la fois, me le permettent : la première s'inscrit dans, ce que l'on nomme généralement, une recherche fondamentale, la seconde dans une recherche appliquée, finalisée. Ces deux démarches, chacune à leur manière, aident à enrichir les connaissances disponibles sur les milieux de la mode. Toutefois ici ce n'est pas tant la mise en culture et en patrimoine d'un lieu de travail qui m'intéresse que celle d'une catégorie socioprofessionnelle dans un espace urbain donné, en l'occurrence Paris et Fécamp. L'approche devient alors moins classique et nourrit le questionnement sur les mécanismes sociaux de visibilité et de pérennisation des groupes professionnels, en replongeant dans leur passé et en sondant leurs traces dans le présent.

Ce travail, sorte de retour sur d'anciens objets de recherche, prolonge et ouvre à la fois la réflexion entamée au moment de ma thèse de doctorat consacrée à la fête de Sainte-Catherine à Paris de la fin du XIX^{ème} siècle à nos jours.

2.1.1. *Le Paris des « midinettes »*

Du XIX^{ème} siècle jusqu'à la moitié du XX^{ème}, le Paris populaire des artisans, ouvriers et marchands des rues, des « Apaches » et autres « Titis » n'est pas qu'un Paris masculin mais il est aussi un Paris féminin, le Paris des travailleuses. L'imagerie populaire se nourrit de ces femmes qui travaillent. De l'élégante à la couturière, de la romancière à la tenancière de bistrot, de la bigote au « tapin », de la « femme du monde » à la « femme du peuple », les figures féminines associées à la ville de Paris se déclinent au fil du temps et de l'échelle sociale, et selon divers degrés de moralité. Le Paris bourgeois, celui du luxe, de l'esprit et du « bon goût » côtoie le Paris des « masses laborieuses », celui de l'indigence et des coopératives, du syndicat et des goguettes. C'est cette rencontre et ses expressions qui m'intéresse et il me semble que la « midinette », femme du peuple élégante, à la marge en quelque sorte -mais cela sera à démontrer- est l'une de ces figures qui, oscillant entre le bourgeois et le populaire, la sainte et la putain et la moralité et l'immoralité, l'incarne le mieux.

Paris s'est en effet longtemps distingué par l'élégance de ses femmes. La capitale doit d'ailleurs en partie sa réputation de capitale de la mode à ses modestes ambassadrices, ouvrières de l'aiguille et vendeuses d'hier. Les unes produisent, valorisent un savoir-faire artisanal de luxe ou de confection tandis que les autres promeuvent grâce à ces créations un savoir être du paraître. Mais plus que tout, ces jeunes parisiennes, célibataires, parfois filles mères, ont le goût des belles choses et aiment à se parer de toilettes remarquables qu'elles se confectionnent, se « bricolent », se créent. Elles aiment sortir. Les « midinettes » qui incarnent la jeunesse au travail sont de celles-là et elles sont des ouvrières pas comme les autres et se distinguent des ouvrières d'usines en donnant à voir leur corps à l'ouvrage.

De ces femmes, des figures qui les symbolisent, nous ne savons finalement pas grand-chose. Mes recherches sur la fête de Sainte-Catherine dans les années 1980-1990 m'ont permis une première approche, mais bien insuffisante pour les appréhender pleinement. C'est pourquoi nous avons souhaité rouvrir le chantier avec Mélanie Roustan, Francine Fourmaux, et Séverine Dessajan²⁷ et nous attacher à leurs traces.

²⁷ Ce projet « Le Paris des « midinettes ». Ethnologie des traces et mémoires des ouvrières parisiennes » est réalisé dans le cadre d'une convention Ville de Paris / Paris Descartes (2006-2008) qui vise à un premier défrichage de la question, rendu sous la forme d'un guide parcours.

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que ces femmes sont bien présentes du paysage parisien, de la littérature romanesque et scientifique, constellent les productions artistiques ou industrielles, commerciales, mais paradoxalement elles restent peu visibles. Sans doute, la profusion et la dispersion des données voilent leur présence. A nous de leur redonner corps, de les faire sortir des archives, de replonger dans leur quotidien.

Revenir sur les pas de ces midinettes et sur ceux des figures²⁸ qui leur sont proches, en sondant les mémoires vivantes et les données historiques autant que les traces matérielles inscrites dans l'espace public urbain, tels sont nos objectifs premiers pour décrire, cerner leur profil (leur « physionomie ») et leur mode de vie dans la capitale (leur topographie), d'une certaine manière leur culture, et ce sans tomber dans le pittoresque de la vie de bohème et sans prétendre non plus en proposer une histoire avec grand H. Il s'agit plutôt d'étudier les traces matérielles et immatérielles disponibles en les inscrivant dans un parcours urbain, d'étudier les histoires qui nous sont proposées à leur sujet, les représentations qui nous en restent, aussi sommaires soient-elles, de décoder ces figures et les attributs qui les caractérisent.

En effet, revenir aujourd'hui sur les pas de ces figures passées implique de ne pas négliger l'étude des mécanismes qui conduisent à leur présence contemporaine, l'étude des constructions culturelles et sociales qui leur sont associées, autrement dit, l'étude de leur mise en culture (opéra, chanson, littérature, presse, sculpture, peinture, carte postale, photographie, ouvrage photographique, réclame, cinéma...) qui a fait naître les stéréotypes et a rendu possible leur mise en patrimoine, hier et aujourd'hui, en tenant compte des contextes socio-économiques d'émergence.

Au-delà des cas de figures étudiés, je fais l'hypothèse que c'est, grâce ces mises en scènes sociales, ces appropriations sociales en quelque sorte, que s'articulent la fiction et la réalité : la réalité devient source d'inspiration - on connaît les romans réalistes et sociaux, le cinéma réalité - autant que la fiction peut devenir réalité et trouver des fondements dans la matérialité urbaine - on pense à « Louise » (ou Mimi Pinson), personnage de roman et d'opéra de la fin du XIX ou encore à « Emilie Poulain », personnage cinématographique de la fin du XX siècle. Il s'agit de décrypter ces va-et-

²⁸ Reprendre le sens de la terminologie devient un moyen aussi de saisir la spécificité de ces femmes.

vient et de voir à quels moments ils font sens, à quels moments aussi ils le perdent. Si cette problématique n'est pas nouvelle, c'est le propre de la création de naviguer entre le réel et l'imaginaire, en revanche, c'est la manière dont je souhaite l'aborder qui l'est davantage car il s'agit ici de rechercher les expressions matérielles de cette relation.

Ce sont ces usages sociaux, ces constructions qui m'apparaissent pertinentes à sonder et c'est de cette façon, il me semble, que nous pourrions comprendre comment la culture, celle d'une classe sociale, d'un groupe social, peut entrer en Culture, comment elle est valorisée ou dévalorisée selon les périodes de l'histoire, comment ces traces, leur héritage, sont utilisées, remplacées, négligées, oubliées même, comment les représentations sociales des femmes célibataires au travail ont évolué au fil du temps.

La réflexion ne serait pas achevée si nous ne nous penchions pas non plus sur les héritières des midinettes telles les « grisettes métissées ».

La démarche ethnographique semble tout à fait appropriée à ces objectifs de recherche, car cette démarche est de celle qui interroge le présent à la lumière du passé et le passé à la lumière du présent. Autrement dit, le passé fabrique le présent autant que le présent fabrique le passé, alimente, construit le récit du passé. Les processus de construction sociale sont appréhendés en tenant compte des articulations temporelles. Le fait féminin est donc ici traité en tenant compte de ses inscriptions historiques et contemporaines, et de leur mariage.

2.1.2. Être de la confection à Fécamp

Une nouvelle recherche, de moindre envergure, mais qui risque de trouver d'autres prolongements, vient compléter cette première, en s'attachant cette fois à la mémoire de femmes ayant travaillé dans plusieurs établissements de confection de Fécamp, aujourd'hui fermés.

Certains de ces établissements entretenaient des liens étroits avec Paris, pas seulement grâce à leurs réseaux professionnels de production et de commerce mais également par la présence de bureaux, de succursales. De la sorte, cette recherche nourrit aussi celle sur le Paris de Midinettes.

L'inscription de ces « maisons » dans une ville dont l'image s'est avant tout construite sur les Terres-Neuves, n'a pas favorisé leur visibilité locale. En effet, Fécamp a toujours valorisé culturellement son secteur de la pêche, pour preuve la mise en route du chantier

de son nouveau musée, et semble par là avoir oublié ses autres secteurs économiques ; c'est pourquoi, à la recherche d'une légitimité, une association d'anciennes et d'anciens de la confection, « Les doigts d'or », soutenue par la « maison du port », maison socioculturelle, a souhaité témoigner auprès d'ethnologues avant qu'il ne soit trop tard et constituer un fonds d'archives orales à déposer aux archives de la ville. J'ai ainsi été contactée pour finaliser ce projet auquel j'ai associé Séverine Dessajan qui réalise l'enquête ethnographique.

Cette enquête doit également nourrir un projet artistique. La parole de ces femmes est non seulement mise en patrimoine mais est aussi mise en culture. Leurs mots, témoins de leur vie, sont transcendés esthétiquement.

La démarche n'est pas nouvelle, ce qui est plus nouveau en revanche, c'est la volonté de ces femmes retraitées de transmettre leurs savoirs à une autre génération de femmes, à d'autres femmes dans la précarité, en attente d'emploi. La couture devient ici un outil de tissage social, mais c'est là un autre volet de l'histoire en construction de ces anciennes ouvrières.

Grâce au suivi de cette démarche, je pourrais mettre en évidence la construction d'« une conscience fière » de ces femmes, la manière dont la parole joue contre l'oubli et pour l'avenir, et la manière dont elle est utilisée dans une quête de légitimité aussi bien que les enjeux locaux et régionaux de cette patrimonialisation, la façon dont les acteurs, ethnologues compris, composent ensemble.

Le travail a toujours été l'objet de convoitises culturelles, ce ne sont que les secteurs de prédilection qui changent et se cumulent suivant les mutations et les déclinés économiques : à Fécamp, après la pêche, le textile et la confection.

2.2. Des métiers d'homme : les ouvriers en institution

Autres métiers, autres secteurs : cette fois masculin. L'image des ouvriers est généralement associée au monde de l'industrie, à l'usine ou à l'artisanat, j'ai choisi d'étudier une catégorie dans l'ombre des institutions : les agents d'état.

2.2.1. Des agents d'état

En effet, ces agents d'état, ouvriers, exercent au sein des institutions de la fonction publique, par exemple dans les hôpitaux, dans les musées, dans les universités. Pourtant, ils sont quasiment absents des réflexions sur les mondes ouvriers, absents des

études consacrés aux corps professionnels dans ces organisations, car ne relevant pas directement de l'activité de service de ces dernières. C'est cette invisibilité scientifique et sociale qui m'a poussée à prendre en considération ce groupe social, un groupe qui évolue dans les coulisses, plus encore aujourd'hui dans l'ombre.

Mes premiers constats de terrain ont confirmé ce fait mais aussi celui que ces ouvriers ont eu et ont encore un rôle non négligeable dans le fonctionnement de ces organisations. Le paradoxe est là : actif et invisible à la fois. Qu'est-ce qui explique une telle situation ? Comment leur identité professionnelle se construit-elle alors ? Autrement dit, que veut dire « être ouvrier à l'hôpital » ou « être ouvrier dans un musée » ? Comment se désignent-ils « ouvrier » (échelles de représentation, échelles sociales) au sein des ces structures de travail ? Quelles sont les représentations et la spécificité de ces métiers attachés aux services techniques (circulation et invisibilité). Au regard des administratifs (sédentaire ou semi-sédentaire) ou des autres corps (par exemple médicaux pour l'hôpital...), comment les ouvriers (mobiles) ajustent-ils leur discours pour se positionner, se distinguer de ces autres collègues ?

Au-delà des mécanismes de recherche d'une cohésion identitaire légitimant un groupe, comment sa pluralité se marque-elle ? car les ouvriers appartiennent à des corps de métiers diversifiés. Les spécialités dans les services techniques sont nombreuses : plombier, menuisier, électricien, chauffagiste, jardiniers..., à chacun sa mission. Comment se vit dans ce contexte institutionnel le travail et le hors travail ? Comment s'établit le lien entre ces sphères au quotidien dans et hors les murs ? A quels changements (statutaire, générationnel, technique, formation...) se confrontent-ils à l'heure actuelle et quels en sont les effets sur leur organisation du travail, leur vie de tous les jours dans et hors de leur établissement de travail ? Comment se redessinent leurs identités, l'association virilité et travail ?

Autant de questions qui s'inscrivent dans une ethnographie du travail et des professions et que j'aimerais explorer à partir des matériaux déjà recueillis et non exploités, en particulier une série d'entretiens réalisés entre 1998-2002 auprès d'ouvriers travaillant dans trois hôpitaux et un musée parisiens, établissements aujourd'hui fermés, auxquels s'ajouteront de nouvelles enquêtes ethnographiques menées dans d'autres établissements, dans d'autres institutions. C'est à cette condition – il me semble – que je pourrais caractériser le profil professionnel, la place et la fonction de ce groupe au

sein de l'institution autant que son évolution et que je pourrais décrypter les modes de légitimation, de défense et de pérennisation du groupe.

2.2.2. Les jardiniers hospitaliers

Pour aller plus loin encore dans l'examen de ces corps de métier, j'aimerais me centrer sur l'un d'entre eux : le métier de jardinier, celui exercé à l'hôpital et l'aborder sous l'angle d'une approche historique, sociologique et ethnologique et cerner la place de ces agents qui exercent une activité que je qualifie d'extra-professionnel dans le sens où elle n'est pas directement liée à la fonction de service ou administrative de l'établissement qui les a embauchés.

Repartir de récits de vie m'aiderait à retracer des trajectoires de vie plus que de carrière, à mettre en lumière aussi les transformations d'un métier en institution et du profil des hommes qui l'exercent. Parmi les jardiniers de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, certains encore, pupilles de l'état, ont été formés dans une école d'horticulture de l'AP, l'institution prenant en charge la formation de ces enfants et se substituant même à la famille absente. Quelles étaient les conditions de formation, de vie ? Qu'en est-il des recrutements ? Qui sont les jardiniers d'hier et ceux d'aujourd'hui ? Comment étaient-ils et sont-ils organisés ? Que veut dire jardiner en institution ? Quels sont leurs savoir-faire ? Leur langage ? Leurs productions symboliques ? Leur culture au deux sens du terme.

S'intéresser à ces professionnels demande aussi à s'intéresser aux jardins²⁹ et plus largement au végétal dans les institutions.

A l'extérieur, les jardins rythment les saisons et sont des lieux de sociabilité, de passage ouvert à tout public ; à l'intérieur, les plantes vertes et les fleurs ornent les bureaux, les espaces d'accueil. Ils sont parfois le résultat d'une production locale, ils sont des objets de décoration et plus encore des objets du lien social (entre personnels, jardinier et habitants du quartier). Qu'est-ce qui se joue donc derrière ce décor du quotidien ? Quels sont les enjeux sociaux voire thérapeutiques ou éducatifs qu'ils sous-tendent ? On connaît les expériences américaines de thérapie horticole à l'hôpital et en

²⁹ C'est cet intérêt pour les jardins qui m'a fait accepter dès 2001 la responsabilité scientifique d'une étude sur les jardins des Halles à Paris et participer à une mission en Italie sur les jardins dans une ville thermale.

prison. Qu'en est-il en France ? Tels sont les questions que je me pose actuellement et auxquelles je cherche à répondre.

Il me reste à compléter les enquêtes amorcées dans les trois hôpitaux parisiens de l'AP-HP, Broussais, Boucicaut et Laennec en enquêtant dans de nouvelles structures : je pense à l'hôpital Saint-Louis qui a encore un coin potager, à la Pitié-Salpêtrière qui possède la plus grande surface d'espace vert, dont un jardin aux vertus thérapeutiques pour les enfants, et en conséquence, la plus importante équipe de jardiniers de l'AP-HP. Il me faut à retourner à l'Ecole Le Nôtre, école d'horticulture à Sonchamp (78) qui a formé les jardiniers de la ville de Paris, pupilles de l'Etat et qui possède des archives que j'ai à consulter autant que celles de l'AP-HP ; il me faut encore contacter l'association des anciens de l'école. En outre, j'ai effectué en 2001 plusieurs visites au Centre de floriculture de l'AP-HP au moment même où le secteur de production cessait son activité. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Que fait l'institution de ce patrimoine naturel ? Toutes ces questions en suspens m'incitent à reprendre cette enquête ethnographique dans les hôpitaux et à l'élargir à d'autres institutions.

Ce programme de recherche regroupe autant de projets qui, sous une apparence hétérogène, me permettent de creuser une réflexion sur les identités professionnelles et sur les processus de mise en patrimoine de milieux professionnels urbains, féminins et masculins, des cultures professionnelles abordées sous l'angle d'une socio-ethnologie historique et culturelle.

ANNEXES

ANNEXE 1 : CLASSEMENT CHRONOLOGIQUE ET THEMATIQUE DES PRODUCTIONS

Année de publication	Thèmes (à partir des publications)	Milieu professionnel	Genre, sexe (privilegié)
1985	Sainte-Catherine	Haute couture	Féminin
1986	Sainte-Catherine Sainte Barbe	Haute couture Mine, pompier....	Féminin Masculin
1989	Métaphore : poil et cheveux Sainte-Catherine (terrains)	Couture, modiste, magasin, Banque...	Féminin/Masculin Féminin/Masculin
1990	Intérieur domestique : meuble Vie quotidienne en FJT	Enseignants Jeunes travailleurs	Indifférent Indifférent
1992	Sainte-Catherine Yves Rocher, monoindustrie : image marketing /image de la ville	idem Employés, cadres..	Féminin/Masculin Indifférent
1993	Métiers de la mode : corporations, technique et savoir-faire Sainte-Catherine dans les lycées de mode Sainte-Catherine, quartier	Fleuristes, mercerie... Couture	Féminin Féminin
1994	L'usine se met au vert, la ville au parfum Sainte-Catherine Métiers de la mode La boîte métallique, objet domestique dans intérieur domestique	Divers Couture Coiffeur, formier, ...	Indifférent Féminin/Masculin Féminin/Masculin Féminin/Masculin
1995	Sainte-Catherine Les modistes, production	Couture modistes	Féminin Féminin/Masculin
1996	Appropriation des bureaux Téléphone au travail Téléphone travail /domicile Sainte-Catherine Déménagement résidentiel	Sncf, musée Cadre Cadre Haute-couture Divers	Féminin/Masculin Féminin/Masculin Féminin/Masculin Indifférent
1997	Sainte-Catherine, culture festive dans l'entreprise Téléphone (maison et travail) Métiers de la plume	Divers (couture, Banque, magasin...) Cadre Plumassiers	Féminin/Masculin Féminin/Masculin Féminin/Masculin
1998	Déménagement résidentiel Modiste : artiste et artisan Cadeaux et argents Hôpitaux (transfert, fusion) Sainte-Catherine	Divers Mode Toutes catégories (surtout ouvriers et administratifs) Divers	Féminin/Masculin Féminin/Masculin Indifférent Indifférent Féminin/Masculin
1999	Sainte-Catherine	Couture	
2000	Objets domestiques		Féminin/Masculin
2001	Fermeture : Hôpitaux	Toutes catégories	Indifférent

	Fête Alimentation Education des filles	Divers Divers	Féminin/Masculin Indifférent Féminin/Masculin
2002	Fermeture (disparition...) MAAO, mémoire Bureau, lieu de vie Jardin (Paris)	Hôpitaux... Toutes catégories Sncf, musée, entreprise Jardinier...	Indifférent Indifférent Féminin/Masculin Masculin
2003	Ethnologie à l'école MAAO : fermeture Cadeaux	Toutes catégories	Indifférent Indifférent
2004	Posters de nues au travail MAAO et graffiti Bureau comme lieu de vie Travail et domicile : un continuum	Hôpitaux Agent technique et gardien Divers Divers (ouvriers, employés, cadres...)	Féminin/Masculin Masculin Féminin/Masculin Féminin/Masculin
2005	Ethnologie et science humaine ? Déménagement résidentiel (papiers) Education des filles Miss Fermeture des lieux de travail Fermeture MAAO Fermeture et mémoire	Divers Toutes catégories MAAO/Hôpitaux	Indifférent Féminin Féminin Indifférent Indifférent Indifférent
2006 2007 En cours	Privatisation des espaces de travail Miss, pin up Calendriers de nu au travail Téléphone et territoire domestique et public Photographie et mémoire familiale L'Ethnologue et la surprise Sexe et objet de recherche L'empathie en anthropologie	Atelier et bureau à l'hôpital (garage, floriculture...)	Féminin/Masculin Féminin Féminin/Masculin Indifférent Féminin/Masculin Féminin/Masculin

ANNEXE 2 : LISTE DES PUBLICATIONS ET DES TRAVAUX

Ouvrage

1- Monjaret Anne, **1997**, *La Sainte-Catherine. Culture festive dans l'entreprise*, Préface de Martine Segalen, Paris, Eds du CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques), collection « le regard de l'ethnologue », publié avec le concours de CNRS, 239 p.

(Comptes rendus de l'ouvrage : *Réseaux*, 1998-87 par Jean-Pierre Bacot, p. 165-166 ; *Traverse* (Suisse), 1998-2, par Louis-Philippe L'Hoste, p. 191-192 ; *Ethnologie française*, 2000-1 par Agnès Fine, p. 166-167 ; *Folklore* (GB), 2001-112 par David Hopkin, p. 117-118 ; *Archivio antropologico mediterraneo*, 2002-3/4, Federica Tamarozzi, p. 336-337)

Ouvrages en co-rédaction

2- Eidelman Jacqueline, Monjaret Anne, Roustan Mélanie, 2002, *MAAO. Mémoires*, texte (48 p.), Photographies de Bernard Plossu, Paris, Ed Marval, 160p.

3- Desjeux Dominique, Monjaret Anne, Sophie Taponier, **1998**, *Quand les Français déménagent? Circulation des objets domestiques et rituels de la mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 267 p.(épuisé).

(Comptes rendus : *Sciences humaines* par Michel Lallement ; *Mouvements*, 1, note ; *Population*, 55, 1, janvier-février 2000 ; *French Studies*, 2000, 54, 1, par Brigitte Rollet, p. 264-265 ; *Ethnologie française*, 2001-3 par Sophie Chevalier, p. 559-560)

Ouvrage pédagogique (direction)

4- Monjaret Anne, Provost Gisèle (sous la dir. de), **2003**, *Apprentis ethnologues. Quand les élèves enquêtent...* Editions SCEREN, CRDP de l'Académie de Créteil (collections Repère pour agir, série Dispositifs), 211p.

Chapitres d'ouvrage collectif

à paraître

5-Monjaret Anne, Federica Tamarozzi, « La Regola dell'Eccezione », *Tradizione e Postmodernità*, in Gianluigi Bravo et Piercarlo Grimaldi, Alessandria, L'Orso Edizioni (traduction de « Les élections de Miss : construction de la norme d'exception », paru en 2005 dans *Le corps extrême dans les sociétés occidentales*, sous la dir. de Olivier Sirost, Actes de colloque, Paris, L'Harmattan, mars, pp. 235-256.).

6- Monjaret Anne, **1989**, Le sens du poil, *Les figures du corps*, Nanterre, Société d'ethnologie, recueil publié par Marie-Lise Beffa et Roberte Hamayon, pp. 129-144.

Revue : direction

7- Monjaret Anne (dir.), **2005**, « Fermetures : crises et reprises », *Ethnologie française*, octobre n°4.

(Lecture critique : Marie Buscatto, 2006, « Voyage du côté des « perdants » et des « entrepreneurs de mémoire » », Retour sur, *Ethnologie française*, n°4, pp. 745-748.)

8- Monjaret Anne (dir.), **2001** (sorti 2002), L'alimentation au travail, *Cahiers « Consommations et Sociétés »*, n°2.

9- Chevalier Sophie, Monjaret Anne (dir.), **1998**, Les cadeaux, à quel prix, *Ethnologie française*, Armand Colin, décembre, n°4. (PUF, **2001**)

Articles dans revues à comité de lecture

En cours

Monjaret Anne, « L'empathie réciproque en situation de crise. Une ethnographe sur des lieux professionnels qui ferment. *Journal des Anthropologues* « L'empathie en anthropologie ».

Monjaret Anne, « La Plume et la mode : des professionnels face à la naissance d'une conscience écologique », *Ethnologie française*.

10- Chevalier Sophie, Monjaret Anne, **2007**, « « Le grand déballage » ou les cadeaux pour dire le lien social », *La Grande Oreille*, n°30, pp. 26-29.

11- Monjaret Anne, **2006**, « Почуватися комфортно у своєму офісі », *Narodna tvorchist i Ethnografia (Journal « Arts Tradition et Ethnographie)*, Ukraine, n°6, pp. 109-114.

Traduction de l'article, « Etre bien dans son bureau : Jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation dans l'espace du travail », paru *Ethnologie française*, 1996, n°1, pp. 129-139 dans un volume sur l'ethnologie de la France, comprenant une sélection d'articles de la revue *Ethnologie française*.

12- Monjaret Anne, **2005**, « Au-delà de la surprise, l'ethnologue, aux prises avec son terrain », *Cahiers jungiens de psychanalyse* « Effets de surprise », septembre, n°115, pp. 83-89.

13- Monjaret Anne, Roustan Mélanie, Eidelman Jacqueline, **2005**, « Fin du MAAO : un patrimoine revisité », *Ethnologie française* « Fermetures : crises et reprises », n°4, pp. 605-616.

14- Monjaret Anne, **2005**, « Quand les lieux de travail ferment », *Ethnologie française*, « Fermetures : crises et reprises », n°4, pp. 581-592.

- 15- Monjaret Anne, Tamarozzi Federica, **2005**, « Pas de demi-mesure pour les Miss : la beauté en ses critères », *Ethnologie française* « Mesures, évaluations : normes et règles », n°3, pp. 425-443.
- 16- Monjaret Anne, **2005**, « Déménager ou les affres des papiers domestiques. Un lieu minimal de l'archive », revue *Sociétés et Représentations* « Le Lieu de l'archive », avril, n°19, pp. 53-64.
- 17- Monjaret Anne, **2002-2004** (sortie janvier 2005), « L'ufficio : uno spazio vissuto e un nuevo terreno di ricerca per l'etnologia. L'esempio francese », *Archivio Antropologico Mediterraneo*, n° 5/7, pp. 131-148.
- 18- Monjaret Anne, **2005**, « De l'épingle à l'aiguille. L'éducation des jeunes filles au fil des contes », *L'Homme*, janvier-mars, n°173, pp. 119-148.
- 19- Monjaret Anne, **2004** (sortie janvier 2005), « La cour des "prisonniers" : graffiti et métaphore carcérale dans un musée parisien », *Le Monde Alpin et Rhodanien* « Cicatrices murales. Les graffiti de Prison », décembre, 1^e et 2^e trimestres, pp. 77-88.
- 20- Monjaret Anne, **2004**, « Images érotiques dans les ateliers masculins hospitaliers : virilité et/ou corporatisme en crise », *Mouvements* « Les hommes en crise ? », janvier-février, n°31, pp. 30-35.
- 21- Eidelman Jacqueline, Monjaret Anne, Roustan Mélanie, **2003**, « Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, mémoire d'une organisation », *Culture et musées* « Musées et organisation », n°2, Actes Sud, pp. 101-127.
- 22- Monjaret Anne, **2002**, « Les bureaux ne sont pas seulement des espaces de travail », Revue *Communication & Organisation* « Espace et communication dans les organisations », GREC/O, n°21, pp. 75-90.
- 23- Monjaret Anne, **2001** (sorti 2002), « L'alimentation au travail : bilan et perspectives », *Consommations et Sociétés*, n°2, pp. 7-21.
- 24- Monjaret Anne, **2001**, « La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux du travail », Revue *Cités* « *Le Travail sans fin ?* », n°8, pp. 87-100.
- 25- Monjaret Anne, **2001**, « Fermeture et transfert de trois hôpitaux parisiens. L'ethnologue, accompagnateur social », *Ethnologie française* « *Terrains minés* », n°1, pp. 103-115.
- 26- Monjaret Anne, **1998**, « L'argent des cadeaux », *Ethnologie française* « Les cadeaux, à quel prix ? », décembre (2001 rééd.), n°4, pp. 493-505.
- 27- Chevalier Sophie, Monjaret Anne, **1998**, « Dons et échanges dans les sociétés marchandes contemporaines », *Ethnologie française* « Les cadeaux, à quel prix ? », décembre (2001 rééd.), n°4, pp. 437-442.

28- Monjaret Anne, **1998**, « Les modistes : de l'artisan à l'artiste, les mutations d'un corps de métier à travers le contexte de production », *Ethnologie française*, juin, n°2, pp. 235-246.

29- Monjaret Anne, **1997**, « Ethnographie des pratiques téléphoniques de "cadres" parisiens », *Réseaux* « Usages de la téléphonie », mars-juin, n°82-83, pp. 101-127.

30- Monjaret Anne, **1996**, « Les communications téléphoniques privées sur les lieux du travail : partage sexué des rôles dans la gestion des relations sociales et familiales », *Traverse* « Force des liens », Revue d'histoire, Suisse, octobre, n°9, pp.53-63.

31- Monjaret Anne, **1996**, « Etre bien dans son bureau : Jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation dans l'espace du travail », *Ethnologie française* « Culture matérielle et modernité », n°1, pp. 129-139.

32- Monjaret Anne, **1995**, « La fête de la Sainte-Catherine à Paris dans les Années folles vue à travers la presse », *Europaea Ethnologia*, Danemark, n° 25, pp. 141-155.

33- Monjaret Anne, **1995**, « Quand l'ethnologue fait parler les images du passé : les actualités de la Sainte-Catherine », Encart, *Sociétés et représentations*, n°1, p. 248, p.250

34- Le Chêne Monique, Monjaret Anne, **1994**, « La ville au parfum : Yves Rocher met l'usine au vert », *Ethnologie française*, n°4, pp. 764-776.

35- Monjaret Anne, **1986**, « La Sainte-Catherine dans la couture, une fête au féminin », *Ethnologie française*, n°4, pp. 361-378.

Actes de colloques

en lecture

Monjaret, Anne, « Etre et paraître au travail : contrainte institutionnelle et continuité de soi dans les jeux de l'apparence », colloque « Paraître et Apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours (3) : Espaces et innovation », sous la dir. de Isabelle Paresys, 21-23 septembre 2006, Université de Lille 3.

à paraître

36- Monjaret Anne, « La fête de fermeture de trois hôpitaux parisiens, ou comment se marque, se ritualise et se fabrique l'événement », *Les fêtes et leur histoire en Ile-de-France*, sous la direction de Michel Balard, Paris, « Mémoires Paris Ile-de-France », revue de la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France (à paraître 2008)

37- Monjaret Anne, **2007**, « Sur le terrain de la surprise et de la curiosité en ethnologie », colloque international « Terrains et savoirs actuels de l'anthropologie », sous la dir. de Ridha Boukraa, Tunis, *Cahiers du CERES*, Série « Anthropologie-Ethnologie », n°1, pp. 121-147.

38- Monjaret Anne, **2006**, « Le corps au bout du fil. Pratiques téléphoniques, techniques du corps et usages territoriaux », *Oggetti e immagini. Esperienze di ricerca etnoantropologica*, a cura di Federica Tamarozzi, Davide Porparato, Université du Piémont oriental, Omega Edizioni, pp. 17-37.

39- Monjaret Anne, **2006**, « Les calendriers illustrés de nus féminins dans les espaces de travail masculins », *Oggetti e immagini. Esperienze di ricerca etnoantropologica*, a cura di Federica Tamarozzi, Davide Porparato, Université du Piémont oriental, Omega Edizioni, pp. 129-156.

40- Monjaret Anne, **2006**, «La privatisation de l'espace de travail à l'épreuve des changements professionnels et sociaux à l'hôpital», *Sociologie du travail et activité*, sous la dir. de Alexandra Bidet avec la collaboration de Anni Borzeix, Thierry Pillon, Gwenaële Rot, François Vatin, Toulouse, Octarès éditions (Coll. Le travail en débats, série colloques & congrès), pp. 143-155.

41- Monjaret Anne, **2005** (sorti 2006), « La fermeture d'établissements publics : commande et devoir de mémoire », colloque « L'anthropologie appliquée aujourd'hui », Bordeaux, 24-26 mars 2004, sous la dir. de Bernard Traimond, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (Etudes culturelles), pp. 97-108.

42- Monjaret Anne, **2005** (sorti 2006), « Posters de femmes nues dans les espaces masculins », *Anthropologie historique du corps*, sous la dir. de Frédéric Duhart, Abdelhakim Charif, Yannick Le Pape, Paris, L'Harmattan, pp. 65-81.

43- Monjaret Anne, **2005** (sorti 2006), « L'ethnologie, discipline universitaire, à l'école : jusqu'où peut-on aller ? », *De Babel à la mondialisation. Apport des sciences sociales à la didactique des langues*, sous la dir. de Joëlle Aden, SCEREN, CNDP-CRDP de Bourgogne (Coll. Documents, actes et rapports pour l'éducation), pp. 63-70.

44- Monjaret Anne, **2005**, « Les logiques de privatisation des ateliers techniques à l'hôpital. Se singulariser en affirmant un corporatisme », *Cadre de vie et travail. Les dimensions d'une qualité de vie au quotidien*, sous la dir. de Daniel Bley, Aix-en-Provence, EDISUD (coll. Ecologie humaine), SEH, octobre, pp. 183-200.

45- Monjaret Anne, Tamarozzi Federica, **2005**, « Les élections de Miss : construction de la norme d'exception », *Le corps extrême dans les sociétés occidentales*, sous la dir. de Olivier Sirost, Actes de colloque, Paris, L'Harmattan, mars, pp.235-256.

46- Garçon Anne-Françoise, Smith Paul, Monjaret Anne, Delhumeau Gwenaël, **2002**, «Pour introduire la réflexion...», *Démolition, Disparition, Déconstruction, Approches techno-économiques et anthropologiques*, séminaire année 1998-1999, Documents pour l'histoire des techniques, Cahiers 11, CDHT, Paris, CNAM-EHESS, pp. 1-6.

47- Monjaret Anne, **1996**, « Les ateliers de couture parisiens en fête, hier et aujourd'hui », *Métamorphoses ouvrières*, Textes réunis par Joëlle Deniot et Catherine Dutheil, Paris, Paris, L'Harmattan, t 2, Chap Fêtes et sociabilités, pp. 123-128.

48- Monjaret Anne, **1995**, « La fête de la Sainte-Catherine : Formes, discours et fonctions de la photographie de groupe », *Archives sensibles. Images et objets du monde industriel et ouvrier*, sous la dir. de Noëlle Gérôme, Cachan, Eds du LIREs (E.N.S. de Cachan), pp. 73-83.

49- Monjaret Anne, **1994**, « Les fonctions politiques d'une fête corporative, le cas de la Sainte-Catherine à Paris », *Les usages politiques des fêtes du XIX^e-XX^e siècles*, sous la dir. de Alain Corbin, Noëlle Gérôme et Danielle Tartakowsky, Actes de colloque, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 269-276.

50- Le Chêne Monique, Monjaret Anne, **1992**, « La Gacilly, mise en scène d'une ville à travers l'image publicitaire d'une industrie », *Identités et économies régionales*, coordination Sylvette Denèfle, Actes de colloque, Paris, L'Harmattan, pp. 249-255.

Catalogues d'exposition

51- Monjaret Anne, **2001**, « De la marquette au trousseau : parcours initiatique des jeunes filles à marier », Catalogue *Point de croix, Au bonheur des filles*, MNATP, Paris, éds RMN, pp. 59-63.

52- Monjaret Anne, **2000**, « Le temps des objets "amicaux" 1990-2000 », Catalogue *Les Bons Génies de la vie domestique*, Beaubourg, Editions du Centre Georges Pompidou, pp. 178-180.

53- Monjaret Anne, **1994**, « La boîte au quotidien ou les différentes formes d'appropriation dans l'espace domestique ». Catalogue *Mise en boîte*, M.N.A.T.P., Paris, éds R.M.N., pp. 167-172.

54- Monjaret Anne, **1993**, « La Sainte-Catherine dans les écoles de la mode : transmission de valeurs professionnelles », Catalogue *Artisans de l'élégance*, M.N.A.T.P., Paris, éds R.M.N., pp. 189-196.

55- Monjaret Anne, **1993**, « La mercière, La mode accessible à tous », Catalogue *Artisans de l'élégance*, M.N.A.T.P., Paris, éds R.M.N., pp. 153-161.

56- Fourmaux Francine, Monjaret Anne, **1993**, « La fleuriste et le plumassier », Catalogue *Artisans de l'élégance*, M.N.A.T.P., Paris, éds R.M.N., pp. 61-75.

Recueil de textes

57- Fourmaux Francine, Monjaret Anne, **2007**, « La photographie, dynamique sociale de la mémoire familiale », *Mémoire(s) plurielle(s), cinéma et images : lieux de mémoire ?*, sous la dir. de Claudie Le Bissonnais, Paris, Arcadi et les éditions Créaphis, pp. 86-89.

Plaquettes commandées par le secteur professionnel

58- Anne Vega, Marie-Christine Pouchelle, **1999**, *Regards sur l'hôpital Broussais*, avec la participation de Françoise Loux et Anne Monjaret (iconographie, collecte des données et relecture du manuscrit), Editions Assistance Publique - Hôpitaux de Paris, 65 p.

59- Muriel Pissavy Marie-Christine Pouchelle, **1999**, *Regards sur l'hôpital Laennec*, avec la participation de Françoise Loux et Anne Monjaret (collecte des données et relecture du manuscrit), Editions Assistance Publique - Hôpitaux de Paris, 71 p.

Articles dans revues sans comité de lecture

60- Monjaret Anne, **2004**, « *L'ethnologie, une science " humaine "* », *Revue Education & management*, Dossier : Points de vue « L'humanisme et Vous », septembre, n°27, pp. 36-35.

61- Chevalier Sophie, Monjaret Anne, **2003-2004**, « Le prix-moral- des cadeaux », *Cerveau et psychologie*, n°4, pp. 36-39.

62- Monjaret Anne, **1999**, « La Sainte-Catherine, les ateliers de couture en fête », *Gazette de l'AGHORA*, n°10, 4 p.

63- Monjaret Anne, **1998**, « La Sainte-Catherine, une fête en mouvement », *Informations Sociales*, Rites et mises en scène de la vie sociale, n°70, p.103.

64- Monjaret Anne, Pouchelle Marie-Christine, Vega Anne, **1998**, « Mémoire et identité : premières impressions d'ethnologue » en collaboration avec, *La Lettre de Broussais*, mai, pp. 4-6.

65- Monjaret Anne, **1995**, « La Sainte-Catherine des ateliers de la haute couture à Paris », *La région parisienne industrielle et ouvrière, cultures et recherches*, Séminaire d'études, DRAC Ile-de-France, URA 1738 CNRS, Paris, responsables François Faraut, Noëlle Gérôme, pp. 24-31.

66- Monjaret Anne, **1995**, « Les professionnels du chapeau », *Lettre des lycées des métiers la mode à Paris*, Education Nationale, février, n°1.

67- Monjaret Anne, **1994**, « Les métiers du chapeau au Musée national des arts et traditions populaires », *Bulletin des Amis du Musée national des arts et traditions populaires*, n°18, pp. 18-21.

68- Monjaret Anne, **1993**, « La Sainte-Catherine, une fête dans le 2^e arrondissement », *Paris Notre Dame*, Hebdomadaire de l'église de Paris, novembre Tiré à part.

69- Monjaret Anne, **1993**, « Coup de chapeau aux catherinettes! » *Bulletin des Amis du Musée national des arts et traditions populaires*, n°17, mai, pp. 14-18.

70- Monjaret Anne, **1989**, « La fête de sainte Catherine : un objet aux multiples terrains », *L'ethnologie des terrains instables*, L'Atelier, sous la responsabilité de Georges Augustins, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre, n°10, pp. 11-14.

Dictionnaires

71- Monjaret Anne, **2006**, « Pin up », Notice, *Dictionnaire du corps*, sous la dir. de Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, pp. 378-379.

72- Monjaret Anne, Federica Tamarozzi, **2006**, « Miss », Notice, *Dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales*, sous la dir. de Bernard Andrieu, Paris, CNRS Editions, pp. 319-320.

73- Monjaret Anne, **1994**, Entrées : « Barbier perruquier et coiffeur », « Chapelier », « Couturières », « Modiste », « Formier », « Plumassier », « Tailleur d'habits », « Fleuriste en fleurs artificielles », « Maroquinier », « Tisserand », « Fourreur et pelletier », *Dictionnaire de la mode du XXème siècle*, Paris, Editions du Regard.

Comptes rendus d'ouvrage

(revues à comité de lecture)

74- Monjaret Anne, **2006**, « Une anthropologie des managers » de Nicolas Flamant, 2002, Paris, PUF (Sciences sociales et sociétés), *Ethnologie française*, n°2, pp. 365-367.

75- Monjaret Anne, **2005**, « Les Filles d'Alcatel. Histoire d'une reconversion industrielle » de Sylvie Malsan, 2001, Toulouse, Octarès Editions, *Ethnologie française*, n°4, pp.740-742.

76- Monjaret Anne, **2005**, « Une ethnologue en maison de retraite. Le guide de la qualité de vie » de Delphine Dupré-Lévêque, 2001, Paris, Editions des archives contemporaines, *Ethnologie française*, n°1, p. 171.

77- Monjaret Anne, **2003**, « Le fil du rêve. Des couturières entre les vivants et les morts » de Marie-Claire Latry, 2002, Paris, L'Harmattan (Anthropologie du Monde Occidental), *Le Mouvement social (Brève)* En ligne : juillet.

78- Monjaret Anne, **2003**, « Femmes camerounaises en région parisienne » de Sophie Bouly de Lesdain, 1999, Paris, www.consommations-societes.net - mars.

79- Monjaret Anne, **2001**, « Le salarié de la précarité » de Serge Paugam, 2000, Paris, PUF, *Consommations et sociétés*, n°1, p. 112-114.

80- Monjaret Anne, **2001**, « Histoire du travail des femmes » de Françoise Battagliola, 2000, Paris, La Découverte (coll. Repères), 123 p., *Ethnologie française*, n°3, pp. 549-450.

81- Monjaret Anne, **2001**, « Démarches ethnologiques au présent » de Gérard Althabe et Monique Selim, 1998, Paris, L'Harmattan, *Ethnologie française*, n°1, pp. 177-179.

82- Monjaret Anne, **2000**, « Services de proximité et vie quotidienne » de Michel Bonnet et Yvonne Bernard, 1998, Paris, Presses Universitaires de France (Sciences sociales et sociétés), 228 p., *Revue française de sociologie*, 42, n°2, pp. 379-381.

83- Monjaret Anne, **1999**, « Droit de cuissage. France 1860-1930 » de Marie-Victoire Louis, 1994, Paris, Les éditions de l'Atelier, 319p., *Le Mouvement social*, n°189, pp. 114-116.

84- Monjaret Anne, **1998**, « Anthropologie de l'électricité. Les objets électriques dans la vie quotidienne en France » de Dominique Desjeux, Cécile Berthier, Sophie Jarraffoux, Isabelle Orhant, Sophie Taponier, 1996, Paris, L'Harmattan (Logiques sociales), 220 p., *L'Homme*, n°148, pp. 304-305.

85- Monjaret Anne, **1998**, « La vie des objets, Décor domestique et vie quotidienne dans des familles populaires d'un quartier de Lyon, La Duchère, 1986-1993 » de Nadine Halitim, 1996, Paris, L'Harmattan, *Ethnologie française*, n°2, p. 277.

86- Monjaret Anne, **1996**, « Le deuil en hommage » de Noëlle Gérôme, 1995, Paris, Editions Créaphis, *Ethnologie française*, n°3, pp. 553-554.

87- Monjaret Anne, **1996**, « L'anthropologie de la douleur » de David Le Breton, 1995, Paris, Métailié, *Sociétés et Représentations* « Le corps à l'épreuve », avril, n°2, pp. 225-227.

88- Monjaret Anne, **1995**, « Les apprentissages du changement dans l'entreprise » de Nicole Fazzini-Feneyrol, 1995, Paris, L'Harmattan, *Réseaux*, n°72-73, pp. 249-250.

Compte rendu de colloque

89- Monjaret Anne, Martin de La Soudière, 2004, « La « famine » 1932-1933 en Ukraine, un génocide », compte rendu du colloque : « La famine de 1932-1933 en Ukraine le génocide en quête de reconnaissance », *Ethnologie française*, n°2, pp. 372-373.

Rapports de recherche

90- Monjaret Anne (responsable scientifique), Fourmaux Francine, **2004**, *Travail et domicile : un continuum ? Sens, nature et degré du lien. Etat de la question*, Rapport,

EDF, R&D-Département innovation commerciale, novembre 232p. + annexes, 202p. + synthèse, 25p.

91- Thomas Hervé et Monjaret Anne (dir.), **2002**, *Restructuration du jardin des Halles. Fréquentations et usages*, Rapport de recherche, Mairie de la ville de Paris, SPA, novembre 72 p. + annexes.

92- Monjaret Anne, **1997**, *La plume et ses métiers*, Rapport de synthèse, campagne d'acquisition « Métiers d'art, matière première en raréfaction » (sous la dir. de Florence Pizzorni) décembre, 14p.

93- Desjeux Dominique, Monjaret Anne, Taponier Sophie, **1996**, *Le Déménagement : un analyseur de nouveaux services liés à la mobilité géographique en France*, Rapport, Contrat de recherche Argonautes pour La Poste, Laboratoire d'Ethnologie, Université Paris V -Sorbonne, oct.-déc, 208p. dact.

94- Monjaret Anne, **1996**, *Suivre des "cadres" au téléphone. Le croisement des sphères privées et professionnelles, une première expérience ethnographique*, Rapport, Contrat UST-CNET Télécom, février, 106p. dact.

95- Monjaret Anne, **1994**, « Les modistes », *Artisans de l'élégance*, Rapport, Contrat avec la Mission du Patrimoine ethnologique, en collaboration avec Jean-François Gorre, Dominique Letourneur, Marinella Carosso (sous la dir. de Martine Jaoul), 268p. dact.

96- Le Chêne Monique, Monjaret Anne, **1992**, *L'usine se met au vert, la ville au parfum. Image marketing d'une industrie et politique culturelle de l'identité d'une commune, La Gacilly (Morbihan) : histoire d'une fusion*, Rapport, Contrat avec la Mission du Patrimoine ethnologique, 159p. dact.

97- Monjaret Anne, **1990**, *La vie dans un foyer : pour une ethnologie du quotidien*, avec la collaboration de Parris Jean-Yves, étudiant en maîtrise d'ethnologie, Paris, Rapport, Contrat avec l'Association pour le Logement des Jeunes Travailleurs, 99p. dact.

98- Martine Segalen (dir), **1990**, « *Etre bien dans ses meubles* » : une enquête sur les normes et les pratiques de « consommation » du meuble, en collaboration avec Béatrix Le Wita, Sophie Chevalier, Anne Monjaret, Aliette Schweitz, Paris, Centre d'ethnologie française, Rapport, Contrat avec la Mission du Patrimoine ethnologique, 232p. dact. Parties sur Evreux.

ANNEXE 3 : SEMINAIRE « LE SEXE DE L'ENQUETE »

Programme de l'année 2005-2006

Jeudi 2 mars 2006

Isabelle Mallon, Université Lumière Lyon 2, GRS

Explorer le vieillissement dans un univers social surféminisé : ressorts et pièges de l'identité genrée de l'enquêtrice

Federica Tamarozzi, MUCEM-MNATP, Paris

Nu, habillé ou légèrement vêtu ? Enquêtes ethnographiques en milieu thermal

Vendredi 7 avril 2006

Pierre Fournier, Université d'Aix-Marseille, LAMES

Le sexe de l'ethnologue : un attribut incontournable parmi d'autres

Agnès Jeanjean, Université de Nice-Sophia-Antipolis, LAMIC, LAU

Des égoutiers, une ethnologue. Quand les uns construisent le sexe de l'autre et réciproquement

Mercredi 31 mai 2006

Denise Lemieux, INRS, Canada

Les codes masculins et féminins des discours sur la vie conjugale dans des enquêtes québécoises

Marie-Blanche Tahon, Université d'Ottawa, Canada

De la légitimité pour une sociologue d'interviewer des pères de famille

Roch Hurtubise,

Université de Sherbrooke, Canada

Enquête individuelle et enquête en couple. Des constructions sexuées complémentaires ou contradictoires ?

Jean-Marie Firdion, INED, Paris

Sexe et identité : Interaction enquêteurs-enquêtés et mode de questionnement en enquête quantitative

Laurence Guyard, Université Paris 10 et Paris 8 - CRESP

Des identités (a)sexuées dans la consultation gynécologique

Aurélia Mardon, Université Paris 10

Enquêter sur les transformations pubertaires des filles : confidences, plaintes et implicite dans la relation d'enquête

Jeudi 22 juin 2006

Pierre-Noël Denieuil, CERLIS (Paris 5/CNRS)

Un homme enquête sur les entrepreneur(e)s tunisiennes

Marie Buscatto, Université Paris 1, laboratoire G. Friedmann

Femme dans un monde d'hommes musiciens. Des usages épistémologiques du « genre » de l'ethnologue

Programme de l'année 2006-2007

Lundi 13 novembre 2006

Sylvie Bigot, Université de Caen

Être femme et enquêter dans l'univers de l'escorting

Philippe Combessie, Université de Paris 10-Nanterre et GRASS
Un sociologue et des femmes aux multiples partenaires sexuels : pratiques d'enquête

Vendredi 15 décembre 2006

Carole Amistani, Laboratoire d'Anthropologie Urbaine-CNRS
Être femme et jeune dans une enquête au sein des structures et services d'accueil pour personnes sans domicile

Laurent Visetti, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS)
De la connivence de genre à la mise en concurrence des virilités : la sexualité du chercheur comme moteur et comme enjeu de la relation d'enquête dans une résidence d'accueil pour hommes sans logis

Vendredi 19 janvier 2007

Léonore Le Caisne, Centre d'étude des mouvements sociaux (CNRS/EHESS)
Une ethnologue chez des hommes condamnés à une longue peine. Représentations croisées préalables à l'accès à la sociabilité carcérale

Marc Bessin, Centre d'étude des mouvements sociaux (CNRS/EHESS)
Marie-Hélène Lechien, Université de Limoges
Les registres sexuels dans la relation d'enquête en prison : regards croisés

Jeudi 8 février 2007

Stéphane Abriol, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS)
Enquête collective sur le sida : réflexions et anecdotes sur les conditions et les formes du dit et du non-dit

Sarra Mougel, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS), Université du Havre
« Est-ce que vous avez des enfants ? », Féminité et maternité contrariée dans l'enquête de terrain en milieu pédiatrique

Vendredi 16 mars 2007

Laïla Salah-Eddine, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS)
Le harcèlement moral au travail a-t-il un genre ?

Christelle Hamel, INED, Unité de recherche Migrations internationales et minorités, Unité de recherches Démographie, genre et société.
Classe, ethnicité et genre : l'impact des rapports sociaux sur la conduite des entretiens dans la recherche sur la sexualité (non intervenue)

Mercredi 25 avril 2007

Monique Pinçon-Charlot, Michel Pinçon, Cultures et Sociétés Urbaines (CNRS et Paris 8)
Sexe, âge et origine sociale dans la relation d'enquête : un couple de sociologues dans la grande bourgeoisie

Olivier Schwartz, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS)
Réflexions sur une enquête sur les conducteurs de bus de la RATP

Jeudi 24 mai 2007

Anne-Marie Devreux, Cultures et Sociétés Urbaines (CNRS et Paris 8)
Sociologie du FAMAS : enquête au temps du service militaire

Maurice Duval, Université Montpellier 3
Enquêter dans l'univers exclusivement masculin des marins au long cours : conséquences d'un sexisme complexe

Jasmina Stevanovic, Centre de Recherche sur les Liens sociaux (Paris 5/CNRS)
Les Filles de la marine marchande (film)

Vendredi 15 juin 2007

Gilles Raveneau, Université de Paris 10 – Nanterre et Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Paris 10/CNRS)

De l'effacement des identités sexuées dans l'enquête à leur réapparition. Logiques d'activités masculines de pleine nature

Anne Saouter, Université de Pau et des pays de l'Adour

Enquête en milieu rugbystique. Sexe de l'enquêteur et espace homosexué